RECHERCHE MISSIONNAIRES

Spiritus

EXPÉRIENCE ET

DOSSIERS D'ENQUÊTE

VINCENT COSMAO — LES COOPÉRANTS ET LA FOI

JEAN BOISSEAU — L'INSERTION DE COOPÉRANTS

BERNARD REY — LES AMBIGUITÉS DE LA COOPÉRATION

SERGE DE BEAURECUEIL — MISSION ET DÉVELOPPEMENT

QUAND L'HOMME ACCUEILLE DIEU

CELUI QUI N'AVAIT PLUS D'ONGLES...

& les milieux nomades de gao

& les africains et le mariage

& des sectes aux églises indépendantes

83

coopération et évangélisation

MAI-JUIN 1981 **83** TOME XXII

coopération et évangélisation

1. dossier

Une double enquête — Les coopérants et la foi / 115
Une double enquête — L'insertion de coopérants / 144
Vincent Cosmao — Les ambiguïtés de la coopération / 158
Jean Boisseau — Mission et développement / 165
Bernard Rey — Quand l'homme accueille Dieu / 175

2. chroniques

Serge de Beaurecueil — Celui qui n'avait plus d'ongles... / 189
Pierre Brignol — Les milieux nomades de Gao / 191
Michel Locko — Les Africains et le mariage / 201
Eric de Rosny — Des sectes aux Eglises indépendantes / 207

3. communication

livres — Reçus à la rédaction / 221
informations — Informations... informations / 224

Les correspondants qui ont répondu à l'enquête :

1. V. GIBOUT	*Libreville*	GABON
2. M.-J. FAVRE	*Manjakandriana*	MADAGASCAR
3. B. GRISARD	*Diang*	CAMEROUN
4. R. WACOGNE	*Libreville*	GABON
5. M. et J. LOUVET	*Buta*	BURUNDI
6. G. LALUQUE	*Bambari*	R.C.A.
7. J. VAN LANGERMEERSCH	*Yaoundé*	CAMEROUN
8. P. HUE	*Lambaréné*	GABON
9. G. SEYFRIER	*Douala*	CAMEROUN
10. J.-M. GELMETTI	*Gaborone*	BOTSWANA
11. un couple de coopérants	*Ouaninou*	CÔTE-D'IVOIRE
12. P. PRALL	*Mossaka*	CONGO
13. A. FERNANDEZ	*Bajob*	GUINÉE-BISSAU
14. S. DELARUELLE	*Dolco*	BÉNIN
15. J.-M. LECOQ	*Oumé*	CÔTE-D'IVOIRE
16. B. PERSONNAZ	*Mokong*	CAMEROUN
17. J. ROUSSEAU	–	R.C.A.
18. A.-M. BERTHOLIN	*Nazareth*	ISRAËL
19. J. CHRISTIN	*Kibute*	RWANDA
20. un couple français	*Pondichéry*	INDE
21. L. SERREAU	–	TCHAD ET LIBAN
22. C. DURANTON	*Zuenoula*	CÔTE-D'IVOIRE
23. J.-F. CHAUDRON	*Koudougou*	HAUTE-VOLTA

Les chiffres en gras à la fin de chaque citation du dossier renvoient aux numéros de cette liste.

LES COOPÉRANTS ET LA FOI

Ce dossier est une présentation résumée des réponses de 23 coopérants, faites à une enquête dont la rédaction de la revue n'a pas été le maître d'œuvre. Ceci est d'un grand intérêt pour nous : dans les autres enquêtes que nous avons lancées, nos lecteurs étaient en droit de soupçonner notre objectivité, car il est bien évident que l'on s'adresse plus facilement à des amis que l'on connaît. D'autre part, les interrogés répondent plus facilement s'ils connaissent la personne qui les interroge. Dès lors, sans que l'on cherche à truquer ou à orienter les réponses, une certaine influence peut jouer dans un tel type de relations.

Pour atténuer ce défaut, nous avions déjà élargi nos possibilités d'enquête en nous référant aux dix membres du Comité de rédaction pour la recherche des correspondants. Reste pourtant que la revue a une certaine image de marque et que, fréquemment, les réponses peuvent être fournies par des lecteurs plus favorables. Mais pour le dossier de ce cahier, il ne peut en être ainsi puisque la presque totalité des témoignages n'est pas venue de la sollicitation de la revue. C'est au P. François NICOLAS, qui s'est occupé, pendant quelques années, des groupes Tiers-Monde – et qui ne l'oublie pas dans ses nouvelles fonctions – que nous devons nos remerciements pour cette enquête. Une exception : la réponse de John CHRISTIN que nous avons atteint grâce à son adresse dans la revue suisse *Interrogation*. A noter encore J.-M. Gelmetti qui est parti au titre de la coopération d'Etat.

les limites de l'enquête

1. L'enquête était adressée à des coopérants, donc à des jeunes de 20 à 25 ans, partis en général pour deux ou trois ans dans des pays du tiers

monde. Les réponses obtenues viennent uniquement de jeunes *employés dans des œuvres patronnées par des Eglises ou des Instituts missionnaires.* Certes, ces jeunes sont bien des « coopérants », mais ils ne représentent pas le personnel coopérant dans son ensemble. Il y a là une limite qu'il ne faudra pas oublier.

2. François NICOLAS délimite bien l'objet de sa recherche : « De nombreuses enquêtes ont déjà été faites dans le passé auprès des coopérants. Les questions portaient habituellement sur les chances et les ambiguïtés de la coopération elle-même. La plupart des jeunes volontaires, même ceux qui n'avaient pas perçu au départ tous les enjeux de leurs engagements, ont acquis pendant leur séjour une bonne lucidité sur la question. Beaucoup d'entre eux se sont engagés au retour pour que changent ici les causes de l'exploitation du Tiers-Monde ; ils continuent de grossir les rangs des divers organismes de solidarité avec les peuples exploités.

Les organismes chrétiens de coopération ont bâti l'essentiel de leurs stages pour que de telles prises de conscience se fassent dès le départ. Or, depuis deux ou trois ans, la totalité des jeunes qui partent par l'intermédiaire de ces organismes suivent un ou plusieurs stages avant de partir ; on ne peut pas dire qu'ils ignorent les implications culturelles, sociales et politiques de leur engagement.

Depuis deux ou trois ans également, on assiste à la venue d'une nouvelle vague de coopérants. Ils ont certes entendu tout ce qui leur était dit des ambiguïtés de la coopération, mais s'ils acceptent de partir quand même, c'est au nom d'une espérance issue de leur foi. Ils savent par exemple que la mission a encore un visage trop occidental et ne se privent pas de le dire, mais ils croient pourtant à la mission... Ils croient, comme dit l'un d'eux "dans les ouvertures de Dieu en Jésus Christ, au-delà des faiblesses humaines, en Eglise ou ailleurs". Ils pensent en même temps que cette foi se traduira par l'invention patiente d'un "nouveau visage de la mission", et qu'ils pourront apporter leur pierre à cette construction.

Les jeunes qui font cette analyse sont-ils de doux rêveurs ou bien le signe d'une nouvelle maturité spirituelle en train de naître ? Le but de l'enquête en tout cas était de saisir sur le vif les prises de conscience en train de se faire sur le terrain de la foi elle-même. Des questions de type économique et politique auraient, je crois, suscité des réponses étendues et passion-

nées. Il s'agissait ici de recueillir des témoignages personnels de foi, en gardant cependant la discrétion nécessaire. Les réponses, discrètes également, permettent toutefois, il me semble, d'entendre chez les jeunes d'autres questions qu'ils nous posent.»

3. Les coopérants, en arrivant au contact de leur lieu d'insertion, deviennent conscients du choc que crée la rencontre interculturelle, comme l'exprime l'un d'entre eux : *Le coopérant qui débarque se trouve dans une situation extrêmement délicate. Il s'agit pour lui, s'il ne veut pas être complètement désorienté, d'opérer rapidement cette prise de conscience des différences de mentalités...* Mais il faut aussi, ajoute-t-il, dépasser les impressions ou les limites d'une analyse subjective : *Seule, une analyse objective, qui prend en compte l'ensemble de la situation économique, politique, religieuse, culturelle, peut permettre aux coopérants de percevoir clairement la situation à laquelle ils se trouvent confrontés* (**22**). Ces principes nous paraissent excellents et nul doute qu'ils n'aient été appliqués...

Dans les autres témoignages, les jeunes ne manifestent pas de recul vis-à-vis de leur statut et de leur activité de coopérants. Pourtant, ils savent se montrer critiques à l'égard des attitudes, des conditions de travail, de l'Eglise, voire de la société... Mais ils ne le sont plus pour traiter de l'objet de leur départ. Peut-être l'enquête n'attirait-elle pas leur attention sur ce point précis? Peut-être ont-ils été saisis par l'urgence de ce qui était à accomplir ou par l'importance d'autres recherches personnelles?

Malgré ces deux limites, les témoignages recueillis gardent toute leur valeur quant aux autres aspects de cette démarche qui compte dans une vie de jeune adulte.

Nous retiendrons spécialement quatre axes de recherche :

1. les motifs d'un départ en coopération. Pourquoi des jeunes partent-ils?
2. quelles sont les difficultés rencontrées au cours de cette expérience?
3. quelles découvertes se sont imposées à eux?
4. quelle vision gardent-ils de l'Eglise et de la société dans lesquelles ils ont vécu?

1 – LES RAISONS DE PARTIR

Très souvent nos correspondants omettent de mentionner les raisons qui les ont conduits à la coopération. Ils sont pris par leur expérience, par leurs découvertes. Nous avons ainsi des témoignages qui sont plus des constats que des histoires, plus un regard qu'une analyse. Dans ces conditions, il est difficile de voir comment la foi se lie à la décision de partir en coopération et à quel projet se réfère l'action décrite... 50 % des réponses touchent cependant à cette question.

– La notion de *départ,* avec toute la connotation d'aventure et d'ouverture qui l'accompagne, est encore fréquemment mentionnée. La mystique abrahamique du départ inconditionnel se retrouve moins souvent aujourd'hui. Elle reste pourtant latente. Dans bien des cas, on ne peut pas dire cependant qu'elle soit le « déterminatif », mais plutôt un élément secondaire, un peu adolescent, qu'on ne privilégie pas... *Pourquoi partir? Laissez sa famille et ses amis, son travail et ses occupations? C'est difficile à exprimer clairement. Il s'agit certainement d'une association d'éléments et de motifs divers qui, tous ensemble, font qu'un départ est possible. Je crois avoir souhaité un départ depuis l'adolescence : c'était une envie diffuse de connaître d'autres pays, d'autres mœurs. Et si ce souhait était suffisamment vague pour ne pas être l'aiguillon qui m'excite à réaliser quelque chose, c'était en tout cas suffisant pour que je puisse accepter l'idée de changer de continent... Il faut compter aussi sur une part de hasard : pourquoi repenser à cette idée adolescente de départ lointain, en même temps que j'envisageais un changement?*

Au fond, je ne crois pas que ce départ soit un changement profond, au contraire; j'ai nettement l'impression que je suis ici un peu par hasard et que je pourrais tout aussi bien être ailleurs ou même n'avoir pas bougé (**19**). Ces réflexions signifient bien que l'essentiel est ailleurs. Nous le retrouverons dans la recherche de l'élaboration d'un tissu relationnel.

– Cette idée de départ a pu résonner pour l'un ou l'autre comme le signal d'*un départ en vacances* et il est curieux de découvrir cette note chez celui qui partait pour le Botswana, ce Bantoustan créé par l'Afrique du Sud pour maintenir l'apartheid : *Considérant le service militaire comme débilitant et peu agréable, j'avais choisi de le faire en coopération. J'évitais ainsi l'encasernement en France et me voyais offrir un travail facile*

dans un climat agréable, avec un bon salaire et du temps libre pour faire du tourisme. J'avais l'impression de ne pas m'être trop mal débrouillé dans une vie qui me paraissait alors absurde. En bon Européen, je cherchais le bien-être qui rend souvent indifférent à la souffrance des autres. Cependant, à travers ce choix, je vivais une certaine tension intérieure, faite d'insatisfaction perpétuelle, d'un désir non comblé **(10)**.

– Dans un autre cas, c'est l'élément *rupture* qui a été prédominant : *Mon départ coïncidait avec un besoin de rompre avec mes racines familiales et traditionnelles, pesantes et pénibles, et avec une recherche spirituelle amorcée depuis peu. J'étais donc très mal à l'aise dans l'Eglise puisque je n'y avais aucune vie, aucun passé, aucune solidarité, aucune connivence véritable... J'étais en somme à un tournant de ma vie où tout est encore permis mais où la liberté fait un peu peur et peut créer une certaine torpeur. Enfin, j'étais résolument positif et honnête dans mon choix. Mon départ en coopération, désiré, ne pouvait que révéler et accroître ma vie d'homme liée à celle d'autres hommes* **(8)**.

L'expérience de coopération permet à ce jeune de préciser en quoi consiste cette rupture qui n'est pas repli sur soi – attitude qui lui paraît assez fréquente chez les Européens en Afrique – mais au contraire ouverture et dynamisme : *L'expérience de coopération est double : 1) découverte de l'autre, mue par un désir sincère d'aide, par un besoin de rejoindre, dans nos expériences humaines et collectives, un travail, une œuvre faite pour l'homme, son développement, sa culture, son épanouissement. 2) elle est tout autant dépouillement de soi-même, décentrage dans la mesure où le coopérant opère loin de son milieu ambiant dans lequel sont entassés, depuis des lustres, normes, lois, schémas, modes de vie... L'enjeu est l'équilibre personnel à partir du moment où on propose son service et où l'on se dépouille tant soit peu pour être disponible dans des structures nouvelles* **(8)**.

La recherche est donc basée sur l'histoire personnelle, même si elle se présente au sein d'une entreprise plus vaste. Dans une telle conception, le départ n'est pas loisir, mais volonté de créer une histoire personnelle : *Mon départ ne pouvait être ainsi, en aucun cas, un temps de vacances, une parenthèse sous les tropiques, mais amorcerait plutôt un pas de plus pour vivre debout, pour croire en la vie, pour chercher les sources d'espérance et d'amour, en ce monde, aujourd'hui* **(8)**.

Certains notent que la rupture est parfois douloureuse : *Les premiers mois furent difficiles et pénibles. J'ai eu du mal à m'adapter au rude climat de Douala, à prendre mes dimensions, à trouver ma place dans un monde si neuf. Ce fut très bousculant : j'ai cru un moment avoir perdu racines et identité* **(9)**.

– Plus qu'un dépaysement, plus qu'une rupture, le départ qui perd de son importance en soi est condition d'*une visée*, d'un certain projet. C'est le cas de notre premier correspondant pour qui le départ était presque un hasard, l'essentiel étant dans la création d'un tissu de relations, dans la découverte de la richesse des autres : *J'étais instituteur en Suisse et j'ai enseigné pendant dix ans dans un village de montagne. Ce fut une expérience très enrichissante pour moi. D'abord parce que j'ai eu beaucoup de joies dans mon métier, du fait que j'étais en contact avec des gens, avec des vivants... D'autre part, la vie à la montagne était tout à fait nouvelle pour moi qui venais de la ville; j'ai pu découvrir la richesse des montagnards dans la vérité des relations, dans la simplicité aussi. A vivre dans cette communauté – malgré les difficultés qui existent – on se sent important, membre à part entière et non un de ces numéros qui peuplent les villes dans l'indifférence de ceux qui l'entourent... C'est le même sentiment que seules les relations humaines ont de l'importance, qui me permet d'entamer cette nouvelle expérience sur un autre continent* **(19)**.

Le départ en coopération apparaît à certains comme une conséquence logique d'options déjà mûries : *Depuis toujours, notre vie est axée autour de plusieurs points, tels que plus grande justice dans le monde, réflexion sur notre manière de vivre (refus du confort, vie plus simple...), importance des relations avec les autres (accueil, partage...). C'est dans ce cadre que se situent nos séjours en Afrique... Et ceux-ci nous ont permis peut-être de mieux définir notre idéal et d'en vivre plus pleinement...* **(11)**.

– Jusqu'ici, *la foi* n'a pas été mentionnée comme motivation de départ, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne joue pas un rôle : *Je ne crois pas que ce soit ma foi qui m'a fait partir. Mais ma foi m'a permis le départ parce qu'elle me permet de faire des choix à la lumière de l'Evangile, donc en étant libéré de contraintes telles qu'une situation sociale, l'accumulation de biens ou le souci maladif de la sécurité* **(19)**.

Pour un autre, au contraire, elle aura été *dès* le point de départ le déter-

minant de cette décision : *les gens peuvent voir que l'Eglise n'est pas seulement « la chose » des prêtres : tous les chrétiens ont à construire l'Eglise. Le rôle des laïcs me paraît ici important parce que le contexte fait apparaître le baptême comme un aboutissement alors qu'il n'est qu'un départ... Je suis un chrétien qui donne un peu de sa vie pour vivre, regarder et voir, écouter et entendre un peuple différent du mien... C'est pour que la vie continue, pour que l'espérance vive, que je me bats. Combat de libération : il faut libérer les gens de leurs peurs, de leurs maladies, des esprits. C'est aussi un combat pour le développememt qui passe par la réflexion, les palabres et l'action des gens pour avancer... un peu* (**13**).

– Mais dans le cas où la foi est le déterminant, elle peut apparaître sous divers de ses aspects. Par exemple, ce peut être l'*inconditionnalité et la volonté de vivre avec.* Ainsi, cette coopérante, qui avait déjà passé deux ans au Tchad et qui est repartie au Liban, écrit : *Voilà trois ans, j'ai senti qu'il fallait que je réponde inconditionnellement à cet appel de partir où Dieu voudrait (et ce ne fut pas où je pensais, où j'espérais, mais je ne le regrette pas...) Au terme de ma préparation au départ, j'ai réalisé l'importance d'être en état de disponibilité ; je partais vers d'autres gens pour « vivre avec », surtout « pour être présente » avec mes joies, mes limites, mes difficultés* (**21**).

Pour d'autres, le témoignage apostolique est la forme de la foi : *Tout d'abord, je voudrais dire que c'est à cause de ma foi que j'ai été motivé pour partir en coopération. Je n'y suis pas parti pour éviter l'armée (le service national) car je suis convaincu que, là aussi, il y a du bien à faire et que le Seigneur a besoin d'ouvriers chrétiens pour témoigner de lui. Mais j'ai demandé au Seigneur qu'il me guide dans mon choix et c'est pour cela que j'ai choisi un organisme chrétien : « Entraide pour le Développement Intégral, maintenant S.C.D. »* (**6**). Parfois, le départ est le résultat d'un engagement pris en commun ; ce qui commande alors, c'est le souhait de ne pas avoir une vie cloisonnée, fermée sur soi, mais au contraire renouvelée par l'ouverture aux autres : *lors de notre mariage en 1976, nous avons pris l'engagement d'essayer de « faire quelque chose ». Après bien des démarches pour partir dans le tiers monde, nous avons trouvé, grâce au P. Rossignol, une possibilité : un contrat nous permit d'obtenir un visa pour deux ans au Sud de l'Inde* (**20**).

Il est intéressant de voir comment la foi donne des mystiques différentes

au travers des moments successifs d'une expérience. Au point de départ, c'est une attitude abrahamique – comparaison un peu forcée puisqu'il y aura retour à Ur : *Dans un premier temps, l'expérience de coopération était la perspective d'un départ. Partir... avec tout ce que cela comporte d'arrachements, « quitter son pays, la maison de son père », quitter ses terres frontières « pour aller planter sur d'autres rives les racines de son cœur »* (Singer). *Je me revois, laissant derrière moi des morceaux de mon univers de vie et d'engagements, disant au revoir à ces visages connus et aimés...* Mais, peu à peu, dans la préparation au départ, il y a la possibilité de faire œuvre de coopérant dans une œuvre catholique. Il y aura donc un double aspect : d'une part, la coopération, mais aussi, l'insertion dans un projet de témoignage de la foi : *Il fallait aller plus loin que mon projet tout beau, tout rose... J'ai pris conscience de la multiplicité et de la profondeur des enjeux de la coopération.* La mystique est alors de partir pour « être au service de » : *Puis, les six premiers mois où j'essayais d'engranger mes regards en moi comme autant de trésors, il me semble avoir vécu principalement deux choses : découvrir goulûment et apprendre à vivre ici.* Arrive le moment de prendre des initiatives : *Dès que j'ai eu assez de points de repère, j'ai donné une très grande place aux contacts et aux relations... il m'a fallu me situer d'abord comme chrétien, me situer également comme Blanc parmi les Noirs... me situer comme laïc au sein d'une équipe religieuse* **(4).**

– On voit donc que les parcours sont variés ; reste que la coopération, tout en étant vécue comme telle, peut être pour certains l'occasion de réaliser des projets plus personnels : *J'avoue être parti en Côte-d'Ivoire fort de l'expérience que j'avais vécue à Boquen quelques années plus tôt et dans une communauté paroissiale juste avant mon départ, pensant que des transformations seraient possibles, convaincu que ce que j'avais vécu était fort et donc digne d'être porté à d'autres. Quelle leçon purifiante que de découvrir la vanité de ses désirs !* **(15).**

On retrouve le même type d'expérience avec le désir de transporter ailleurs une réussite : *Avant de venir à Mokong, je rencontrais beaucoup de jeunes. J'avais la charge passionnante d'animer des week-ends, des camps, des marches où il y avait cent à deux cents participants. Les jeunes de 15 à 25 ans y venaient pour chercher leur place dans l'Eglise, pour trouver ce à quoi Dieu les appelait (depuis le mariage jusqu'à la vie monastique). Tout se passait dans un climat de prière, de partage et de joie... Enfin, j'étais heureux comme un poisson dans l'eau. Mais avec le*

recul, j'ai l'impression que je finissais par me prendre pour quelqu'un, au moins me le faisait-on croire...

En débarquant, j'imaginais faire des merveilles, vivre avec des chrétiens passionnés de Jésus Christ, l'annoncer à ceux qui ne le connaissaient pas, leur permettre cette grande rencontre. Mais bien vite, je me suis rendu compte que je n'étais qu'un petit bonhomme criant dans le désert. Les mafous ne partagent pas leur foi ; ils l'expriment par des actes. Pour « les gens de la montagne » (animistes) nous sommes les témoins d'une religion, mais surtout ceux qui leur apportent un mieux-être matériel (forage de puits, médicaments, alphabétisation...) **(16)**.

Un autre semble avoir obtenu plus de réussite dans la transposition d'une expérience qu'il avait vécue en France : *Avec quelques frères et élèves de Moukassa, nous avons constitué un petit groupe de prière se réunissant à peu près chaque semaine : prière partagée, de louange surtout, avec des chants. J'essayais, bien sûr, de leur faire partager ma découverte de la prière eucharistique. Ce groupe a tenu bon jusqu'à la fin de l'année scolaire et a été, je crois, très stimulant pour la foi de chacun et l'unité entre nous. A cause du travail supplémentaire de certains, ce groupe n'a pas réussi à se reconstituer cette année* **(23)**.

Telles sont donc les motivations que nous avons pu relever dans ce dossier : elles traduisent une générosité et une ouverture aux autres qu'on ne saurait mettre en doute. Elles marquent un intérêt certain pour le Tiers-Monde. Cependant, elles ne se réfèrent pas à une analyse du besoin de la coopération ni de sa réalisation. Et sur ce point, nous restons donc sur notre faim de connaître.

Dans le milieu interrogé, les motivations sont au moins reliées à la foi ; dans certains cas, la foi est même explicitement motivation. Plus encore ; la coopération semble pour certains une occasion d'évangélisation, mais une occasion extérieure : l'évangélisation ne passerait pas tellement dans l'œuvre de coopération.

Il semble que, pour nombre d'interrogés, c'est l'équilibre personnel qui est premier. Mais les motivations sont relevées, nous le redisons, à partir de la lecture du dossier : de leur orientation, le questionnaire d'enquête peut être – pour une part du moins – responsable.

2 – *LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES OU LE PASSAGE A LA RÉALITÉ*

Le dépaysement, même souhaité, ne se fait pas sans difficultés.

– Celles-ci peuvent résulter de la défection des points d'appui :

● dans certains cas, il s'agit des équipes animatrices sur lesquelles on pensait pouvoir compter. Ce peut être le cas quand l'équipe constitue un milieu très chaud, mais par trop cloisonné : *Je vis depuis 15 mois dans une communauté dont je suis bien loin de partager les options, acceptant première expérience missionnaire. Pendant les premiers mois, je me suis sentie totalement intégrée à la communauté. Celle-ci, assez fermée, a plutôt l'aspect d'un « ghetto » français au sein d'une population avec laquelle elle a peu de contact, sinon au niveau strictement scolaire...*

Maintenant, je me sens un peu assise « entre deux chaises », vivant dans une communauté dont je suis bien loin de partager les options acceptant mal leur vision de la « mission », tout en me sentant solidaire d'elles surtout dans les difficultés, mais solidaire aussi des professeurs et des parents d'élèves qui acceptent mal l'aspect trop « français », trop « colonialiste », de la mission, en un mot leur refus de s'intégrer à leur vie et surtout le fait de ne pas avoir appris leur langue (**2**).

● la défaillance des points d'appui peut venir aussi du heurt entre deux projets différents, liés à des tempéraments opposés : *Notre première année fut assez pénible et décevante... Notre Père recteur, diabétique et angoissé, n'a guère le sens des relations humaines ; il était par ailleurs obnubilé par le souci d'autofinancement du séminaire (grâce à une boutique, à un moulin, à une porcherie...* (**5**).

On sent bien le problème ; deux préoccupations s'opposent : l'une qui est indépendance vis-à-vis de l'argent venant de l'étranger, qui est dominé par un souci matériel constant ; l'autre qui a pour but avant tout l'éducation, qui veut une équipe soudée et coordonnée. Des images tombent : *Notre regard sur le prêtre a évolué : alors qu'auparavant, nous éprouvions assez d'admiration pour celui qui avait choisi le sacerdoce, et alors que nous avions tendance à encenser les prêtres, peut-être un peu trop facilement, le fait de partager quotidiennement la vie de deux missionnaires nous a rappelé que le prêtre était aussi un homme, avec ses qualités, mais également ses défauts, parfois difficiles à supporter* (**5**).

● la difficulté peut venir de l'équipe des coopérants. Un de nos correspondants souligne la différence de mentalité entre les volontaires du service national et les contractuels. L'entente n'est pas réalisée et la coopération s'en ressent : *La maison, anciennement celle des pères qui enseignaient au collège, abritait dix personnes. La première année où nous étions tous V.S.N. semble avoir bien marché. L'année suivante, où il y avait aussi des contractuels et des Africains, semble avoir été plus difficile. Quand tout le monde y mettait du sien, c'était bien agréable. Mais quand ces messieurs, en particulier les contractuels, ont commencé à revendiquer : « Nous ne sommes pas venus pour faire cela... » ou : « Cela ne fait pas partie de notre contrat... », l'ambiance s'est dégradée. La solution, c'est que la D.C.C. (Délégation Catholique à la Coopération) insiste sur le caractère gratuit de la mission, d'autant plus qu'il s'agit d'enseignement catholique... car enseigner dans un collège catholique est véritablement un engagement qui a une autre dimension que l'engagement dans un collège public* (**1**). Une présentation aussi abrupte est sans doute discutable. Mais l'intérêt de ce témoignage est de montrer les difficultés auxquelles se heurtent certains de ces jeunes.

– Autre source de difficultés : l'insertion dans le milieu de travail.

● certes, la bonne volonté ne manque pas, les moyens en soi ne font pas défaut, mais c'est une question de temps et de patience ; or, la durée de la coopération est courte. L'un d'eux montre bien le côté inconfortable de cette situation : *On vient d'arriver plein de bonnes intentions, plein de bonne volonté, prêt à tout. On se retrouve dans un monde inconnu que l'on découvre peu à peu ; on est obligé d'apprendre une langue nouvelle avec ses difficultés, de s'initier à un nouveau style de vie... Quand on voit que l'on a tout à réapprendre, que l'on ne réussit en rien, on se sent impuissant, on est diminué* (**12**).

● la question de la langue est souvent mentionnée en effet comme obstacle majeur à la communication. L'emploi du français limite singulièrement les contacts et empêche d'entrer dans la vie du pays : *Je fais la douloureuse expérience de ne pas comprendre les adultes qui sont nombreux à s'exprimer en langues. Je m'initie au « fong » qui est majoritairement parlé, mais on parle ici une vingtaine de langues* (**4**) – *L'obstacle, c'est d'abord la méconnaissance de la langue. Seuls, les cadres connaissent le français. Alors, tout contact avec la population paysanne doit se faire par l'intermédiaire d'un interprète. En arrivant dans la région, nous avons fait sensation ; les gens nous adressaient très gentiment la parole, riaient*

très volontiers. C'est bien dommage que nous ne puissions entrer en conversation ni comprendre les plaisanteries **(12)**.

● communiquer, entrer dans les coutumes des gens, cela peut poser de vrais problèmes. Par exemple, celui qui s'intéresse à la catéchèse rencontrera les difficultés inhérentes à la présentation du message chrétien que l'on trouve partout; mais, de plus, comment réalisera-t-il une telle annonce quand, *dans un même lieu, un même office, les gens appartiennent à des langues et à des cultures différentes?* **(1)**. Parfois, il faut même aller contre les coutumes pour rester cohérent avec soi-même : *On a dû nous trouver un peu bizarres par rapport à certaines coutumes indiennes, quand nous recevions chez nous des gens pauvres, des lépreux; bizarre aussi le fait d'accomplir des travaux réservés à certaines castes* **(20)**.

● une autre cause qui rend difficile une vraie communication, c'est que, quel que soit le dépouillement recherché, le Blanc est typé comme riche : *Ce qui nous gênait le plus, c'est d'être considérés comme riches, ce qui était d'ailleurs la vérité, sans même parler du salaire qui s'élevait à 1.100 FF par mois. Riches de pouvoir se soigner convenablement, de pouvoir manger, de s'habiller... Riches des amis qui nous viendraient en aide en cas de besoin. Nous avions honte de recevoir les gens chez nous, honte d'avoir une grande pièce pour nous trois, des chaises, des livres, des crayons...* **(20)**.

L'ensemble de tels obstacles peut alors déclencher une crise : *Déçu, je me me suis rabattu sur l'alphabétisation et l'animation des jeunes. Là encore, je n'ai pratiquement connu que des échecs... Certains soirs, j'avais un mal fou à m'endormir en pensant aux longs mois qu'il me fallait encore vivre. L'envie de plier bagages avant l'heure était terrible* **(16)**. Dans le cas présent, les ressources spirituelles seront telles que la mystique de la Croix prendra une valeur décisive : *J'étais presque heureux d'être avec Jésus sur la Croix... J'ai la conviction profonde que l'important n'est pas d'être heureux mais d'être fécond* **(16)**.

Les différences peuvent créer des difficultés, mais elles sont aussi la raison de découvertes. Sur ce point, nos correspondants s'expriment très librement.

– Nombreux sont ceux qui soulignent *une mutation de leur foi.*

● l'un, par exemple, est interpellé par la simplicité de la foi des Africains : *Il y a des choses qui m'ont surpris ; ainsi, la foi simple des Africains : « Jésus a dit ça et c'est comme ça, c'est vrai », même si dans la suite, dans la pratique, ce sera aussi difficile à vivre. Cela m'a appris à simplifier mon langage, surtout lorsqu'il faut traduire dans la langue du pays, donc être plus concret, imagé si possible, afin que notre message passe* **(6)**.

● l'expérience semble être l'humus d'une foi revigorée : *Mon expérience n'a pas transformé ma foi, mais elle l'a plutôt enracinée : elle est plus profonde, car c'est une foi qui me donne l'espérance, la force de vivre le quotidien* **(13)**. Il est bien évident que, par exemple, la vie dans un hôpital de brousse ne réclame pas de grands discours : *Chacun vit sa foi comme il peut. Depuis deux ans que je suis ici, j'ai bien avancé... Comment ? Ce ne sont pas les messes ni les prières qui m'y ont aidée, mais la simplicité de vie des religieux qui témoignent de leur engagement spirituel en étant disponibles au maximum, et aussi cette ouverture qui fait que nous sommes acceptés dans nos différences, même si nous ne sommes calés ni en liturgie, ni dans les Ecritures* **(14)**.

● un autre essaie de voir où s'est jouée la transformation de sa foi : *Cette expérience m'a permis de vivre ma foi, tout simplement, c'est-à-dire de la mettre en actes, et cela sur deux plans : 1) celui de la relation du riche avec le tiers monde. – 2) celui de la construction de l'Eglise universelle (= mission). Vivre ma foi m'a laissé un acquis fondamental : la mission, dans son sens le plus large qui est de transmettre le message du Christ, est de l'ordre du témoignage avant toute chose. Le Christ et son message ne seront reconnus qu'au travers d'un mode d'être, avant tout enseignement, par exemple.*

Comment un homme qui se comporte en riche, en puissant, peut-il raisonnablement annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres ? – Comment

enseigner des principes de vie chrétienne ou de théologie – le catéchisme – dont la formulation est romaine ou du moins occidentale (j'étais dans un pays où le clergé est à 95 % occidental), sans avoir fait connaissance en profondeur avec le système de pensée et les coutumes des gens à qui on s'adresse? Comment aider les gens cités plus haut à se prendre en charge humainement et chrétiennement si l'on instaure un système éducatif ou caritatif qui fait d'eux des assistés? **(17)**.

Il faut dire aussi que l'adhésion au message prend une autre importance quand, au lieu d'écouter, on se trouve du côté de ceux qui annoncent : *Je découvre ma foi en Dieu sous un éclairage différent en l'étudiant pour et avec les enfants. Je m'efforce d'être leur compagnon de découverte, simplement parfois en les amusant* **(4)**. Une certaine pratique de la foi influe donc profondément sur celui qui est concerné.

● la foi peut être aussi saisie par le contexte nouveau et par le milieu où elle doit s'exprimer. Ainsi la découverte du sentiment religieux en Afrique interroge le Français qui est marqué par la sécularisation : *Nulle part ailleurs qu'en Afrique, je n'ai eu cette intuition que le religieux n'est pas un ajout culturel à la vie de tous les jours mais un état qui conditionne cette vie à tout instant* **(15)**. Un autre sens, une autre compréhension de la vie peut apporter une coloration nouvelle à la foi chrétienne : *En Afrique, le temps ne se fractionne pas, il passe. Dès lors, tout geste, toute action peut avoir une signification religieuse si tant est qu'on fasse d'abord l'effort d'y réfléchir... De retour en France, cette prise de conscience n'a sans doute pas transformé ma façon d'être en apparence, mais du moins a-t-elle contribué à une pacification intérieure* **(15)**.

L'exemple est encore plus marquant si l'on prend cette jeune coopérante qui est partie pour Nazareth : *Après avoir échoué à Nazareth, sans trop savoir pourquoi, puisqu'au départ, je m'étais préparée à partir en Equateur, j'ai découvert petit à petit au milieu de ce peuple palestinien, la présence incroyable de « Myriam », tant chez les musulmans que chez les chrétiens de toutes sortes... j'ai l'impression d'avoir découvert le peuple juif et l'origine et les racines du christianisme* **(18)**.

– Un autre sentiment que nous retrouvons au travers de nos textes, c'est celui d'*appartenir à l'Eglise universelle : Malgré les difficultés rencontrées, nous avons apprécié le fait de travailler en Eglise, de participer humblement à la tâche immense d'évangélisation du monde... Nous*

avons mieux pris conscience de la dimension universelle de l'Eglise, dimension qui risque d'échapper aux petites communautés européennes si elles demeurent repliées sur elles-mêmes. Le travail d'Eglise nous rapproche finalement du Christ et de l'Evangile (**5**).

De ce fait, vitalement, on prend conscience des limites de l'Occident : *Avant, nous réagissions par rapport à notre civilisation, par rapport à la France. On s'est aperçu que la France est un petit pays dans le monde, elle n'en est pas le centre. Nous avons vu combien nous sommes conditionnés par notre éducation, par notre civilisation, par la mode* (**20**).

Par suite, au travers de la découverte de valeurs particulières, au sein même de la prise de conscience d'une communion dans les différences, on en arrive à relativiser, même si la « relativisation » n'a pas une définition claire et précise : *L'Afrique et le message chrétien tel qu'elle le perçoit – et il est évident qu'elle y est sensible, pas plus ni moins que nous, mais d'une autre manière – m'ont appris à beaucoup relativiser : je pense à la question du célibat des prêtres, à celle de la liturgie, de la forme – plus que du fond – des sacrements* (**7**).

– La foi s'est donc donné d'autres formes d'accueil et de pratique, d'autres jugements et d'autres valeurs au travers de l'expérience. Mais parfois le mouvement a été plus loin : il s'agit véritablement d'*une conversion* (nous n'avons pas eu de témoignage parlant d'une perte de foi dans les textes reçus) : *Je peux dire très nettement que mon expérience n'a pas transformé ma foi mais l'a réellement fait naître et progresser... Une analyse introspective me montre que, dans cette merveilleuse découverte de la foi, je dois tout associer, tout prendre en compte. Ce sont, à mon sens, les épreuves autant que les joies, les prises de conscience autant que les moments d'abandon, les Européens autant que les Africains, qui m'ont fait progresser et découvrir Dieu. En cela, j'ai tout de suite été persuadé que la foi en Dieu était inscrite et prenait corps dans notre vie conjuguée au jour le jour... C'est ainsi que mon séjour en coopération fut à la fois tremplin et cheminement sur les pistes du Seigneur. Je pris conscience d'une telle évolution en moi-même que je crus devoir rentrer après trois ans pour mieux cerner ce que je vivais et ce à quoi j'aspirais. Je dois dire que, en cela, mon séjour en coopération a radicalement changé mes vues et considérations, transformé l'homme, bouleversé mes sécurités* (**8**).

La conversion peut venir également de la prise de conscience de la situa-

tion réelle d'un pays, tel chez ce correspondant qui réalisa ce qu'était véritablement l'apartheid : *A côté du Botswana où j'étais, il y avait la guérilla au Zimbabwe, l'apartheid en Afrique du Sud. On me reprochait d'être Français à cause de la vente d'armes de la France aux Sud-Africains. De ces pays arrivaient au Botswana des réfugiés noirs et blancs. 1976 a été marquée par la révolte des étudiants noirs de Soweto (ghetto noir de Johannesbourg). Ce problème me révélait une souffrance : 30 à 40 réfugiés dans une seule maison avec très peu d'argent (90 FF par mois chacun).*

Ces problèmes me dérangeaient, moi qui avais opté pour une vie facile. J'étais pessimiste quant aux solutions. L'apparente incapacité des Africains à prendre en main leurs difficultés, l'impression de laisser-aller, le désintérêt des autres Blancs, tout semblait plaider en faveur du développement séparé : c'était la tentation de se débarrasser ainsi de l'autre, trop encombrant, de se rassurer dans une situation qui me mettait en cause, de s'aligner sur la position des autres Blancs d'Afrique australe. Mes certitudes et mes solutions étaient ébranlées. En tant qu'Européen, j'étais forcé de me reconnaître participant à des systèmes d'oppression blanche : colonisation dans le passé, néo-colonisation, apartheid. Nous imposons nos façons de voir, de vivre, nos cadres de pensée, nos découpes politiques, notre civilisation, notre « rentabilité », notre « efficacité », tout en préservant notre accès au savoir, au pouvoir, notre niveau de vie et notre luxe... Je me disais favorable à l'égalité entre Blancs et Noirs ; cependant, j'étais bien à l'abri, avec un statut social privilégié de Blanc : une maison avec salle de bains, de l'espace, l'électricité, un salaire 4 à 5 fois supérieur à celui de l'Africain moyen, une voiture, beaucoup d'amis et de temps à autre, quelques amis Noirs. Pour la bonne conscience, j'hébergeais deux ou trois Sud-Africains. Alors surgit cette incohérence, cette impossibilité de vivre en touriste. Et, de plus, *la découverte que je fis, c'est que j'avais besoin d'être sauvé. C'est la rencontre d'amis Noirs ou Blancs, engagés dans une lutte idéologique fraternelle ou simplement désireux de m'aider, qui m'a permis de découvrir Jésus Christ... Je découvrais les ouvertures de Dieu, de Jésus Christ, au-delà des faiblesses humaines, en Eglise ou ailleurs* **(10)**.

Nombreux sont donc les chemins parcourus, variées les formes de ces découvertes religieuses, mais on peut dire qu'aucun n'est resté inerte dans la rencontre des autres.

1. les éléments positifs

Nos correspondants ont des yeux pour voir ce qui se passe autour d'eux : une Eglise apparaît donc au travers de ce qu'ils écrivent. Cette vision n'est pas sans contrastes. Mais on peut quand même relever que ce qui frappe le plus souvent ces jeunes, c'est la vitalité de l'Eglise qu'il rencontre et dont le dynamisme se fait jour malgré certaines étroitesses : *Je vois bien que l'Eglise manque d'ouverture. Elle est toujours longue à s'adapter aux circonstances. Nous sommes parfois dans des situations extraordinaires à propos du mariage ou du baptême... J'ai pourtant découvert au Congo une Eglise vivante. Une Eglise pauvre, mais heureuse de ce qu'elle est. Chaque communauté a su adapter un peu de sa liturgie, mais cela n'a jamais été reconnu, ne serait-ce que par les autorités de l'Eglise locale* **(12)**.

L'évangélisation est récente; dans certains cas, elle est même d'hier, on doit en tenir compte : *Il ne faut pas oublier que la présence d'une équipe missionnaire au cœur du pays mandjaque n'est vieille que d'un an. La mission a été inaugurée à Pâques 80; toutefois, notre présence ici date de 1978. Il est donc trop tôt pour parler de vitalité, parlons plutôt de réalité : il est à souligner que nous fûmes bien accueillis par le peuple mandjaque, actuellement la deuxième ethnie en Guinée Bissau avec 140.000 Mandjaques. Cet accueil fut chaleureux pour deux raisons : d'abord la tradition veut qu'on accueille bien tous les étrangers; d'autre part, il y avait au pays quelques chrétiens qui avaient été baptisés soit à Dakar, soit à Paris* **(13)**.

– Certains jeunes sont bien conscients d'assister à une genèse, à une naissance, à la construction d'une Eglise : *Mon travail est passionnant; il me permet de découvrir à travers les catéchistes et le travail à la paroisse comment on forme une nouvelle Eglise, bien différente de « notre vieille Eglise d'Europe». Je me rends compte de la tâche très active des laïcs pour construire leurs communautés chrétiennes, pour évangéliser et annoncer la Parole de Dieu à leurs frères. Une chose que j'ai découverte : leur souci d'inclure Jésus Christ dans tout ce qui fait leur vie et son contenu* **(3)**.

Le droit à la différence au sein de la communion universelle dans l'Eglise

est fortement revendiquée, même si on ne voit pas nettement en quoi consiste l'inculturation : ce même témoignage le montre en indiquant certaines pistes de recherche : *Je sens cependant un grand décalage entre notre Eglise d'Europe et cette nouvelle Eglise d'Afrique. Beaucoup de choses ne semblent pas correspondre du tout à ce peuple africain... entre autres tout ce qui concerne les sacrements, le sacerdoce, le célibat... Je ne saisis pas pourquoi un catéchiste qui fait vraiment tout dans sa communauté (célébration, catéchèse, animation, etc.) ne peut pas célébrer l'Eucharistie? Est-ce parce qu'il est marié? Est-ce parce qu'il n'a pas fait six ans de théologie?.. Il me paraîtrait important qu'il y ait pluriformité dans l'Eglise et qu'il y ait aussi une certaine décentralisation* **(3)**.

Ce sont certains aspects qui ont frappé d'autres correspondants : l'évaluation peut en être sèche ; on se demande si elle ne devrait pas être affinée : *J'ai été affronté brutalement à la réalité. Je crois qu'un coup de massue n'aurait pas eu plus d'effet. Ma première impression a été celle d'une communauté chrétienne déjà vieillie, semblant n'avoir aucun punch, que ce soit au niveau de la liturgie ou des activités communes. Heureusement, ma vision des choses a évolué car, en un an, il y a eu beaucoup de progrès, même s'ils peuvent paraître ridicules : c'est un peuple en marche, l'Esprit y est à l'œuvre même si beaucoup de chrétiens deviennent musulmans ou pensent passer à l'Islam (beaucoup plus pour des raisons économiques au sens large que par conviction religieuse). Il y a dans la communauté de véritables prophètes qui se lèvent. Il faut aussi mentionner la recherche incessante entreprise pour se démarquer de la religion traditionnelle tout en « christianisant les valeurs qui sont les siennes »* **(16)**. Il est évident qu'un tel témoignage nous laisse insatisfaits, que l'on voudrait interroger plus avant sur le prosélytisme, sur les critères de prophétie, sur le choix des valeurs à christianiser. Il nous suffit cependant de l'accueillir pour y voir une Eglise qui déroute mais aussi qui passionne.

On retrouve le même jugement contrasté sous la plume d'un autre correspondant, mais sous une forme moins virulente : *On a abouti à une chrétienté où se joue un pouvoir, une chrétienté de rites et de consommateurs de sacrements. La vitalité africaine n'a d'exutoire que dans le chant liturgique. Sa pensée est ignorée, ses coutumes récupérées ou ignorées : où est le ferment de la justice? Par certains côtés, la jeune chrétienté africaine (50 ans parfois) est notre chrétienté européenne du début du XX^e^ siècle... Effectivement, la vitalité des jeunes Eglises pose question. L'espoir qui reste est que le ferment évangélique a été transmis et que,*

seuls, les Africains pourront le faire leur et en vivre à leur manière, non à celle qui leur a été imposée (**17**).

Il ressort de ces témoignages que l'africanisation, tout en étant un vœu, est de plus en plus une nécessité : *J'ai parfois trouvé que l'Eglise missionnaire n'arrivait pas à se départir de ses schèmes conçus par et pour l'Occident* (**15**). Un autre sent l'importance de l'écoute pour rendre la parole aux autres si, du moins, nous comprenons bien la formule : *le rôle du missionnaire est d'être toujours à l'écoute pour africaniser l'Eglise* (**1**).

Chez ces jeunes qui viennent de l'extérieur, une fois posé le problème de l'africanisation, on sent une hésitation devant certaines pratiques ou coutumes : *Ce qui m'a surpris un peu, c'est de voir que le christianisme n'est pas tellement intériorisé chez l'Africain (encore un fois, je parle du petit secteur que j'ai le plus fréquenté et je ne peux généraliser; peut-être d'autres diront-ils le contraire ailleurs). Parler de l'Evangile, essayer de le faire comprendre, n'est pas trop difficile : ils l'acceptent bien. Mais c'est, ensuite, pour l'intérioriser que c'est difficile. Comment mettre tout cela en pratique dans la vie de tous les jours au village où les coutumes traditionnelles (comme la polygamie, la croyance au génie de l'eau, la sorcellerie...) ont encore beaucoup d'importance dans la vie de ce village. Dieu, Jésus Christ, l'Eglise, c'est bon, mais contre le sorcier (likoundou) ou le métamorphoseur (ouroukouzou), que peut-on faire? Nous, les Blancs, nous disons que c'est du mensonge ou des hallucinations. Alors, je me pose la question...* (**6**). – *Je suis émerveillé par le dynamisme de cette jeune Eglise et par la participation active de ce peuple aux offices liturgiques qui contrastent tant avec la rigidité et la froideur de nos célébrations occidentales. Mais tout cela ne veut pas dire que, dans les jeunes Eglises d'Afrique, tout va pour le mieux, loin de là. Il y a d'abord des problèmes matériels, de toutes sortes. Du côté sacramentel, le mariage traditionnel, le divorce, l'avortement, la contraception... posent aussi de nombreuses questions* (**9**).

– La vitalité des jeunes Eglises est surtout sensible dans le surgissement et le développement des *communautés de base*. Ce fait frappe des jeunes qui viennent des grandes paroisses anonymes : *Au niveau des paroisses, pour moi qui suis issue de la banlieue parisienne, donc habituée à un certain anonymat, je suis très frappée par la dimension communautaire. Tous sont concernés par les joies, par les peines de chacun. Chaque naissance, baptême, mariage, décès dans une famille entraîne un grand élan*

de solidarité de tous les membres de la paroisse. Là où la famille est très importante, la communauté chrétienne constitue une famille élargie (**2**).

On trouve de telles communautés dans les villes aussi sous forme de communautés de quartiers : *Je découvre une grande richesse dans les réunions de communautés de quartiers. Il se vit là quelque chose de très important : des chrétiens se rencontrent et se prennent en charge. Ils vivent une réelle possibilité de communiquer et de partager; ils accueillent et accompagnent ceux qui se préparent aux sacrements (et leurs familles par la même occasion) : ils chantent et dansent leur joie de croire. Il y a dans ces communautés de base une dimension de communication et de partage qui complète heureusement l'assemblée eucharistique du dimanche. Je crois que cette dimension fait cruellement défaut dans bien des paroisses d'Europe* (**4**).

L'expérience n'est pas sans soulever des remous : nos observateurs utilisent généralement l'opposition entre communauté de base et institution : *L'Eglise, à mon avis, a raté le coche en s'adressant à l'Afrique de cette manière... les Africains, ne voyant pas autre chose en elle qu'une affaire de Blancs dont on peut tirer le maximum.* Le jugement paraît dur et les missionnaires se demanderont s'il était vraiment possible, dès le point de départ, de prendre d'autres chemins; mais ils se diront qu'ils n'ont pas complètement échoué quand ils liront la suite de ce témoignage : *Concernant au contraire la « base », je veux dire les communautés villageoises telles que je les ai vues vivre leur foi, j'ai eu l'impression qu'elles le font avec une grande conviction, qu'elles croient réellement en Dieu... cependant, la part de sorcellerie est tellement énorme dans la vie de tous les jours que je me demande jusqu'à quel point la foi catholique les a pénétrées* (**7**).

D'autres sont tellement marqués par ces expériences vivantes que c'est à leur retour qu'ils éprouvent la difficulté de se resituer dans des paroisses françaises : *Nous ne nous sentons plus engagés dans l'Eglise, car nous nous situons mal dans sa hiérarchie et dans ses structures. Mais notre foi a évolué. Nous faisions des partages d'Evangile, que nous trouvions très intéressants, avec des amis de Pondichéry. Nous avons essayé de monter un groupe ici, dans notre paroisse, mais ça n'a pas été possible* (**20**).

2. les difficultés

La vitalité s'accompagne généralement de tourbillons et d'un peu de remue-ménage. Il n'est donc pas étonnant que les remarques des jeunes se ponctuent de nombreux points d'interrogation. Par ailleurs, l'enthousiasme et l'admiration sont voisins de la critique et de la dent dure. Les jugements portés sont donc souvent assez abrupts car l'absolu que l'on prône ne permet pas de mettre beaucoup de nuances et d'explications.

Souvent un élément d'explication devient unique, ce qui risque de fausser les perspectives : *Il me semble que bien des gens se soient convertis au christianisme par besoin de sécurité. Et quand on veut être en sécurité, on se met du côté du plus fort. Autrefois, c'étaient les Blancs. Ici, au Congo, du jour au lendemain, le gouvernement vire à gauche et s'oppose à la religion. Résultat : beaucoup deviennent membres du Parti ; c'est toujours le côté du plus fort. Je crois que cela a été bénéfique car les églises se sont vidées de plus de moitié* (**12**). Un tel jugement, qui est une critique de la soumission au plus fort, porte une certaine contradiction puisqu'il se demande : *Comment ces jeunes Eglises sentent-elles les priorités que nous essayons de leur faire passer aujourd'hui ? Les acceptent-elles ?* (**12**).

a) La formule est peut-être maladroite, mais elle montre bien une des difficultés de la coopération : comment éviter la rivalité des pouvoirs ? Nos coopérants sont conscients d'un problème réel et portent un jugement parfois sévère comme c'est le cas dans le texte suivant : *Il faut avoir la foi bien accrochée... pour déceler le petit « reste » vraiment attentif à servir son Seigneur et son peuple* (**7**). Certains sont plus équitables dans l'approche de cette difficulté : *Il faut savoir s'ouvrir aux coutumes de l'autre pour partager avec lui l'universalité du message évangélique. J'ai connu plusieurs pères, dont l'ardeur missionnaire n'est pas à mettre en cause, parler du salut individuel de l'âme. Ceci est tellement étranger à la mentalité africaine... et si peu utile à la compéhension de l'Evangile...* (**15**).

De ce fait, la rencontre n'est pas toujours facile entre ouvriers apostoliques : *N'étant pas de même race, il y a parfois des points de vue pas toujours semblables, des prises de position différentes. La rencontre de deux cultures n'est pas toujours facile et la mission noire doit redoubler d'effort pour, tout en écoutant et respectant ses partenaires, faire attention à leurs*

habitudes et à leurs rites et ainsi leur annoncer la Bonne Nouvelle dans les meilleures conditions (**1**).

D'autres au contraire perdent des préjugés : *J'ai été édifié par la qualité des équipes missionnaires. Sortant de faculté juste avant mon départ, j'avais souvent entendu assimiler la mission à la colonisation. Le témoignage d'ouverture aux autres, de préoccupation qu'ils ont des conditions de vie des gens auprès de qui ils vivent, de disponibilité constante que m'ont donné les Pères que j'ai pu rencontrer inspire en moi l'admiration à leur égard* (**15**).

Les opinions touchant aux relations entre les prêtres locaux et les expatriés ne sont pas les mêmes. Mais cela peut tenir aux circonstances particulières, aux situations diverses, au développement de l'Eglise, à son ancienneté aussi. Par exemple, un jeune qui a été au Gabon a été frappé *par la permanence prépondérante des Européens dans l'Eglise et le manque d'initiative du clergé gabonais. Même là où les décisions émanent des évêques et archevêque gabonais, il semble qu'il y ait main-mise du clergé européen. C'est toute l'ambivalence exercée dans la hiérarchie ecclésiale entre le fait « d'être au pouvoir » et celui « d'avoir le pouvoir » dans l'Eglise* (**8**). Un autre souhaitera que le pouvoir des expatriés diminue : *Il me semble important que les missionnaires expatriés s'effacent de plus en plus en laissant le pouvoir de décision aux communautés africaines capables de prendre en main la vie de leur Eglise* (**16**).

Peut-être une autre forme de coopération est-elle possible : *Pour ce qui est des structures ecclésiales qui sont en place en ce moment en Afrique et tenues encore par des missionnaires européens, il faut changer des choses. Se dépouiller peut-être d'un peu de matériel pour s'enrichir de relations humaines et de spirituel. Je pense là aussi à beaucoup de prêtres indigènes. Peut-être que nous, en France, nous avons besoin de missionnaires africains ? Même si les besoins sont moindres ou différents, il faudra toujours, je pense, des missionnaires venus des vieilles chrétientés dans les Eglises jeunes* (**6**).

b) Si les problèmes de pouvoir se jouent entre clergé local et prêtres expatriés, se pose aussi le problème des institutions. Celles-ci ont été élaborées en Europe, codifiées par le centre romain, apportées par les missionnaires soucieux de planter l'Eglise universelle. L'uniformité a pu paraître comme le moyen de fonder l'unité. Mais est-ce bien là le sens de

la catholicité ? On sent poindre une remise en cause de cette conception, même si l'on maintient la recherche de l'unité comme tâche à réaliser et non un corps de doctrine à diffuser ou un système de pratiques à imposer : *Si ma foi a été renouvelée, par contre mon regard sur l'Eglise s'est transformé : l'institution-Eglise me pose bien des problèmes... L'Eglise et son sens d'universalité me laissent sur la réserve, non pas sur le fond – Jésus mort et ressuscité pour sauver les hommes est une foi qui demeure ; la Parole de Dieu reste la priorité des priorités – mais sur la forme : c'est l'africanisation de l'Eglise. Ainsi, en participant à l'Eucharistie avec « la grande communauté » (communauté villageoise), je me demande s'ils voient véritablement dans l'Eucharistie le sacrifice de Jésus, mort pour nous sauver. Et nous ne parlons pas du fruit de leur travail qu'ils apportent à la table du sacrifice* (**13**). On pourrait s'interroger sur cette distinction de la forme et du fond : est-elle réellement utilisable ? Peut-il y avoir une Parole de Dieu sans langage humain ?

Néanmoins on sent bien que l'incarnation de la Parole suppose dans une autre culture une autre structuration du peuple et de ses pratiques communes. Sur le plan institutionnel, ce qui est objet de critique, c'est la concurrence entre les diverses entreprises missionnaires : *Mais comment, en pleine brousse, peut-on faire son travail chacun de son côté et ne pas avoir certaines relations ? Nous prêchons la Bonne Nouvelle, la paix, l'amour et le partage, et nous nous ignorons... quand cela ne va pas plus loin* (**1**).

Une critique importante est menée dans le cas d'un travail au sein d'une institution particulière comme un séminaire : *Nous avons été déçus en voyant combien le séminaire était coupé de l'extérieur et des gens des alentours. C'est une sorte de petit bastion où vivent des Européens n'ayant guère de contacts avec les gens des collines voisines. Pourtant, on pourrait améliorer cela (et, entre autres, le fait inévitable qu'il y ait une énorme différence de niveau de vie entre nous et les gens des collines) si on se montrait un peu plus accueillant, un peu plus ouvert à ces personnes.* Il en résulte une critique des résultats obtenus : *On fabrique des intellectuels plus que des témoins ou des pasteurs. Ce n'est pourtant pas par de savants discours, mais par un témoignage de vie qu'on doit convertir des personnes souvent analphabètes : c'est d'abord au témoignage que ces gens sont sensibles* (**5**).

c) Un aspect institutionnel sera particulièrement mis en cause : c'est le

ministère institué, face aux besoins, aspirations et demandes des communautés. Dans de nombreux dossiers, nous avions déjà souligné cette urgence du problème de l'Eglise ; nos correspondants le traduisent ici à leur manière : *J'ai toutefois remarqué que les catéchistes étaient souvent des hommes assez âgés et que les contacts avec les jeunes sont peu nombreux. A Lambaréné, il est sûr également que la pratique dominicale touche assez peu les jeunes en dehors de l'année de la communion solennelle... Je pense qu'il peut y avoir des réticences de la part des Gabonais à être plus actifs, parce que l'Eglise généralement dans ses orientations, son optique, ses discours, est encore essentiellement européenne... Les prêtres font encore partie de l'élite du milieu et ne sont pas encore débarrassés de cette illusion que celui qui a fait des études est bon pour l'enseignement ou la ville... C'est un peu comme les Africains scolarisés qui pensent que leur place n'est plus à la campagne, à la terre, mais en ville, même s'ils ne doivent y être que plantons* **(8)**.

La genèse des communautés pose nettement le problème du sacerdoce : *Le manque de prêtres entraîne un important engagement de la part des laïcs. Le curé de Manjakandriana est responsable de 25 paroisses ; d'autres en ont jusqu'à 40... Les paroisses sont dirigées par des laïcs qui animent les célébrations du dimanche... L'inconvénient, qui joue peut-être sur le recrutement sacerdotal, c'est que les gens ne voient guère quel peut être le rôle du prêtre. Il est dispensateur de sacrement et c'est tout. Les gens distinguent aussi mal entre l'Eucharistie et la célébration animée par le président de paroisse, au cours de laquelle est distribuée la communion. A la limite, ils préfèrent celle-ci à la messe célébrée par un prêtre qui reste quelqu'un d'étranger à leur vie* **(2)**.

Un autre témoignage montre également combien ce problème est crucial : *Devant ce manque d'ouvriers, il y a une terrible interrogation pour les communautés de base : j'ai vu de mes propres yeux des villages attendre le Père six mois durant pour pouvoir célébrer l'Eucharistie et se nourrir du corps du Christ. Vous comprenez avec quelle joie le Père était attendu et accueilli... L'Eglise du Gabon est remplie d'espérance et de vitalité : il lui manque des ouvriers pour la moisson* **(1)**.

d) Un des points qui retient quelquefois l'attention, et qui est bien une question de fond pour l'Eglise, c'est son rapport avec l'Etat. Là encore, les situations sont très variables, mais les opinions sur ce point ne sont pas développées : le religieux était partie intégrante de la structuration

sociale des milieux traditionnels africains. Le problème est quelque peu en évolution du fait d'un double phénomène : la constitution d'Etats modernes mais aussi le rapport de l'Eglise avec la société. L'Eglise peut résolument se tenir à l'écart, mais certains le ressentiront comme une trahison quand les droits de l'homme sont violés : *Je souffrais un peu que l'Eglise semble compromise avec le régime en ne réagissant pas apparemment. Mais je me sentais solidaire de cette Eglise (même si je n'étais pas d'accord sur ce point)* (**6**). Dans le cas du Congo, l'Eglise se distancie du pouvoir du fait même de la laïcité de l'Etat pour ne pas parler de l'athéisme officiel ; un correspondant voit là une bonne occasion pour que l'Eglise retrouve sa puissance évangélique d'affirmation : *Certains ont souffert de ce revirement et du reniement de beaucoup de gens, mais cela a permis de séparer les brebis galeuses de celles qui sont en bonne santé* (**12**).

e) On ne trouve guère d'allusion aux problèmes de société. Un jeune toutefois les mentionne et souhaite qu'ils soient repris et analysés ; cela lui paraît assez central pour la coopération : *Je ne sais si la jeune Eglise gabonaise a réellement conscience des problèmes humains, sociaux autant que spirituels qui sévissent à Libreville : problème du marginalisme des quartiers purement africains – de la grosse minorité d'équatoguinéens et des travailleurs immigrés togolais, tchadiens, maliens, camerounais ; lien avec une jeunesse de plus en plus occidentalisée dans les collèges, qui exige un nouveau discours et peut-être une autre politique* (**8**). Un couple de coopérants se préoccupe du problème de la santé : *Il ne suffit pas de guérir, même si chaque matin une longue file d'attente de 100 à 150 malades se forme à la porte du dispensaire. Prévenir est une action aussi importante. Très vite, ce besoin d'éducation sanitaire s'est fait sentir : il faut rendre les gens responsables de leur santé* (**11**).

Ces regards ont le mérite de montrer des pistes de recherche qui, s'ils ne sont pas nouveaux, sont toujours urgents, les points les plus inquiétants étant l'évolution de la jeunesse et l'urbanisation. Ce sont deux phénomènes qui doivent mobiliser les éducateurs, qu'ils soient d'Eglise ou d'Etat.

5/ L'AVENIR DE LA MISSION

Une question faisait allusion à l'avenir de la mission. En regroupant les réponses qui s'y rapportent – une douzaine sur 23 – nous pouvons avoir une idée assez globale de ce que ces jeunes pensent du développement de l'Eglise. Mettons à part cette coopérante qui se trouve à Nazareth – et donc dans une situation particulière au regard des Eglises – pour qui le mot « mission » ne peut avoir son sens traditionnel : *Quant au mot « mission », il me paraît impossible de l'employer sur cette terre. La seule chose qui me gêne, c'est la présence de l'Eglise latine qui reste un placage par rapport aux autres rites (orthodoxe, grec-catholique, etc.). L'Eglise latine n'a pas toujours su s'adapter à cet univers culturel...* **(18)**.

Dans les autres textes, deux tendances se font jour : l'une insiste sur le fait qu'on peut être missionnaire partout. C'est le cas du jeune Suisse qui dit « ici ou ailleurs » : *C'est le même sentiment que, seules, les relations humaines ont vraiment de l'importance, qui pouvait me faire entamer une nouvelle expérience aussi bien tout près de mon précédent lieu de séjour que sur un autre continent* **(19)**. Un couple arrive à cette vision par un autre biais : l'Eglise locale qui se développe aura les mêmes types de problèmes qu'une Eglise européenne. Il est vrai que ce couple vivait au Burundi : *La Mission va devenir de plus en plus une paroisse comme une autre, dans une Eglise. Les missionnaires et les abbés autochtones seront très certainement amenés à travailler beaucoup plus ensemble dans des équipes où ils seront mélangés. Ce sera peut-être un enrichissement. Les Européens comprendront mieux la mentalité des Burundis et les abbés burundis seront peut-être amenés, au contact des missionnaires, à se défaire du « statut social» qui demeure présent autour du prêtre africain* **(5)**.

Cette vision de « la mission partout » est revendiquée explicitement par un autre couple : *Vocation missionnaire, ces deux mots font surgir en nous une certaine réticence quand on nous demande de jeter un regard sur nos séjours africains. La vocation missionnaire n'est-elle pas ce à quoi est appelé tout chrétien qu'il soit chez lui ou en terre étrangère* **(11)**. D'ailleurs, ce couple se trouvait dans une situation spéciale, étant en poste sanitaire dans un milieu musulman : *Aussi ne faut-il pas imaginer la mission dans laquelle nous étions, au sens traditionnel du terme. Notre but était tout simplement de témoigner de notre croyance au Christ par notre vie au milieu de nos frères musulmans* **(11)**.

Sans s'arrêter à cette querelle sur le concept de la mission, qui ne relève que l'avenir des relations entre Eglises, de la communion inter-Eglises, la seconde tendance considère l'envoi de croyants au nom de leur foi dans d'autres pays et pense que l'avenir reste grand ouvert. On peut dire que c'est le sentiment majoritaire.

Ainsi, ce coopérant qui se plaint d'une sacramentalisation trop rapide – car : *dès leur arrivée, les prêtres ont commencé à assurer des « messes » alors que presque tous les participants ne sont que catéchumènes (je me demande si on n'a pas mis la charrue avant les bœufs)* – celui-ci donc pense qu'il y a *de l'avenir et du travail pour les membres de la mission de Bajob : le peuple est l'attente ; il ne reste plus qu'à trouver les ouvriers qui voudraient contribuer à construire le Royaume* **(13)**.

Le texte fait allusion aux difficultés de la relève ; nous retrouverons plus loin l'exposé de ces mêmes difficultés, ce qui n'empêche pas d'ailleurs l'optimisme pour le futur : *L'avenir de la mission est atteint par la diminution des prêtres missionnaires. Leur nombre se réduisant, c'est à un seul et même Père qu'est confiée une région ou plutôt un vaste secteur de villages. On connaît alors les risques que cela entraîne. Faut-il maintenir, à tout prix, des prêtres dans tel ou tel secteur ? Faut-il préconiser un apostolat itinérant sans présence continuelle du prêtre ? Ne faut-il pas relancer la vie d'équipe communautaire, qui doit être aussi un témoignage ? N'y aurait-il pas intérêt à lancer des centres d'accueil de jeunes ?... Ne faudrait-il pas sensibiliser encore davantage les jeunes coopérants qui partent grâce à des organismes catholiques ? Ne faudrait-il pas plus de solidarité fraternelle entre les diverses congrégations religieuses, envoyant sur le tas des frères, pères, religieuses... ? Je ne prône pas le pessimisme, mais plutôt une saine réaction de la part des congrégations religieuses pour rectifier peut-être formation et actuation sur place... Nous avons peut-être la chance de voir aujourd'hui des prêtres et des religieux qui ne sont plus assimilés au pouvoir des Blancs, à l'esprit de la colonisation. Nous avons peut-être la chance de pouvoir vivre l'Evangile au sein des populations dans la conscience et le respect mutuels... En cela, la mission n'est pas morte et peut connaître un avenir prometteur* **(8)**.

Certes, le problème de la relève peut être préoccupant, mais il permet d'envisager d'autres solutions : *Aujourd'hui, on se tourne de plus en plus vers la formation des responsables laïcs... Il y a en effet beaucoup de laïcs engagés dans les communautés de base des quartiers ou des villages ; il*

y a aussi les catéchistes qui préparent les catéchumènes... C'est très bon, étant donné le gros problème de la relève... **(4)**. On peut même envisager un autre type de recours : *La présence des Sœurs du Divin Amour, arrivées récemment du Nigéria, suggère peut-être une solution intermédiaire au sens où des Africains d'autres pays pourraient être missionnaires en Afrique. Qui sait ?* **(4)**.

Si tous sont d'accord pour une suite de la mission, pour un avenir de cette mission, ils se rencontrent également presque tous pour penser qu'elle doit encore évoluer : *Je dirai qu'il n'y a aucun avenir pour la mission dans la forme qui est celle où je vis. Je verrais plutôt la mission dans la recherche de l'identité de chacun et de ce que nous sommes en commun, dans le dialogue qui peut s'instaurer entre les Eglises des différents pays, dans la reconnaissance des valeurs réciproques et l'attention que chacun peut apporter à l'autre... Si Jésus est ici à ce moment de l'histoire, dans un point précis du globe et dans une certaine civilisation, il s'incarne aujourd'hui dans chacun tel qu'il est avec son présent, son passé, son avenir et son environnement* **(2)**.

On peut se demander si l'analyse ne devrait pas être poussée un peu plus loin : on trouve par exemple le désir de voir une suite à la mission. Mais cet appel est couplé avec la critique faite à cette Eglise que l'on trouve trop européenne : *La mission au Gabon a donc encore un sens puisque ces hommes ont une place et un rôle importants. Leur tâche première n'est pas d'évangéliser : en 1980, 60 % de la population est catholique, je crois. Mais l'Eglise du Gabon a du mal à passer de l'âge enfant à l'âge adulte : elle a du mal à se prendre en charge. Les prêtres autochtones sont relativement âgés et la relève tarde. De plus, certains problèmes de l'Eglise sont ici très réels : le célibat des prêtres est tous les jours remis en question ; l'Eglise est-elle assez ouverte au monde africain, n'est-elle pas encore trop européenne ?* **(1)**.

D'autres ne préjugent pas de l'avenir : *« Dieu seul le sait », c'est souvent la réponse d'un Africain ! Pour ma part, j'ai beaucoup confiance : la mission, c'est beau et il fallait la créer parce que c'est le Christ qui l'a dit : « Allez dans le monde entier »... Et l'Eglise s'est mise au travail et, malgré des bavures, elle a permis d'étendre cette Bonne Nouvelle... Pour ce qui est des structures mises en place en ce moment en Afrique et tenues encore par les missionnaires européens, il faudra changer des choses. Se dépouiller peut-être d'un peu de matériel pour s'enrichir de relations*

humaines et de spirituel. Je pense là aussi à beaucoup de prêtres indigènes. Peut-être que nous, en France, nous aurons besoin de missionnaires africains? Même si les besoins sont moindres ou différents, il faudra toujours, je pense, des missionnaires de vieilles chrétientés dans les Eglises jeunes (**6**).

Certains cherchent même à définir les axes du changement : *Il me semble important que les missionnaires expatriés s'effacent de plus en plus en laissant le pouvoir de décision aux communautés chrétiennes africaines capables de prendre en main la vie de leurs Eglises : « Il faut que je diminue et que lui grandisse »* (**16**) – *Comment je vois la mission demain ? Ce serait très différent de ce que c'est actuellement. D'abord, je la vois pauvre dans tous les sens du terme. Pour expliquer ma pensée, je prends l'exemple de l'Eglise de France et plus particulièrement celui du salaire du prêtre français comparé au salaire du Français moyen. Eh bien ! les proportions devraient être partout les mêmes. Je vois la mission plus ouverte aux habitants, c'est-à-dire qu'on ne reste pas seulement entre prêtres ou entre Blancs. Ne pourrait-on pas partager plus simplement avec les gens : accueillir à notre table et pourquoi pas, vivre ensemble? Pour moi, l'avenir de la mission, je lui donnerais une simple règle en trois mots : amour, partage, pauvreté. Je la vois aussi plus proche de l'Evangile* (**12**). La mission alors ne sera plus *de prestige et de pouvoir;* elle sera désormais *d'humilité et de partage* (**18**).

Cette présentation résumée ne fait certainement pas droit à toutes les richesses de ce qu'écrivent les jeunes, même en tenant compte des limitations de l'enquête. Nous ne voudrions pas que leurs points de vue soient perçus comme une critique négative des Eglises ; car il est certainement dans leur intention de travailler à une œuvre de construction de l'Eglise universelle. Nous soulignerons volontiers encore une fois, en terminant, le caractère limité de ce qu'ils affirment. D'ailleurs, ces jeunes le reconnaissent eux-mêmes : ils ne parlent qu'à partir de situations qui leur sont propres. L'intérêt est justement de leur laisser ce caractère particulier de l'expérience vécue.

L'INSERTION DE COOPÉRANTS

Dans notre projet initial sur ce numéro, en regard du premier dossier concernant les jeunes partis en coopération, nous pensions offrir le dossier de ceux qui les avaient demandés ou les accueillaient et, par ce biais, toucher un autre aspect de la coopération. Nous avons dû renoncer à un document organisé car les réponses à nos demandes étaient peu nombreuses. Par ailleurs, les situations étaient tellement diverses que nous ne pouvions établir entre elles des points de comparaison qui puissent s'enchaîner. Nous vous présentons donc intégralement les quatre témoignages reçus : ils ont l'intérêt de faire ressortir la complexité du problème et les diverses possibilités d'une telle entreprise.

1. RAPPORT ENTRE COOPÉRATION ET ÉVANGÉLISATION

La coopération est ici insérée consciemment dans un projet d'animation rurale globale. D'une part, la mission essaie de trouver un joint pour se situer dans le monde où elle se réalise, mais elle veut aussi perdre son caractère clérical.

En 1975, notre équipe à Boyo, sous-préfecture de Bambari, en Centrafrique, avait éprouvé le besoin de faire un « papier » pour dire – et peut-être se dire à elle-même – ses objectifs de vie et sa manière de les réaliser. Ce papier s'intitulait : *Boyo 75, fruit des circonstances, mais aussi insertion*

dans la ligne de nos aspirations. Ceci est également vrai pour la présence de coopérants dans l'équipe.

A mon retour sur le secteur en 1974, je trouvai l'implantation de Boyo faite et l'équipe constituée : Alice, spiritaine, animatrice rurale, Roger, coopérant, et moi, chargé de la pastorale sur le secteur. Ensemble, nous avons mis en route un projet de culture attelée qui a nécessité la venue d'un deuxième coopérant (en 75-77). Actuellement, le projet touchant à sa fin, le coopérant ne travaille sur Boyo qu'à mi-temps. Donc, depuis 1973 jusqu'à ce jour, nous faisons équipe avec un coopérant, parfois deux (75-77).

1. ce qui est recherché par l'intégration du coopérant

C'est d'abord la possibilité d'une animation rurale globale regroupant les hommes et les femmes, même si les activités sont séparées. Cette animation, nous avons voulu qu'elle se fasse à partir d'un projet de culture attelée, prévu dès le départ pour 5 ans afin d'éviter le bricolage et la dispersion.

L'idée du développement de la C.A. dans le secteur était née à la suite de réunions JAC locales. Elle partait d'une constatation simple : « nous, les paysans, nous sommes dévalorisés ». Répondre à cette soif de dignité si fortement ressentie par les jeunes paysans a sûrement été l'objectif premier du projet. Cette revalorisation de la vie au village passe nécessairement par la revalorisation du travail agricole. Et, par là, le projet a voulu être un essai de solution au problème de l'exode rural, qui prive le village de ses éléments les plus dynamiques.

Mais dès le début, l'acquisition de cette nouvelle technique était mise en route comme une occasion de rencontres et de réflexion en vue d'une animation rurale plus globale.

Après un voyage au Tchad en avril 76, nous avons précisé les objectifs du travail des coopérants :

a) Nécessité de prendre la coopération économique comme point de départ d'une formation agricole complète (cours Inades).
Nécessité d'élargir cette formation agricole en une formation humaine

(lien avec l'Animation rurale). Pour nous, une formation humaine complète se comprend en référence au moins implicite à l'Evangile (sens de la solidarité, lien avec la pastorale et la JEC).

b) Nécessité de prévoir – à plus ou moins long terme – un groupement (coopérative) des paysans qui peu à peu prendra en charge les différents services qui sont actuellement dans les mains des coopérants, tels que : l'entretien et l'achat de nouveau matériel agricole (atelier de réparation, pièces de rechange), l'achat et l'utilisation des produits vétérinaires.

c) Nécessité de travailler plus en lien avec l'encadrement agricole non pour le remplacer, mais pour le rendre plus efficace.

2. ce qui était souhaité à travers cette animation rurale

Ce souhait était de casser le modèle de la mission orientée exclusivement sur le monde religieux, coupé de la vie du village et d'arriver à établir une relation moins typée, plus naturelle, pour ne pas dire plus « normale ».

La présence d'un laïc membre à part entière de la mission, l'animation rurale, le type un peu nouveau de présence au village, ont permis, avec la nouvelle pastorale qui se met en place peu à peu, d'arriver à une foi davantage présente à tous les événements de la vie du village.

De plus, l'innovation plus facile au niveau technique peut éveiller aussi la capacité d'inventer au niveau des communautés chrétiennes. Ainsi, après de nombreuses réunions sur les feux de brousse, les paysans en sont arrivés à vouloir brûler l'herbe, non plus en fonction de la chasse, en janvier-février, mais en fonction de l'agriculture, en avril-mai. Les parcelles à travailler, après bien des échecs, ont finalement pu être préservées des feux environnants pour être libérées de leur paille seulement aux premières pluies, et éviter ainsi une trop grande repousse de l'herbe que la charrue n'arrivait pas à enfouir. Après quelques années d'expérience, un paysan a pris l'initiative de re-diviser ses 3 hectares à labourer pour faire brûler un hectare mi-avril, un autre début mai, un autre à la mi-mai, obtenant ainsi un labour plus facile et plus propre. Cet exemple en a suscité beaucoup d'autres et a permis de réfléchir sur la possibilité et la nécessité de l'invention. Cela a permis aussi d'éveiller les communautés chrétiennes à cette capacité d'inventer des solutions inédites pour faire face à des situations nouvelles.

3. comment concrètement se fait la rencontre entre coopérant et paysans ?

Le cadre de Boyo, le grand désir qu'en ont les coopérants et le travail à la base avec les paysans, favorisent une vraie rencontre. De plus, l'insertion du coopérant dans une équipe qui a déjà tout un réseau de relations, lui facilite grandement la prise de contact. Cette insertion lui permet aussi de profiter de l'expérience accumulée par ses prédécesseurs et d'éviter ainsi pas mal de faux pas.

La rencontre n'est jamais d'ailleurs du coopérant avec les paysans, mais bien plutôt de Roger, Gilles, Joseph... avec Zumako Matchinendji, Godaba... Et, de fait, les copains de l'un ne sont jamais devenus les copains de son remplaçant, chacun créant son réseau de relations privilégiées.

Cette relation reste limitée d'abord par l'acquisition de la langue sango et plus encore par la durée du séjour. Deux ans, c'est vraiment court pour mériter la confiance des paysans. Je me rappelle la réflexion d'un chef très engagé dans le projet : « Tu vois, les coopérants, c'est bon, mais quand on commence à avoir envie de leur dire nos secrets, c'est qu'ils sont sur le point de nous quitter. »

Ces relations sont d'abord relations de voisinage et, bien sûr, relations de travail. Avec l'extension du projet, le nombre de planteurs devient si important que les relations actuelles de travail sont moins approfondies que dans les commencements.

4. quel témoignage est-il possible ?

Le premier témoignage est celui d'une certaine solidarité avec les paysans bandas. Dans la mesure où le coopérant est lui-même d'origine et de formation paysannes, beaucoup de points communs apparaissent au-delà de toutes les différences culturelles.

Dans la plupart des cas, témoignage aussi d'une foi chrétienne qui s'engage dans un service désintéressé. Témoignage enfin que le Blanc n'est pas un homme d'une autre planète ! qu'il a ses limites, qu'il peut travailler de ses mains sans complexe, que, finalement, c'est un homme

qui peut vraiment devenir tout simplement un frère. Ce témoignage peut être donné même par un incroyant et c'est pourquoi nous avons pu aussi accueillir, dans notre équipe et dans le cadre de la mission, un coopérant athée.

5. les objections contre la coopération

Disons plus modestement : quelles objections peuvent être faites contre « notre petite expérience de coopération » ?

A proprement parler, il n'y a eu aucun échec (sinon un ennui de santé) dans la série des 5 coopérants qui se sont succédé. Nous sommes vraiment reconnaissants au C.F.D. (Centre de Formation pour le Développement) de Strasbourg qui sélectionne et forme les coopérants pour notre projet. Tous gardent un excellent souvenir de leur passage à Boyo. Même si, par la force des choses, les liens tissés pendant les deux ans (ou trois ans pour l'un d'entre eux) n'ont plus guère l'occasion de se manifester après le retour en France.

Les objections contre notre projet ne manquent pourtant pas. Elles s'alimentent d'ailleurs plus d'idées venant de France que de l'expérience concrète vécue.

La première, c'est que *nous reproduisons notre société à travers nos propositions de développement* et, par là même, nous enfonçons davantage les paysans dans un sentiment d'infériorité très présent dans le monde banda.

Personnellement, après 10 ans de présence sur le secteur, je continue de croire que le coopérant (et le Blanc en général) n'est pas nécessairement celui qui conforte ce sentiment d'infériorité. Sa présence peut au contraire aider à comprendre le village tel qu'il est aujourd'hui : avec son école, son hôpital, ses fonctionnaires, ses commerçants et évidemment le marché de coton et les tickets d'impôt. Sachant que la vie traditionnelle est menacée dans tous ses aspects socio-économiques par la présence de principes occidentaux, les villageois cherchent à y voir clair pour trouver les symboles qui permettent de formuler une réponse créatrice à ce problème. Ce qui, plus ou moins consciemment, préoccupe les villageois,

c'est la présence toujours plus forte et déroutante des forces occidentales dans le commerce, la politique, l'éducation, etc. Et d'une manière ou d'une autre, il faut une assistance de ce monde occidental pour surmonter l'énigme actuelle. Le coopérant peut aider à élucider une partie importante du problème qui se pose en Afrique actuellement. C'est pourquoi l'introduction de cette nouvelle technique était conçue justement comme une occasion de rencontre et de réflexion sur les mécanismes de cette nouvelle société déjà si présente. On ne refait, ni n'arrête l'histoire, mais on peut, peut-être, y trouver ou s'y faire sa place.

La seconde objection, c'est *la jalousie dans les villages.* Dans une société profondément égalitaire, la culture attelée est une tentative de différenciation sociale et par là même une source de jalousie. Tout d'abord, il ne faut plus rêver d'une société profondément égalitaire quand on voit l'écart qui se creuse, chaque jour davantage, entre le fonctionnaire et le paysan, entre le villageois et l'habitant des villes. De plus, le système de groupement et d'entr'aide fait que personne n'est définitivement exclus de la possibilité de se servir des bœufs s'il en a vraiment le désir. En effet, les premiers paysans qui prennent un attelage paient sous forme de redevance la totalité de leur emprunt. Cet argent, géré par le groupement, a tendance à fondre par suite de la perte des attelages, de l'augmentation des coûts et des difficultés de gestion. Actuellement, la mise de fonds initiale permet encore l'acquisition de nouvelles paires.

La présence de coopérants est-elle vraiment sans ambiguïté? Sûrement pas et il faut se garder de généraliser à partir d'une petite expérience très modeste. Ce n'est que ma perception de notre vie à Boyo que je livre ici. Pour moi, je crois que la culture attelée est une technique qui peut donner une espérance de vie meilleure – d'abord parce que plus valorisée – au monde rural du secteur. Dire que cela est suffisant pour sortir les planteurs de coton de l'exploitation dont ils sont les victimes : sûrement pas. Mais l'habitude de se réunir pour analyser la vie du village, la solidarité que les groupements développent sont autant d'outils de libération qui leur permettent d'entreprendre aussi le combat pour une plus grande justice avec plus d'atouts dans leur jeu.

R.C.A., Pierre Juveneton c.s.sp.

2. UN SYSTÈME DE LIBRE COOPÉRATION

Ce deuxième texte porte sur un cas de coopération libre : l'invention dans ce cas type peut être source d'une réelle richesse de contacts et d'un développement autonome. Ainsi, un des coopérants auxquels il est fait allusion dans le texte a pu mettre au point avec des Mauritaniens des fours solaires de conception très simple pour la transformation semi-industrielle de gypse en plâtre.

Mon témoignage s'appuie sur l'expérience de quatre jeunes, l'un avec qui je vis actuellement, trois que j'ai connus par intermittence, avant, pendant et après leur stage. Ils ont vécu et opéré dans trois points d'insertion très différents dans la même République Islamique de Mauritanie.

1. ce que nous attendons de ces jeunes

Sur le plan de la communauté de vie, ils nous sont très précieux, soit qu'ils constituent le compagnon d'un prêtre isolé, soit qu'ils vivent dans notre communauté de six membres, à Nouakchott. Ils sont actuellement les seuls éléments de moins de 40 ans dans nos communautés. Ils apportent donc à tous l'aspect jeune de la vie (communauté de vie et communauté large de croyants), de foi. Ils nous révèlent les interrogations de toute une génération que nous risquons de méconnaître. Leur priorité accordée à la vie intérieure, à l'accueil de Dieu et de l'autre, à la vie partagée, aux moyens pauvres, vient en contraste et en complément des dominantes des générations antérieures : régularité et efficacité dans la prière, le travail, le choix des personnes.

Ils nous apportent un vent d'ailleurs...

2. dans la pratique ?

Ils sont d'admirables traits d'union entre « la Mission » et le monde laïc. Expliquons-nous : que les Pères et les Sœurs disent et fassent certaines choses, cela paraît aller de soi; mais qu'un jeune, libre, conscient et diplômé, fasse la même chose, cela interroge profondément les gens de toutes catégories, spécialement les musulmans.

Ils peuvent être de plain-pied avec les autres coopérants et les collègues autochtones de ceux-ci. Chose parfois difficile pour nous autres.

Le fait qu'ils se destinent généralement à une vie consacrée éclaire les gens sur la genèse des vocations : les Pères et les Sœurs ne tombent pas tout faits du ciel.

Attentifs en priorité à l'accueil et à la découverte, ces jeunes réalisent d'excellents contacts à la base, avec le milieu culturel local. Témoin : leur effort d'apprentissage de la langue.

3. quelques remarques

a) Les jeunes arrivent souvent avec plus d'appréhension et de peur qu'il n'y paraît extérieurement.
b) ceux qui viennent d'un cycle de formation spiritaine s'avèrent être mieux préparés que les autres.
c) souvent, au cours des premiers mois, ils sont obligés de modifier énormément leurs visées initiales. Par exemple, ils abandonnent les projets de poursuivre tel point d'étude commencé en France. De même, il leur faut souvent passer de l'idéal : « petite communauté partageante » à la réalité d'un compagnonnage avec des personnes d'une autre formation et engagées dans une action concrète.
d) tous ont joué le jeu du partage des biens, souvent modestes.
e) la santé : c'est une réelle difficulté. Tous nos gars avaient une certaine fragilité physique. Nos étudiants font-ils encore du sport ? Il faudrait que le bilan sanitaire avant le départ soit sérieux, quitte à conduire au refus du départ ; qu'ils ne se crèvent pas juste avant de venir ; qu'on leur dise fortement qu'il y a des moments de pénurie quant à la variété de l'alimentation, des moments de grosse chaleur ou de vent de sable, des moments de pépins en tous genres où il faut savoir faire face avec un certain cran spirituel et humain.

Si nous accueillons des jeunes, c'est autant parce que nous voulons participer à leur formation que parce que nous avons besoin d'eux. Et nous n'accepterions pas la candidature de quelqu'un qui n'aurait aucun projet précis, soit d'ordre spirituel, soit de service du tiers monde.

Mauritanie, Paul Grasser.

3. EXPÉRIENCE DE COOPÉRATION AU SÉNÉGAL

On insiste ici sur le service rendu au coopérant lui-même et c'est un aspect de la réciprocité que doit revêtir la coopération.

Pour participer à votre thème de recherche sur *Coopération et Mission,* je voudrais vous faire part de quelques réflexions, du point de vue demande de coopérants, puisque deux d'entre eux ont fait un stage à la Mission de Louga, au Sénégal. Il s'agissait de deux futurs Spiritains, l'un de la Province de France, l'autre de la Province d'Irlande, faisant un stage en Afrique.

De fait, ce séjour était partie intégrante de la formation et favorisait l'insertion et l'adaptation, puisque l'un et l'autre ont un projet de retour en Afrique dans le cadre de la Mission. Accepter de les recevoir, c'était donc à la fois leur faire connaître l'Afrique et ses problèmes, les intégrer à la vie de communauté spiritaine et les éveiller à un certain type de mission et d'évangélisation.

Je pense que la Mission catholique de Louga se trouve justement dans une situation missionnaire bien particulière, celle d'une petite communauté chrétienne immergée au sein d'un milieu islamique très majoritaire, dont les membres africains sont cependant étrangers à la région où dominent les Ouoloffs, les Peuls et les Toucouleurs. Le coopérant est bien situé pour découvrir un visage de l'Eglise, pour découvrir le monde musulman, pour connaître les problèmes qui affectent cette zone sahélienne où nous nous trouvons. Nous lui avons demandé dès l'arrivée de se mettre tout de suite à la langue du pays, ce qui pourra lui servir dans quelques années. Et, se débrouillant facilement au bout de quelques mois, il avait le sentiment d'être bien intégré et de pouvoir communiquer. Le type de mission où nous nous trouvons, dont les structures sont limitées, permet l'initiative et la créativité du coopérant qui, selon ses aptitudes, peut s'inventer des activités et surtout privilégier les relations humaines. Car en plus de l'animation liturgique du dimanche et de l'animation des jeunes, nous l'avons encouragé à participer à des activités ou manifestations culturelles, activités de loisirs ou de sports dans la ville de Louga et, ainsi, faire de nombreuses rencontres. Nous l'avons encouragé également à se joindre aux activités de certains villages peuls (dans le domaine sanitaire) ou à une expérience de maraîchage.

Je pense qu'il y avait ainsi une possibilité d'insertion très concrète à la base et un large éventail de possibilités dans le champ des activités, mais aussi dans celui des prises de conscience.

Je dois dire que le premier coopérant est entré de plain-pied dans cette perspective et a eu un rayonnement véritable tant à l'égard des chrétiens que de nos amis musulmans. Il est évident que, dans un milieu très islamisé, il est nécessaire que le coopérant soit assez bien dans sa peau du point de vue chrétien et qu'il puisse se sentir solidaire de la mission. Une même expérience pourrait être néfaste et négative pour quelqu'un qui se présenterait simplement comme en recherche ou qui viendrait en Afrique trouver la solution de ses propres problèmes.

Je crois également que venir en pays musulman demande peut-être une préparation un peu spéciale de la part des organismes qui envoient.

A ce titre, il est intéressant de constater que l'adaptation du deuxième coopérant, irlandais, fut plus difficile, non pas qu'il manquât d'esprit apostolique, bien au contraire, mais il arrivait avec certains schémas préétablis sur la mission, en décalage avec notre perspective propre car il s'agissait dans cette conception de la mission, d'une pastoration de type classique en milieu quasi chrétien ou animiste, et de privilégier les œuvres d'enseignement. Mais après plusieurs mois, bien des découvertes ont été faites et ce coopérant a été récompensé de ses efforts et de son courage... bien nécessaire pour faire un stage en Afrique francophone.

Venant de recevoir pour quelques semaines un coopérant laïc, mais qui doit rejoindre une autre mission, il est intéressant de constater que l'approche de l'Afrique et l'adaptation à la vie d'une mission est fort différente pour celui qui n'a pas de projet spécial de vie religieuse ou sacerdotale, ni de projet de retour en Afrique.

Je pense enfin que le fait de recevoir un coopérant dans la perspective d'une intégration à la vie de la mission nécessite une certaine disponibilité. La réaction des Africains est favorable si les coopérants ont le désir de connaître les gens, de les rencontrer et s'ils font de rapides progrès dans la langue...

Sénégal, Patrick Hollande.

4. POURQUOI UN COOPÉRANT... ?

Ici, par suite de circonstances variées, un coopérant prend la place d'un Africain ; comment va-t-il se situer pour ne pas handicaper les projets de l'équipe en place ? On pourrait aussi parler de l'utilité de l'alternance...

Nous sommes une petite communauté de deux prêtres spiritains dans une paroisse de ville dont la majorité des militants est baptisée.

Oui, nous avons demandé un coopérant début 79 et depuis septembre, nous avons effectivement un jeune Français, séminariste, partageant notre vie et s'occupant des jeunes.

Pourquoi avons-nous demandé un coopérant ?

En réalité, l'initiative est venue d'Europe : fin 78, nous recevions une proposition de prendre avec nous un coopérant. D'abord, nous avons refusé car nous avions alors dans notre communauté un jeune Africain, d'une vingtaine d'années, et nous estimions que la question coopérant, non seulement ne se posait pas pour nous mais que, même si elle devait se poser, nous ne souhaitions pas faire venir un coopérant européen, car cela nous semblait un recul par rapport à notre situation à cette époque. Après deux ans, nous le verrons, notre position, tout en restant la même pour le fond, est cependant plus nuancée.

D'une façon inattendue, notre « coopérant » africain nous quitte pour poursuivre son projet de vie religieuse ailleurs. Nous n'avons pas la possibilité de le remplacer dans l'immédiat par un autre jeune Africain. De plus, l'un de nous, spiritain européen, doit s'absenter pour 6 mois, un coopérant est effectivement prévu pour notre pays et il y a quelque difficulté à ce qu'il aille là où on pensait l'envoyer... Bref, tout un ensemble de circonstances qui font que, quelques mois après notre refus, nous accueillons un coopérant européen !

Vous voyez donc que notre projet ne part pas d'une volonté délibérée. Nous pouvons préciser cependant que nous souhaitions voir avec nous quelqu'un qui puisse continuer le partage intégral de notre vie commu-

nautaire, de prière, de réflexion, le toit, la table, les loisirs et notre vie apostolique, comme le faisait notre jeune frère africain.

Septembre 79, arrive pour deux ans un séminariste français, ayant fait le premier cycle du grand séminaire et terminé une licence. Son âge et l'ignorance des langues locales l'ont dès le début orienté surtout vers les jeunes. Dès les premiers jours, il est accueilli sans difficulté aucune par les jeunes, il est en relations très cordiales avec les scolarisés (la très grande majorité de ceux qu'il rencontre)...

Voilà un peu plus d'un an que l'expérience est en cours et nous estimons qu'elle est nettement positive. Il y a évidemment quelques difficultés, mais avec un minimum de bonne volonté de part et d'autre, elles peuvent être atténuées.

Le jeune coopérant vient d'un pays lointain, il a des habitudes alimentaires, vestimentaires, de confort... qui sont celles de sa génération, là où il est né, donc des modes de vie éloignés, eux aussi, de ceux du pays où il sert. Pour des raisons de santé, d'équilibre, il sera souvent impossible que le jeune coopérant adopte les modes de vie du pays ou la modestie du niveau de vie de certaines missions, de sorte que l'adaptation aux coutumes locales, non seulement ne sera pas possible mais encore pourra régresser là où elle était en cours.

Le coopérant vient d'un pays relativement riche ; pendant les années précédant son engagement, il aura pu bénéficier de grandes facilités de déplacements, de loisirs... qu'il ne retrouvera pas facilement en mission, ce qui n'est pas sans créer parfois des situations inconfortables pour tout le monde.

Ces besoins divers entraînent en outre des dépenses qui peuvent être élevées de sorte que sa présence, lorsqu'il n'exerce pas un emploi rémunéré, est lourde financièrement. L'incompréhension réciproque dans laquelle sont souvent jeunes et anciens dans tout ce qui touche à l'argent, n'aide pas à résoudre cette difficulté.

Le coopérant passe rapidement, ses jugements restent superficiels. Il part lorsqu'il commence à être dans le bain, c'est bien connu. Il y a donc le risque que la présence de ce jeune étranger soit à long terme peu féconde, que lui-même se laisse griser par certains succès faciles de tout début, qu'il assume lui-même trop de responsabilités au lieu de former des res-

ponsables locaux, qu'il démobilise ces responsables locaux en faisant le travail à leur place et qu'ainsi, son départ laisse derrière lui plus un vide par rapport au passé qu'un élan vers l'avenir.

Il y a aussi, incontestablement, des avantages à la présence d'un coopérant, qui font que, malgré les réserves exprimées ci-dessus, quant au travail des jeunes Européens dans l'Eglise d'Afrique, cette présence nous semble parfois justifiée.

Pour le coopérant lui-même et pour la communauté chrétienne, faire l'expérience de la fraternité universelle des hommes dans la diversité des origines ethniques, culturelles, sociales... c'est une expérience qui, vécue en vérité, enrichit de part et d'autre.

Le coopérant s'aperçoit qu'il ne comprend pas tout lui-même et certains de ses échecs peuvent venir d'un passage trop rapide à l'action parce qu'il continue à agir comme s'il était toujours au milieu de jeunes d'Europe. L'expérience s'est toujours acquise de cette façon et le coopérant est mis à une école particulièrement féconde dans ce domaine. La communauté des jeunes Africains s'enrichit de la fraternité avec quelqu'un venant d'ailleurs, même si elle peut avoir la tentation de prendre le coopérant comme un modèle à imiter, plus que comme un compagnon de route dans la même recherche.

Pour nous, « missionnaires », qui avons déjà un « certain » âge et qui ne sommes pas nous-mêmes exempts des dangers signalés plus haut, nous courons toujours le risque de nous laisser aller à la routine. Quel choc salutaire, quel salubre exercice d'assouplissement, quelle fructueuse remise en question que ce contact avec un jeune qui irrite et qui conquiert, qui pense autrement, avec ses illusions et son dynamisme original, qui nous révèle des voies nouvelles, que nous n'aurions pas découvertes sans lui, qui a une sensibilité autre que la nôtre, d'autres exigences communautaires, à la fois contraignantes et fécondes.

Si la communauté de vie se réalise entre jeunes et moins jeunes, il y a certainement là un enrichissement réciproque qui permet de tendre vers une certaine forme de communauté idéale où les générations peuvent vivre ensemble en harmonie, collaborer avec plus de fécondité auprès de tous, dans la diversité des aptitudes, une communauté plus accueillante à tous qu'une communauté dont tous les membres auraient le même âge (et dans notre cas, l'âge moyen a plutôt tendance à être élevé).

Est-il besoin de préciser que cette vision idyllique requiert un minimum de correspondance des caractères qui n'est pas toujours garantie a priori et que, même lorsque de part et d'autre, on a l'impression d'être « bien tombé », il y faut encore pas mal de grâce de Dieu et de patience !

Nous sommes donc arrivés à la conclusion que la présence d'un coopérant européen, venant vivre activement, généreusement sa foi chrétienne dans une communauté d'Eglise d'Afrique, peut être positive et nous sommes persuadés que, dans le cas particulier auquel nous nous référons, nous avons eu beaucoup de chance pour notre expérience de coopération. Notre coopérant aura vraiment été auprès de ses frères africains, témoin de l'universel ; nous croyons qu'il se sera lui-même sorti de ses particularismes et de ses préjugés, comme il nous a aidés, nous, les missionnaires qui l'accueillons, à faire de même, de notre côté. Nous sommes reconnaissants à notre jeune coopérant pour sa généreuse présence parmi nous.

Maintenant, pour nous, l'idéal serait que nous puissions avoir de nouveau un jeune Africain qui prendrait la relève de notre coopérant européen ; mais, après quelques années avec de jeunes Africains, pour les raisons exposées plus haut, nous souhaiterions de nouveau faire pour un temps l'expérience de coopération à laquelle nous participons en ce moment.

Gabon, Gérard Morel.

Annales Aequatoria

L'ancienne revue *Aequatoria* va reparaître à partir de 1981 sous le nom de *Annales Aequatoria*. Son but est de favoriser la recherche scientifique relative aux cultures et aux langues zaïroises. Elle vise également un public international en instaurant un dialogue interculturel au niveau des sciences humaines. Adresse : B.P. 1064, Mbandaka, Zaïre.

LES AMBIGUITÉS DE LA COOPÉRATION

par Vincent Cosmao

Depuis la « découverte » du « sous-développement », il n'est question que de « coopération », c'est-à-dire de transfert de connaissances, de techniques et de savoir-faire. Le passage du don de poisson à l'apprentissage de la pêche, selon le proverbe chinois, semble avoir été la grande découverte des pays « développés » depuis 20 ans, depuis le lancement par la F.A.O. de la Campagne mondiale contre la faim. Il est temps de se demander s'il ne s'agit pas là d'un des plus graves malentendus de cette deuxième moitié du XX^e^ siècle.

« sous-développement » et « développement »

Que le « sous-développement » représente la phase antérieure au « développement », c'est l'évidence sous-jacente au discours courant sur le développement et la coopération ; plus grave, c'est l'évidence sous-jacente à la pratique, même quand le discours prend en compte les analyses qui montrent que les choses ne sont pas si simples.

Que d'innombrables populations soient dans une telle situation de détresse qu'elles relèvent de l'aide d'urgence ou de l'assistance, nul ne le contestera. Mais qu'une telle démarche soit sans issue ou sans fin, il est plus difficile d'en prendre acte au point de s'interroger sur ce qu'on fait quand on veut, généreusement, « aider » les autres. Les réflexions sur les échecs de la coopération sont pourtant assez abondantes et assez rigoureuses pour qu'on essaie d'aller au fond des choses, de démasquer les présupposés qui déterminent la pratique de la coopération.

Pour les citoyens des pays industrialisés, le développement est l'effet du savoir-faire, de la technique née de la science : sa manifestation est la pro-

duction des biens nécessaires à la satisfaction des besoins de subsistance, de bien-être, de confort ou de luxe ; les économistes, qui furent les premiers à s'y intéresser y ont vu la solution exemplaire du problème immémorial de la « rareté des biens». Cette lecture de l'histoire, «au premier degré», correspond tellement à l'expérience courante qu'elle s'est imposée et qu'elle structure les systèmes de représentation : ne pas « manquer du nécessaire» est d'une telle importance pour l'humanité qu'il est difficile de ne pas généraliser ou universaliser les voies et moyens par lesquels on y est arrivé. L'effet de diffusion de modèle déclenché est tel que toute autre expérience s'en trouve occultée ou niée : «les autres» sont perçus comme ceux qui ne savent pas s'y prendre et à qui il faut l'apprendre. On ne se demande guère comment «ils» ont fait pour survivre et se reproduire, non seulement biologiquement mais socialement, culturellement, spirituellement, au long des millénaires.

C'est là qu'est la faille de la représentation évolutionniste que nous nous faisons du sous-développement et du développement : notre modèle est devenu le seul pensable. Et si ce n'était qu'une illusion ? si ce n'était qu'un moment dans le va-et-vient qu'est l'histoire de l'humanité, des rapports entre les groupes qui la constituent ? *Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles,* disait Valéry : d'autres sont mortes, qui furent prestigieuses ; la nôtre a des bases fragiles : matières premières et pétrole à bon marché...

Les sociétés actuellement en sous-développement étaient organisées pour produire leurs conditions d'existence : biens nécessaires à la satisfaction des besoins mais aussi structures sociales et mentales dont dépendaient leur production et leur distribution. Elles étaient développées en ce sens qu'elles fonctionnaient, reproduisant à peu près à l'identique de génération en génération des structures qui avaient fait leurs preuves et qui demeuraient opératoires : c'est pourquoi nous les appelons traditionnelles. Qu'il faille parfois remonter «dans la nuit des temps» pour les retrouver en état de fonctionner ne change rien à l'affaire : si elles étaient depuis toujours en sous-développement il n'y aurait plus personne depuis longtemps. L'humanité n'est pas née d'hier : depuis qu'elle existe, elle se construit en humanité ; le sous-développement n'est qu'un « raté » de ce processus de développement aussi vieux que l'apparition de l'homme.

« développement » et « sous-développement »

La plupart des formes de sous-développement avec lesquelles nous sommes actuellement aux prises sont les effets – indirects, imprévus et involontaires – du modèle de développement qui s'est construit à partir du XV^e^ ou XVI^e^ siècle autour de l'Europe qui sortait d'une longue phase de sous-développement. Ayant à peu près réussi à assurer leurs subsistances, les sociétés européennes se sont trouvées à l'épicentre d'une expansion dont l'objectif premier était l'acquisition de biens de luxe ou de « mieux-être » dont le reste du monde allait devoir assurer la fourniture ; épices, sucre, esclaves, or, café, thé, cacao, coton, etc. en attendant que ce soient les minerais et le pétrole. Contraintes ou incitées à fournir ces biens au marché global qui se constituait, les autres sociétés allaient s'extravertir au point de devenir incapables de produire ce qui leur était nécessaire pour la satisfaction de leurs besoins essentiels, découvrant en même temps que la rémunération de leurs fournitures ne leur permettait pas de se le procurer sur le marché. Mais plus grave encore que cet appauvrissement est leur destructuration consécutive à leur extraversion ou à leur détermination par l'extérieur : les organisations dont elles s'étaient dotées pour gérer leur vie collective se désintègrent, tant les groupes ou les secteurs d'activités qui les constituent sont polarisés par le centre du système qui s'est ainsi construit à l'échelle du monde.

Sans doute, certaines formes de sous-développement représentent-elles les effets à long terme d'autres impérialismes ou d'une résistance à l'intervention extérieure qui aurait conduit certaines sociétés à se figer au point de devenir incapables de s'adapter à un environnement en transformation. Mais, massivement, c'est la destructuration des sociétés de la périphérie du fait de la concentration des ressources, des activités productives ou rentables et du pouvoir qui rend compte du sous-développement dans lequel s'enfonce la majorité de l'humanité et de la pauvreté absolue qui en est l'aboutissement « nécessaire ».

Dès lors, c'est le système lui-même qu'il importe de transformer ou en tout cas de corriger en construisant dans la négociation des rapports internationaux ou des rapports de peuple à peuple et de groupe à groupe qui permettent à tous d'avoir quelque prise sur les décisions dont dépend le fonctionnement de leur vie collective : le problème du sous-développement est devenu politique en devenant mondial ; c'est l'interdépendance des sociétés humaines qu'il s'agit désormais de gérer en corrigeant

l'a-symétrie radicale dans laquelle elle s'est, historiquement, réalisée. D'une manière ou d'une autre, il faudra construire la société mondiale, un « ordre mondial » tel que le développement des uns ne continue pas à produire le sous-développement des autres.

conscientisation, self-reliance, développement endogène

Mais les sociétés en sous-développement ne pourront pas attendre qu'aboutissent les négociations dans lesquelles les pays industrialisés tardent à entrer, polarisés qu'ils sont sur la défense de leurs acquis, de leurs « droits acquis », ou sur les progrès technologiques qui leur permettront, à terme, de se libérer des dépendances dans lesquelles ils se sont enfermés en devenant les agents de transformation des ressources naturelles du monde entier.

C'est dès maintenant que les sociétés du tiers monde sont contraintes à reprendre en main l'organisation de leur vie collective et la production de leurs conditions d'existence. L'expérience est en train de montrer que l'acte premier du développement est la reconstitution de l'acteur ou du sujet du développement : les groupes ou communautés de base et les sociétés globales au sein desquelles ils s'articulent entre eux. Ce qu'on s'est habitué à appeler la « conscientisation » n'est rien d'autre que cette renaissance ou cette libération des acteurs dépossédés de la conduite de leur vie collective. Retrouvant l'initiative, en prenant conscience que leur avenir dépend d'eux, ils sont en train de s'organiser pour s'en sortir par leurs propres forces (self-reliance) en pensant par eux-mêmes et en mettant en œuvre, eux-mêmes, les procédures et les manières de faire qui sont à leur portée et qui leur permettront d'exister à nouveau comme sociétés autonomes ou en auto-détermination. C'est dans la logique d'un tel développement endogène que se constitueront les forces qui rendront nécessaire la transformation du système global dont la « guerre du pétrole » a mis en évidence la nécessité. Il semble que, pour un temps du moins, ce soit ce travail des sociétés du tiers monde sur elles-mêmes qui doive prendre le relais du débat international, même si celui-ci doit se poursuivre : aux marges du système, les sociétés sous-développées peuvent se reconstruire pour autant du moins qu'on leur en laisse la possibilité ; peut-être les groupes les plus pauvres, les plus marginaux, ceux qui n'ont rien à vendre, seront-ils les premiers à inverser ainsi le cours des choses. Est-ce un hasard si, en Eglise, ce sont ceux-là qui apparaissent les

plus créatifs en organisation de la solidarité et en intelligence de la Parole de Dieu dont ils sont les premiers destinataires ?

vers une coopération inversée

Ceux qui partaient en coopération allaient transmettre les connaissances et les savoir-faire qui allaient de soi dans les pays industrialisés. Loin d'en avoir déjà acquis la maîtrise, ils n'en étaient souvent que les vecteurs ou les répétiteurs : leur bonne volonté n'y changeait rien ; pour leurs « partenaires » ou leurs élèves, ils étaient ceux qui savaient. Au pire, ils le croyaient eux-mêmes. Au mieux, ils revenaient, sachant qu'ils ne savaient pas ou que leur savoir n'avait pas la valeur universelle dont ils avaient l'évidence au départ. Quand on fera le bilan de l'ère de la coopération, on découvrira peut-être que les pays industrialisés en auront été les premiers bénéficiaires, dans la mesure où ceux qui en sont revenus y apportent leurs interrogations sur la diversité et l'unité humaines : en un temps où la « différence » redevient intolérable, cette expérience sera utile, voire nécessaire, pour les sociétés tentées de se replier sur leurs identités « menacées ».

Mais une autre coopération se profile déjà à l'horizon, celle qui devient possible quand les sociétés en auto-détermination et en reconstruction se voient contraintes à s'approprier des techniques et des savoir-faire mis au point dans les pays industrialisés et qu'elles sont devenues capables d'intégrer à leur propre processus de développement sans risquer de retomber en dépendance. Qu'une rupture avec la détermination par l'extérieur soit nécessaire pour en arriver là n'exclut pas qu'on y vienne. Entre-temps les rôles se seront inversés : la société qui se met en voie de développement, devenant l'acteur de son développement, a conquis le minimum de pouvoir nécessaire pour « recevoir » les techniques ou savoir-faire des autres sans re-devenir l'objet de leurs manipulations ; l'architecte peut faire travailler tous les corps de métier à son projet, l'essentiel étant qu'il sache quelle œuvre il veut réaliser ou qu'il soit animé par son projet. Pour ce faire, il ne suffit pas que le « pouvoir » se soit déplacé, pouvoir d'Etat ou pouvoir d'argent. Plus radicalement, il importe que la société soit devenue l'acteur de sa propre reconstruction, qu'une dynamique sociale, auto-déterminée, soit à l'œuvre. Ceux qui voudront bien s'associer à de telles démarches, non en mercenaires ou en valets, mais en coopérants, verront les chantiers se multiplier pour les tâches dans lesquelles ils se seront qualifiés : ils pourront d'ailleurs

être, par leurs déplacements, les médiateurs d'innovations de sociétés à sociétés.

technique et symbolique

Beaucoup de coopérants ont découvert, dans leur pratique, que leur technique n'était qu'un outil que pouvaient s'approprier des sociétés qui, par ailleurs, leur en imposaient par ce qui leur restait de leur organisation en destructuration et, surtout, de l'univers symbolique qui en révélait la pertinence oubliée, refoulée ou déniée. Il faudra creuser ces brèches entr'ouvertes dans les évidences de la société technicienne. L'efficacité technique permet de résoudre bien des problèmes à court terme et il ne peut être question d'en minimiser l'utilité et la nécessité. Elle ne suffit pas à l'humanisation de l'humanité, c'est-à-dire à l'organisation de la vie collective en vue de la satisfaction des besoins de tous *et* de l'accomplissement de tout homme en humanité. Dans la mesure où elles ne sont pas encore allées au bout de leur sous-développement, les sociétés traditionnelles peuvent encore en apprendre aux sociétés dites développées : non en puisant dans leurs traditions des potions magiques, mais en retrouvant dans leur mémoire et leur imaginaire l'élan et les cohérences qui en faisaient des sociétés initiatiques ou « initiatrices » ; des sociétés dont l'objectif de fait était l'éducation de leurs membres en humanité ; des sociétés dont l'homme – et la femme – était à la fois le sujet, l'acteur et le produit : le « vieux », accompli en humanité, le sage ou le saint.

Il arrive que la simple présence fraternelle de l'étranger « inactif » restitue à des groupes humains l'assurance perdue dont dépend cette création de l'homme par l'homme dans l'organisation de la vie collective en vue de la naissance de l'homme en tout homme. Il arrive aussi que l'aide active puisse s'articuler sur cette dynamique retrouvée : alors prend forme une autre coopération où le coopérant n'est plus qu'un coopérateur, l'acteur principal étant le sujet en développement.

évangélisation et conscientisation

C'est peut-être là où la Bonne Nouvelle est effectivement annoncée aux pauvres que cet ajustement des relations est en train de se réaliser de la manière la plus spectaculaire. Les pauvres qui entendent la Bonne Nou-

velle de leur libération et de leur vocation créatrice à l'image et ressemblance de Dieu en perçoivent si radicalement la dynamique qu'ils apparaissent dans l'Eglise comme ce qu'ils sont depuis toujours dans la tradition judéo-chrétienne : les interlocuteurs privilégiés de Dieu, ceux à qui Dieu parle et ceux qui disent Dieu en vérité, ceux qui se mettent en marche quand Dieu dit : « Lève-toi et marche ! ». Ce n'est plus seulement la Pâque de l'Exode qui est en train de se vérifier, mais la Pâque du Christ ressuscité : ce sont les morts ou les condamnés à mort qui sont en train de se mettre en marche pour construire un monde où la vie soit possible, pour construire une Eglise dont l'annonce de la Bonne Nouvelle soit effectivement la Mission. Née d'une évangélisation qui fut souvent maladroite, liée qu'elle était, par la force des choses, à la réorganisation du monde à partir de la « chrétienté » et selon son modèle, cette Eglise des pauvres montre la voie à l'Eglise universelle et, par elle, dans la mesure où elle se laisse conduire par l'Esprit à l'œuvre dans cette résurrection, à l'humanité qui commence à savoir qu'elle n'a pas de modèle pour se construire en humanité, même si elle dispose d'outils dont il lui reste à conquérir la maîtrise.

La coopération sera possible dans la mesure où, comme le mot l'indiquait, elle deviendra *réciproque,* non en déclarations d'intentions, mais en réalité ; dans la mesure où tout coopérant reconnaîtra en l'autre le sujet avec qui il entre en relation pour devenir avec lui le sujet de la « montée humaine ».

L'Association PAROLE ET PARTAGE nous signale deux brochures : 1. *Seigneur, que veux-tu que je fasse?* plus spécialement destinée aux jeunes – 2. *L'Esprit que Dieu nous a donné,* qui s'adresse aux publics de tous âges. L'auteur de ces deux brochures est le P.D. NOTHOMB pb, missionnaire au Rwanda, puis au Tchad, et qui connaît bien les problèmes de la vie spirituelle en Afrique. S'adresser aux O.P.M. « Parole et Partage », 28, rue des Jésuites, BP B-7500, Tournai, Belgique.

MISSION ET DÉVELOPPEMENT

par Jean Boisseau (Haute-Volta)

Une longue initiation à une autre culture, les rapports tant avec les Européens qu'avec les Africains, les études entreprises, tout cela a marqué mon action présente en Afrique d'un double mouvement qui en est comme le rythme profond : «connaissance/action en retour». Ainsi m'apparaît plus clairement la situation de l'homme africain, spécialement dans le monde rural, avec ses blocages et ses possibilités d'évolution. Par voie de conséquence, je situe mieux les interventions extérieures, avec leurs qualités et leurs défauts... et ce qu'elles révèlent de leurs motivations plus ou moins conscientes. Et cela, qu'elles s'appellent «Coopération» (publique ou privée) ou Evangélisation.

Il me semble nécessaire et possible de lever les deux obstacles principaux au développement réel et harmonieux de ces pays : ceux qui viennent de la mentalité actuelle des Africains et ceux qui viennent du style actuel de la coopération.

1/ OBSTACLES FONDAMENTAUX AU DÉVELOPPEMENT

a) la mentalité

Queiles qu'en soient les origines (colonisation, scolarisation à l'occidentale...) il existe dans le monde rural africain d'aujourd'hui – souvent aussi dans le monde urbain – une mentalité qui fait considérer comme vraies les équations suivantes :
– ville = savoir, modernité, argent, progrès, bonheur...
– village = existence coutumière, ignorance, pauvreté, stagnation...

Un seul exemple : au Cameroun, il a fallu supprimer l'adjectif « ruraux » dans la dénomination de l'Ecole Normale d'Instituteurs car il était ressenti comme insultant.

Il faut reconnaître que tout va dans ce sens. L'organisation même du pays favorise et justifie très souvent une telle mentalité. Les projets de développement ne sont-ils pas eux aussi élaborés par des citadins qui croient détenir le «savoir» (tout en ignorant parfois le «savoir-pourquoi»). Les techniciens agricoles, ingénieurs ou autres, répugnent à la vie en brousse. C'est méconnaître que le monde rural détient lui aussi un savoir qui est à la fois «savoir-vivre» et «savoir-faire».

Noirs et Blancs citadins connaissent rarement, cherchent peu à connaître, voire méprisent le monde rural et ses structures qu'ils taxent d'archaïques, de rétrogrades. Alors, ils pensent et décident ce que les ruraux doivent faire; après quoi, ils leur communiquent ces décisions par leurs agents. On ne leur demande que d'exécuter et de bien travailler pour faire «la richesse du pays», c'est-à-dire, trop souvent, la richesse de quelques groupes privilégiés.

Dans l'état actuel des choses, le mouvement ne sera pas facile à enrayer, et le déséquilibre entre ces deux mondes ne peut aller qu'en s'accentuant. Conséquence : les ruraux les plus dynamiques fuient vers la ville, tandis que les autres se découragent et tombent dans la passivité.

b) le style de la coopération

A mon avis, le grand défaut de toutes les interventions extérieures (organismes internationaux, coopérants militaires ou civils, Eglises...), ce n'est pas le fait de venir de l'extérieur, bien sûr – l'Afrique en a besoin – mais c'est de ne pas suffisamment s'intégrer, de ne pas tenir compte de l'homme et de sa culture, là où on intervient justement pour eux, pour leur progrès, du moins théoriquement.

Un exemple récent : j'assistais récemment en observateur à un séminaire visant à fixer la planification. Il y avait là tous les directeurs et agents de haut niveau, de la Recherche, du Développement, du Gouvernement. Ces chercheurs, Européens, ont fait le point de leurs études en pédologie, climatologie, sociologie (exode rural), etc. Ce fut un excellent travail d'information, mais qui m'a laissé déçu. Ces journées auraient dû être suivies de colloques, d'ateliers, avec les responsables régionaux de développement... Rien! Le fond de ma déception fut de constater qu'aucune place n'était faite à l'anthropologie, alors que l'économie et le développement se doivent d'en tenir compte pour être service et libération de l'homme, et pas simple croissance matérielle, plaquée ou imposée, stérilisante pour l'esprit. A aucun moment ne fut mentionnée la finalité de cette planification. Conclusion : des vues partielles, intéressantes certes, mais juxtaposées, sans plus.

Aucun des Africains présents n'a soulevé le problème. Mais le percevaient-ils, citoyens «climatisés» qu'ils sont devenus. Eblouis par tant de clartés scientifi-

ques, en attitude d'élèves réceptifs plutôt qu'en responsables critiques! C'est un constat : l'homme africain dans sa dimension culturelle était absent de cette réunion-type de coopération. Il en va habituellement de même dans la plupart des projets plus ponctuels, pourtant multiples et variés : ignorance, ou même rejet formel de cette dimension culturelle.

Pour moi, c'est là le véritable frein au développement de l'Afrique : les modèles que nous leur apportons sont établis en fonction des nôtres, de notre système par les responsables africains, à qui le reprocher? Leur formation occidentale, leur situation et leur niveau de vie matérielle, ne les ont-ils pas conditionnés à chercher eux-mêmes trop loin et à un prix trop élevé leurs modèles de développement? Ne passent-ils pas alors comme des étrangers à côté de l'essentiel, de leurs propres ressources et valeurs?

Résultat : de grands efforts sont fournis, à grands renforts de subventions internationales, pour de modiques réalisations, parfois sans lendemain. Et les échecs se multiplient. Le bilan de l'Unesco, intitulé «Evaluation critique», illustre tristement mon propos : huit cent millions d'analphabètes, dix ans de travail, deux cent mille adultes «touchés», coût : trente-deux millions de dollars! Pourquoi ce fiasco? Conçu par des fonctionnaires internationaux, provenant de pays hautement industrialisés, les programmes étaient établis selon le système occidental, dans une mentalité inconsciente «d'impérialisme culturel» – l'analphabète étant considéré comme «un infirme pour qui la marginalité va jusqu'à prendre la forme de l'infantilisme». Ainsi, les dessinateurs chargés d'illustrer le matériel didactique ont-ils travaillé en ignorant la spécificité et même l'existence de l'univers symbolique des analphabètes.

Le *Guide pratique d'alphabétisation fonctionnelle,* publié en 1973 par l'UNESCO, n'affirme-t-il pas : *Le paysan analphabète vit généralement dans un univers dépourvu de symboles élaborés par l'homme, qu'ils soient graphiques ou acoustiques.* De tels exemples d'ignorance et de suffisance culturelle sont hélas! sans nombre.

Si les intentions des organismes sont bonnes, cela n'empêche pas que la coopération telle qu'elle est vécue sur le terrain oblige à se poser des questions. Elle semble poursuivre sous toutes ses formes une acculturation méthodique (avec sa contre-partie de «déculturation») et l'intégration dans un système et une zone d'influence économiques. Parler officiellement d'égalité relève d'une hypocrisie internationale. Car qui n'*entrerait pas dans les vues* de M. France, de M. Amérique ou de M. URSS, serait tout simplement privé du bénéfice de la coopération (Co? Opération), n'est-il pas vrai? Est considéré comme rebelle celui qui veut garder son identité, son pouvoir d'initiative culturelle. Au fond, la cause des causes, c'est que nous sommes toujours dans la ligne supériorité/infériorité, celle

d'un « impérialisme culturel ». Il nous faudrait un vrai retournement si nous avons la volonté réelle d'une véritable Co-opération, pour changer d'objectif et d'attitudes. Il serait temps, dans toute planification technique ou sociale, de prendre pour fin l'Homme et ses valeurs culturelles, au lieu du bien-être matériel à tout prix, ou même du profit pur et simple. Alors seulement, les visées de la Coopération (égalité des partenaires, respect des modèles économique et politique choisis par le pays aidé...) perdraient de leur ambiguïté.

Mais déjà à notre niveau, il est possible de se mettre dans cet état d'esprit, et de travailler dans la dignité et l'égalité, c'est-à-dire de considérer ce qui est étranger ou simplement différent comme élément possible de progrès. Pour cela, il faut reconnaître :
– l'égale valeur des codes propres à chaque culture
– le droit à la même considération pour chaque personne, chaque société, chaque culture
– l'apport indispensable de chacun à l'évolution de son milieu et, au-delà, de son pays et de l'humanité entière.

Paulo Freire exprimerait cela autrement, lui qui a analysé la relation de dépendance entre éducateur et éduqué, source de blocages et d'inaptitude à un développement intellectuel normal chez le second, encouragement à la prétention dominatrice chez le premier. Il a proposé et démontré l'efficacité qui résulte de placer sur le même plan l'éducateur et l'éduqué pour aboutir à un véritable processus dialectique où les « rôles » sont transformés dans un système à double courant, permettant à chacun d'apporter à l'autre les éléments de formation humaine, d'éducation, dont il dispose.

Ne devrions-nous pas adopter ce mode nouveau de relation dans tous les rapports humains? Non seulement entre élève et professeur, mais aussi entre enfant et parents, homme et femme, époux et épouse, employeur et employé, jeune et vieux, et encore entre ville et campagne, nations développées et pays en voie de développement? C'est-à-dire briser les hiérarchies verticales pour recréer des relations binaires de partage et d'échange?

Je suis conscient du caractère apparemment utopique de cette proposition, mais n'est-ce pas en travaillant dans cette direction que nous avons quelque chance d'approcher d'une solution capable d'améliorer progressivement l'attitude de chacun envers chacun? Il ne s'agit pas d'une négation pure et simple de l'autorité, mais de son complément nécessaire : la reconnaissance de l'apport mutuel à l'œuvre commune.

En bref, c'est bien plus que l'approche opérationnelle qui est à reprendre. La

cause de nos échecs, complets ou relatifs, c'est notre attitude culturelle, qu'il nous faut bien appeler «dominatrice», même si le terme «d'impérialisme culturel» nous choque au premier abord. Nous semblons convaincus de l'excellence de notre culture, de notre développement économique, et nous voulons en faire «bénéficier» les autres, supposant gratuitement que de leur côté, il n'y a que table rase ou que misère, et cela alors même que notre type de société et de développement est largement remis en cause dans notre propre pays.

Les organismes et institutions voués à l'aide aux pays sous-développés ne parlent pratiquement jamais de l'Homme concerné, de ce qu'il est, de ce qu'il vit, de ce qu'il sait, de ce qu'il peut ou veut, de ce qui le motive profondément, mais presque exclusivement de ce que, nous, nous sommes, et de ce que, nous, nous voulons pour lui. *Je suis étonné de voir le tiers monde demander un «nouvel ordre économique mondial» avant d'exiger d'abord un «nouvel ordre culturel mondial»*, disait le professeur Mohamed Arkoun, à France-Culture.

Dans la majorité des cas, le développement proposé et mis en application ne l'est pas AVEC le paysan, encore moins PAR lui; et encore heureux quand ce n'est pas malgré lui. Alors, même s'il en résulte une certaine croissance, l'homme n'en éprouve ni plus de liberté, ni plus de fierté, car il n'y a participé qu'à la manière d'un objet, d'un outil, et non pas d'un sujet et d'un acteur. Pourtant le dynamisme interne et les motivations culturelles ne font pas défaut aux populations africaines rurales. Ils sont simplement ignorés et méconnus de ceux qui détiennent le pouvoir et les moyens économiques.

2/ VALEURS DU MONDE RURAL, SOURCES DE SON DYNAMISME

Le partage de vie avec une population rurale m'amène à considérer ses valeurs comme la source de son dynamisme interne et la base de son engagement dans son propre développement.

Le monde rural actuel est issu directement des sociétés dites ancestrales. A travers les âges, ces sociétés, affrontées à des défis imposés par la nature, ont été capables de les relever. Face à des problèmes multiples, ils ont été capables d'en faire l'analyse, d'y apporter des solutions qu'aujourd'hui encore, des experts reconnaissent comme les plus valables. Des communautés qui existent et subsistent ainsi à travers les âges, sont des sociétés bien vivantes et dotées d'un fort dynamisme. La communauté qui ne peut plus résoudre ses problèmes par elle-même, meurt. Or, le monde rural actuel montre encore bien des signes de cette vitalité dont il a fait preuve dans le passé :

– connaissances techniques très adaptées aux conditions de vie, aux situations, à l'écologie...
– grande aptitude à s'organiser pour la vie sociale et le travail,
– sens de la Vie se révélant dans la conception du monde : interdépendance des êtres et des choses, sens de la Transcendance, respect des «anciens», hospitalité, fêtes qui sont célébration de la Vie dans une perspective cosmique, etc.

Tous ces signes de vitalité sont trop souvent méprisés par les mentalités cartésiennes et occidentalisées, mais ils démontrent combien ces communautés sont capables d'observations très précises débouchant sur une action organisée, efficace, pour l'épanouissement de la vie des personnes et du groupe.

Tout cela a pu se faire au rythme des gens tandis que les changements survenant ces dernières années sont arrivés à la façon d'une avalanche. Ces communautés ancestrales, habituées au rythme lent des saisons, se sont trouvées agressées subitement et violemment par des intervenants étrangers disposant d'autorité et de pouvoirs mettant en place leur propre système. Face à de nouveaux problèmes se multipliant à un rythme rapide, les villageois n'ont pas eu le temps de les cerner, de les analyser. Ils en ont été comme écrasés. Et l'observateur pressé a tôt fait de conclure à leur incapacité ou à leur apathie.

A ces apparences immédiates il ne faut pas trop se fier. Cette agression n'a pas encore détruit toutes les bases culturelles de ces civilisations. Le monde rural a l'habitude de laisser passer la tornade ou la sécheresse. Il peut encore se ressaisir et compter sur ses propres capacités d'adaptation et de création pour faire face aux situations et reprendre l'initiative dans sa propre vie.

La condition nécessaire, puisque le temps leur est incomparablement plus mesuré qu'aux âges passés, c'est qu'ils soient aidés. Mais pour qu'ils le soient vraiment, il est absolument primordial que ceux qui viennent pour «coopérer», les écoutent, les connaissent, les estiment, leur donnent les explications utiles, ce qui n'est pas facilité par la diversité des langues et des «langages».

Voilà pourquoi je souhaite aux responsables civils et politiques, «Blancs ou Noirs», d'opérer en eux ce changement de regard sur le monde rural, ce monde auquel appartient l'immense foule de leurs propres ancêtres. Alors, les manières de faire changeront dans les contacts avec les villageois et on pourra prendre appui dans les actions de développement sur les bases solides de la culture ancestrale, culture qui reste le bien commun des citadins tout autant que des ruraux, comme le démontre clairement le recours spontané qu'y ont ceux-là lorsque se posent à eux les vrais problèmes de la santé, du mariage, des deuils, etc. Et qu'on en finisse avec les modèles importés et imposés comme la solution unique aux

problèmes du développement africain. Vain serait de le dire, si celui qui le dit ne se conformait à la conception exposée ci-dessus.

3/ CONDITIONS D'UNE REPRISE EN MAIN DE LEUR VIE PAR LES RURAUX

Comment rendre possible cette reprise en main ? A quelles conditions est-elle réalisable ?

La première est que les ruraux retrouvent le sens de leur dignité, l'estime de leur métier et de leur fonction dans la nation. Ce retour à la confiance en soi ne peut venir que d'eux-mêmes dans la mesure où ils se verront capables de résoudre leurs problèmes actuels. Comment y arriver ?

C'est une erreur de croire qu'il y ait encore des sociétés figées dans le passé : voies de communications, transistors, etc. font que le monde extérieur et ses changements sont présents dans les villages : les communautés villageoises doivent donc d'abord arriver à saisir et analyser toutes ces situations nouvelles, puis à élaborer un jugement de valeur et à organiser l'action répondant au besoin. Une autre difficulté devra être aussi surmontée : la maîtrise des nouvelles techniques. Mais plus les ruraux reprennent en main leur propre développement, plus ils ressentent le besoin d'informations et cherchent alors à les acquérir. Ces connaissances – bien qu'elles soient puisées hors de leur milieu traditionnel – sont plus facilement assimilées parce qu'elles répondent à une motivation interne.

C'est ce qui pourrait s'appeler «auto-promotion» rurale. Dans quelques pays, comme le Cameroun, on parle dans le même sens de développement «autocentré». Le milieu rural se trouve motivé, dynamisé, ce qui lui permet d'avancer, de faire son histoire et son développement tout en sauvegardant la véritable authenticité africaine qu'il porte en lui, c'est-à-dire sa culture. Par culture, nous entendons ce qui est l'aboutissement de trois impulsions presque simultanées : un problème à résoudre – l'enseignement de la tradition – l'influence d'un facteur innovateur (qui peut être une technique nouvelle ou l'apport d'une autre culture) – le tout étant canalisé par l'initiative individuelle et sociale.

Par conséquent, le patrimoine, dans son sens le plus large de généalogie culturelle de l'homme ne peut être une fin en soi, mais il est une composante indispensable au progrès. Il convient de le connaître et d'être en mesure de l'utiliser sans le stériliser, c'est-à-dire de le transformer. Et cela, seuls, les intéressés en sont capables. C'est donc à eux-mêmes que revient le soin d'inventer une société de type africain. Mais quel choix, fait par qui, amènera à ce type de société ?

Quoi qu'il en soit, la clé du problème est entre les mains des gens de la base. Ce sont eux qui dans l'action découvriront pas à pas ce dont ils ont besoin, ce qu'ils veulent. En tout cas, le chemin du véritable développement, s'il doit aboutir au village, doit aussi en partir. L'Afrique ne peut se développer qu'en partant de ses racines et sur ses racines. C'est la seule manière vraie, durable, de promouvoir son progrès. Aux Africains de reprendre l'initiative de leur développement selon leur culture spécifique tant dans leur vie quotidienne que dans leur système social.

4/ COMMENT METTRE EN ROUTE LE PROCESSUS D'AUTOPROMOTION?

Comment ce processus d'autopromotion peut-il être débloqué et accéléré? Dans l'état actuel des mentalités, cette remise en route est rarement spontanée et naturelle. Elle ne se réalise au début que très ponctuellement, à partir d'une seule difficulté à surmonter, et le plus souvent grâce à quelques personnes qui entraînent les autres. La plupart du temps aussi, grâce à un appui extérieur au milieu rural.

Mais cet appui peut-il respecter la personnalité du milieu rural? Oui, s'il reste attentif à la culture locale et s'il laisse la responsabilité de leur promotion aux communautés rurales elles-mêmes; ensuite, s'il respecte le processus d'autopromotion contenu dans la culture ancestrale et s'il facilite, sans la brusquer, son accélération et son adaptation.

Cet appui peut être l'intervention d'encadreurs, d'animateurs villageois, de moniteurs du Centre de Formation de Jeunes Agriculteurs, d'animatrices. Mais ces personnes, si elles sont extérieures au monde rural, doivent accepter de se solidariser avec ce milieu, de chercher avec lui comment faire cette démarche d'autopromotion, c'est-à-dire partir de ce que le paysan est, sait, fait ou veut. Cela demande à ces agents de développement beaucoup de patience et d'ouverture, surtout quand il s'agit d'accepter le rythme lent des villageois.

Travailler au retournement de la mentalité citadine, c'est aussi favoriser le processus d'autopromotion. Si les responsables civils manifestaient pour le savoir et le rôle des ruraux l'estime qu'ils méritent tout autant que pour le savoir et la technique des habitants travaillant dans les villes, il y aurait mobilisation de tous, parce que la complémentarité serait reconnue et la convergence se ferait dans la recherche du bien commun.

Tel est donc le souffle intérieur, le mouvement de fond de l'action entreprise. C'est dans cette optique que je me suis situé hier au Cameroun, aujourd'hui en Haute-Volta, dans un projet de Fonds Européen de Développement qui a pour objet la formation de jeunes agriculteurs. Ces jeunes sont avant tout artisans de conscientisation. Pour la plupart, ils sont «l'appui» venu de l'extérieur, qui a pour première tâche de s'intégrer à un village, de se solidariser avec lui.

Pour nous, il s'agit de découvrir les éléments de pédagogie en fonction du milieu, de notre expérience africaine, des résultats de recherches faites par d'autres sur semblables terrains, notamment par l'équipe dont je fais partie et en sachant qu'il n'y a jamais de solution toute faite.

Le fondement de la formation est d'expliquer aux stagiaires (et par eux, aux villageois) les choses et les phénomènes jusqu'à ce qu'ils en perçoivent le pourquoi et le comment (géographie, économie, biologie humaine, animale, végétale). Cette démarche est capitale, elle est seule respectueuse de la «vision africaine du monde» (qui a ses pourquoi et ses comment métaphysiques, elle aussi). Plus concrètement, de quoi s'agit-il? Il s'agit d'aider des ruraux à ne plus subir passivement la pression du monde moderne, mais à devenir les responsables dynamiques du développement de leur pays au même titre que les autres catégories de citoyens. Il s'agit en quelque sorte d'aider les villageois à accoucher d'une nouvelle vie, issue de la vie même des ancêtres et adaptée au temps et au monde actuels.

Faire découvrir la réalité vécue, aux gens, à partir de leur propre fonds, au moyen d'une discussion dialectique provoquée par un enchaînement de questions, telle est la méthode employée dans les stages, et que les animateurs doivent mettre aussi en pratique dans les villages. Le fondement en est la vie même, la culture des ruraux, dans sa substance et dans sa force.

Autrement dit, nous constatons que les cultures rurales africaines sont des civilisations orales : la parole est le moyen essentiel d'expression et de communication au sein de la communauté villageoise. Cette forme orale permet habituellement à toutes les personnes de s'exprimer devant tous, d'une manière ou d'une autre sur les réalités concrètes de la vie ; ainsi se crée un capital de connaissances diverses et une sagesse appartenant à l'ensemble de la communauté. La parole crée la communauté et lui donne sa cohésion. Les civilisations orales sont très différentes de la civilisation occidentale actuelle, marquée depuis longtemps par l'écriture et, plus récemment, par le cinéma et la télévision...

Notre méthode s'appuie donc essentiellement sur la parole. La démarche péda-

gogique vécue dans les stages est celle-là même que les animateurs ont à mettre en œuvre au village. C'est pourquoi le « village » reste toujours notre « cible » de référence. Les villageois sont des personnes vivantes qui agissent pour vivre. C'est cette vie, cette action, ces comportements, qu'il s'agit de renouveler, de développer, d'améliorer sans cesse.

- dans le premier temps de la démarche, il faut aider les villageois à prendre conscience de ce qu'ils vivent, et à mettre en commun leurs observations.
- dans le second temps, on en vient à une réflexion, une analyse de la situation et à la découverte de ce qu'il faut faire.
- enfin, cette découverte doit se concrétiser dans une action décidée et organisée, ce qui constitue le troisième temps de la démarche.

Cette démarche en trois temps est sans cesse à reprendre. Ainsi, la communauté est établie en situation de recherche et de devenir permanent, dans une tension soutenue pour améliorer sa vie.

CONCLUSION

L'essentiel semble être de faire retrouver aux villageois la capacité et le goût de l'initiative autant que le pouvoir de la pratique, dans leur ligne culturelle. C'est la base de tout progrès de l'homme.

Il me semble aussi que le coopérant de l'avenir, dans certains cas du moins, ce sera l'animateur international, partenaire qui incite le personnel national à réfléchir aux problèmes, qui questionne beaucoup plus qu'il ne répond aux questions...

QUAND L'HOMME ACCUEILLE DIEU

Sous un mode particulier, nos dossiers sur Foi et Coopération *soulèvent une question fondamentale : le rapport de la foi chrétienne à la construction du monde ou, si l'on veut, le rapport du salut à l'œuvre de création. Nous avions demandé trop tardivement la collaboration du P. Bernard* REY *sur cette question ; mais par bonheur il la traitait dans la troisième partie de son livre :* Jésus Christ, chemin de notre foi, *qui sort des presses au moment où nous préparons ce cahier* *.

La foi est une certaine manière d'exister, en référence à l'itinéraire de Jésus, à celui des premiers disciples. Il nous reste dans notre monde actuel à inventer notre itinéraire pour que soit attestée la présence de l'Esprit de Dieu et de Jésus.

Nous remercions les Editions du Cerf *de leur aimable autorisation qui nous permet de présenter à nos lecteurs les bonnes feuilles de ce livre, qu'on trouvera ci-dessous.*

n.d.l.r.

Les hommes aspirent à vivre en vérité et en plénitude leur humanité. Or, voici que se manifeste dans leur histoire celui qui est leur origine et qui leur propose de marcher en sa présence, de vivre en communion avec lui, et cette communion ouvre devant leur regard un horizon inconnu, dès maintenant et par-delà la mort. La mort n'a plus le dernier mot, car ce mot appartient à celui qui est la Parole de l'origine et de la Fin, l'Alpha et l'Oméga, Jésus Christ...

Cette Parole a été dite dans une existence humaine, historiquement

située, et distante de nous dans le temps. Comment la rejoindre pour la faire nôtre?...

Si Dieu est celui qui se fait connaître, comment pouvons-nous entendre sa voix? Quelles sont les conditions de l'écoute? Si la Parole du Créateur ne revient pas à lui *« sans avoir exécuté ce qui lui plaît »* (Is 55,11), quelle œuvre de salut s'accomplit en celui qui l'accueille?...

L'ouvrage de l'Esprit

Puisque Dieu n'est pas celui que nous pensons, nous ne pouvons le connaître que s'il se fait connaître à nous. L'Ecriture et la Tradition ont donné un nom à Dieu qui en nous ouvre un chemin pour l'accueillir : c'est l'Esprit-Saint; il est Dieu qui nous atteint, nous saisit au cœur de notre histoire pour nous introduire dans l'ordre de la fin qui n'a pas d'après.

Entendons à nouveau l'Ecriture présentant l'Esprit comme celui qui est en nous l'accueil même de la Parole de Dieu, c'est-à-dire l'accueil de l'Evangile de Jésus et, par le fait même, l'accueil du visage du Père auquel nous conduit la suite du Christ.

L'esprit – le Souffle! – est la force de Dieu, mais, depuis la résurrection de Jésus, il est aussi pour nous l'Esprit du Christ. Il mène l'Eglise comme il a mené la vie de Jésus.

Ces affirmations du Nouveau Testament ne sont pas contradictoires dans la logique des premières communautés qui est davantage existentielle qu'intellectuelle. Les communautés étaient certaines d'être le fruit de l'action de Jésus; elles avaient aussi la certitude que son action était devenue la leur, grâce à un don nouveau dont elles faisaient l'expérience : celle de la communion après la dispersion, de la rencontre après la mort de Jésus. Rassemblés dans et par l'Esprit, les croyants avaient la certitude d'être le Christ vivant, d'accueillir sa vie pour défendre sa cause, afin de mettre Jésus au monde avec leur chair et leur sang (Rm 8, 2 Co 3-4, etc.).

* Bernard REY : *Jésus Christ, chemin de notre foi*, Le Cerf, Paris, 1981, 180 p. – Le texte que nous présentons se trouve dans la 3e partie, ch. 14, pp. 152-164.

La réalité de l'Esprit est donc perçue à travers ces expériences dont Paul rend compte quand il écrit : *« Le Seigneur, c'est l'Esprit »* (2 Co 3,17) : pour lui, vivre du Christ ressuscité, accueillir sa présence et son message, rendre le Christ vivant aujourd'hui est œuvre de l'Esprit. Dans l'action humaine de Paul se joue le dessein de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu est à l'ouvrage, formant le Christ en lui (Ga 4,19), révélant en lui le Fils (Ga 1,16) et le menant au Père (1 Co 15,28-29 ; Rm 8,29). Quand, dans un éclair, Pierre entrevoit qui est Jésus quand les actes et les paroles du prophète galiléen lui font pressentir le secret de celui qui l'a appelé, Matthieu fait dire à Jésus : *« Cette révélation t'est venue non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux »* (Mt 16,17). Le don du Père qui permet d'accueillir le mystère de la filiation divine de Jésus est l'Esprit, si bien que *« nul ne peut dire Jésus est Seigneur, si ce n'est par l'Esprit-Saint »* (1 Co 12,3). Il est, selon la très juste expression de Karl Barth, *Dieu lui-même, dans la mesure où non seulement il vient à l'homme, mais où il vient en l'homme, où il ouvre l'homme à sa venue.* Il ne parle pas de lui-même : il fait entendre la Parole d'un autre, *lui rend témoignage.* Il est en nous la mémoire vivante de ce qu'a dit et fait Jésus, *prenant de son bien pour nous en faire part,* le formant en nous comme un enfant se forme dans le sein de sa mère (cf Jn 14,15-17,25-26 ; 15,26-27 ; 16,7-15 ; Ga 4,19), au point qu'il joint sa voix à la nôtre pour crier : *Père* (Ga 4,6 ; Rm 8,15).

Ce don de Dieu est un acte créateur : de l'homme mort et enfermé naît un être nouveau au souffle de l'Esprit qui suscite et ouvre un espace de liberté ; il situe le croyant et Dieu à leur place. Dieu vient au-devant, au cœur de l'homme mais, comme Esprit, il est en même temps celui qui dégage en lui un chemin vers le Père. Sans ce chemin, l'homme ne peut accueillir Dieu ni aller vers lui. Il reste libre de dire oui ou non. Il ne peut créer la lumière qui lui fait découvrir Dieu dans sa nuit, mais il peut la refuser (Jn 1,9-11).

C'est ainsi que Dieu sort du silence. La Parole proclamée, il y a deux millénaires dans l'existence de Jésus, peut être entendue et accueillie. Dieu est reconnu comme l'Autre de l'homme, parce qu'il l'introduit dans sa vie, au sein du mouvement qui dans l'Esprit, par le Fils, conduit au Père (Ep 2,18).

A l'ange qui lui annonçait que Dieu prendrait corps en elle, Marie a demandé : *Comment cela se fera-t-il?* L'ange répondit : *L'Esprit-Saint*

viendra sur toi. Analogiquement, cette réponse vaut pour tout chrétien. Nous nous demandons : « Comment l'homme peut-il entendre et reconnaître le Dieu qui vient ? » Et nous pouvons répondre : « L'Esprit viendra sur lui ». Il travaillera à faire disparaître les membres du vieil homme pour le créer homme nouveau, homme de l'écoute, homme que la venue de la Parole transforme et en qui se forme le Christ.

Peut-on préciser davantage quel est cet homme nouveau ? Avec l'ensemble de la tradition théologique, nous le caractériserons par trois comportements essentiels : la foi, la charité, l'espérance [1]. Ces trois vertus théologales sont la façon d'être que l'Esprit crée en l'homme pour lui permettre de se laisser transformer par le don que Dieu lui fait de *sa* vie *en* Jésus, de *la* vie *de* Jésus Christ.

L'avènement de Dieu dans la foi

La foi est l'avènement de Dieu en nous, elle est aussi un événement. Par ce terme est souligné qu'elle n'est pas une nécessité de l'existence humaine, mais le surgissement en elle d'une altérité qui vient de Dieu. Nous ne pouvons provoquer la foi car nous n'avons pas prise sur la liberté de Dieu. Mais nous pouvons l'attendre activement, par une existence ouverte. Quand se produit la révélation de Dieu à un être, la Parole lui donne la possibilité de l'écouter, de se décider pour elle. Cette décision est conversion, en ce sens que sont écartés les obstacles à la venue de la Parole, au sens aussi où le regard et l'écoute se tournent vers celui qui se manifeste.

La Bible a souvent évoqué la transformation de celui en qui fait irruption la Parole de Dieu. Pensons aux vocations des prophètes, à la conversion de Paul, aux récits de la Pentecôte dans les Actes des Apôtres, etc. Une expression rassemble ces harmoniques du don de la foi, c'est l'implantation du « cœur nouveau » évoqué par Ezéchiel que je cite à nouveau :

Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés ; de toutes vos souillures et de toutes vos idoles, je vous purifierai. Et je vous donnerai un

1/ C'est aussi la démarche proposée par A. DARTIGUES, dans : *Le croyant devant la critique contemporaine*, chap. V, dont je me suis inspiré, parfois de fort près.

cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau (Ez 11,19-20 ; 36,25-26).

Comment, en effet, l'homme pourrait-il accueillir l'offre de Dieu, si Dieu lui-même ne le disposait à cette venue, si Dieu lui-même ne lui donnait cette possibilité d'être au niveau de ce qu'il dit ? Les mots sont pauvres pour exprimer ce don de la foi qui « élève l'homme » au niveau de la Parole de Dieu, qui l'adapte au don que Dieu lui fait de lui-même, qui lui permet de capter Dieu, comme on capte un message en se mettant sur une certaine longueur d'onde.

Evoquant cette mise en relation de l'homme avec Dieu, Paul dit qu'elle nécessite une transformation : la foi nous fait revêtir *l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur* (Col 3,10). La transformation de l'homme en croyant peut sans doute être analysée avec de multiples raisons humaines qui l'intégreront dans l'ordre du connu et des phénomènes explicables. Mais, pour celui qui veille et dont Dieu aura ouvert le cœur, les oreilles et les yeux, cela n'en demeurera pas moins une irruption de l'Autre.

Comme pour la création, comme pour l'incarnation, l'irruption se fait dans la distance. Celui qui se manifeste reste l'Autre, radicalement différent. Dieu ne cesse pas d'être Dieu dans le monde où il est reconnu ; il n'est pas possible de mettre la main sur celui qui se donne et qui s'efface dans le moment même où il est reconnu. La révélation est mise-en-présence, événement intérieur au sein d'une condition fragile. Elle n'est pas révélation d'un ailleurs, si l'on entend par là une extériorité qui situerait Dieu hors de l'homme. Elle est révélation d'une altérité, plus intime à moi-même que moi-même.

Cette proximité de celui qui est Source se vit dans une expérience humaine qui semble se dérouler encore selon ses propres lois. Car la vie nouvelle est une vie cachée. Dieu est proche, mais sa vie qui transforme la mienne ne réduit pas son altérité et, paradoxalement, la proximité est perçue comme celle d'un être lointain, invisible, sur lequel le monde et le cours de son histoire semblent toujours victorieux. Jusque dans son don le plus intime, Dieu reste le silencieux, celui qui me donne de le chercher sans jamais m'amener à faire l'économie de ma quête : *je suis qui je suis... Je serai avec toi !* Dieu, par l'Esprit qui m'est donné, ouvre

en moi un chemin, mais c'est afin que librement je marche à sa rencontre : *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé,* fait dire à Dieu Pascal. On pourrait aussi traduire : *Parce que tu m'as trouvé, tu te mets en route pour me chercher.*

Le travail de l'Esprit qui, du côté de l'homme, est œuvre de la foi, s'inscrit dans le temps et l'espace. Dieu qui se manifeste rejoint l'homme dans les conditions de son existence historique. Existence historique de l'humanité : ce fut le don de Dieu en Jésus. Existence historique de chaque être humain : c'est la proposition du don de Jésus à chacun. Examinons les voies humaines où se réalise la rencontre de Dieu et de celui qui naît à la foi, qui naît à Dieu.

La médiation des témoins

Parce que Dieu est Dieu, il ne peut être « appréhendé » par l'homme auquel il se révèle : la proximité la plus intime ne porte pas atteinte à son altérité fondamentale. Inséré dans l'espace et le temps, l'homme ne peut accueillir cette révélation que sous le mode de l'histoire, sous le mode d'un événement – l'événement de la foi – qui le rejoint dans des médiations : médiation d'une tradition qui porte la Parole inscrite dans l'événement historique, Jésus de Nazareth ; médiation de l'existence même de celui qui accède à la foi. Le croyant doit toujours « traverser » ces médiations, si je puis dire, pour reconnaître au-delà et dans ce qui se donne à voir, à toucher, à entendre, la trace du Dieu invisible et Autre qui s'est fait proche.

Quel langage interpellera l'homme appelé à croire ? Parce que la foi est remise totale de son être à Dieu qui se manifeste, l'homme ne pourra accueillir l'événement de la foi comme une information ordinaire. Venant de Dieu, bouleversant les êtres, la foi ne peut être vécue que comme un événement inattendu, comme une expérience originale. Son annonce ne peut donc se faire que par l'intermédiaire de *témoins* et sous le mode de la proclamation. Celui qui est transformé témoignera de la Parole par une existence qui la rendra vraie et crédible, qui la « vérifiera ».

Illustrons par un exemple le cours des médiations empruntées par la Parole pour rejoindre tout homme. Le soir de Pâques, selon saint Jean,

les disciples vivent la rencontre du Ressuscité comme une réconciliation avec celui qu'ils avaient abandonné, auquel ils avaient cessé de croire. La bonne nouvelle de la résurrection et de la réconciliation universelle leur parvient dans leur propre existence réconciliée avec Dieu. C'est au titre de cette expérience qu'ils sont eux-mêmes constitués témoins et messagers de la réconciliation. Et le récit s'achève tout naturellement par un envoi en mission (Jn 20,19-22). Nous pourrions également faire appel au témoignage de Paul : sa prédication de la gratuité infinie de Dieu qui met fin à la Loi peut s'élaborer à partir d'une savante réflexion à la manière des rabbins sur la relation du Christ à Abraham (Ga 4) ; mais fondamentalement sa propre vie est la terre où germe cette parole : il a vécu, lui, le pharisien, la fin de la Loi en découvrant que Dieu lui faisait grâce et, sans aucun mérite de sa part, lui révélait son Fils qu'il combattait en persécutant les chrétiens. Parce qu'il a été réconcilié avec Dieu, peut lui être confié *« le ministère de réconciliation »* (2 Co 5,18).

Incarnée dans l'existence de Jésus de Nazareth, la Parole de Dieu qui pardonne aux hommes et les restaure dans sa communion, sort vivante du tombeau et prend corps dans la communauté des disciples : ils vivent le pardon. Sous l'action de l'Esprit, qui prend *ce qui appartient au Christ* pour en faire part aux siens, et qui rappelle *tout ce qu'a dit Jésus* en paroles et en actes, la communauté ressuscitée devient parlante par le témoignage de sa vie. La Parole vivante et incarnée de Dieu, c'est-à-dire l'Evangile vécu de Jésus, est ainsi mise au monde, elle se fait signe et fait signe dans les paroles et les gestes des croyants, ici et maintenant.

Si la Parole nous a rejoints, c'est *grâce* (et il convient de donner à ce mot son sens fort) aux nuées de témoins en qui elle a pris chair depuis des siècles, grâce à ceux qu'elle a suscités et rassemblés comme son corps historique.

Parce qu'elle nous parvient dans des médiations historiques, la Révélation nous est proposée comme *un trésor dans un vase d'argile,* et notre regard peut se laisser arrêter par l'argile. Le vieil homme, alors, ne reconnaîtra pas le trésor (2 Co 4,7 ; 1 Co 2,4-5). Mais si notre propre argile se laisse pétrir par les doigts de l'Esprit, l'homme nouveau en nous reconnaîtra le trésor : l'Esprit en nous reconnaîtra son œuvre enfouie dans les autres. Constamment, nous retrouvons le Dieu proche se donnant dans la distance ! Notre foi doit veiller pour reconnaître dans l'épaisseur des

ténèbres la lumière cachée, pour dépasser sans cesse l'apparente évidence de notre monde proclamant l'absence, afin de saisir l'invisible présence.

Etant corps et esprit, notre décision de croire se réalisera dans les gestes et les paroles de notre existence. Le baptême est la célébration de cette rencontre entre Dieu et un croyant. Portée de génération en génération par des témoins, la Parole rejoint l'homme par une proposition d'Eglise, dans un langage formé par une Eglise à travers les âges. Le croyant adhère à la Parole en entrant dans la communauté qui porte la Parole et qui est portée par elle. Telle est la signification du premier sacrement chrétien par lequel quelqu'un se décide « pour le nom de Jésus », selon l'une des plus anciennes formules baptismales rapportées par le Nouveau Testament (Ac 8,16 ; 19,5). « Pour le nom de Jésus, pour sa cause » : le baptisé décide de rendre son existence solidaire de celle de Jésus.

Comme en d'autres religions, le rite de l'eau signifie une purification, le retour à une origine, à un commencement, telle une naissance. Mais, dans le cas de la symbolique chrétienne, l'accès au commencement ne situe pas le baptisé de façon imaginaire, en deçà de sa première naissance, dans le flot des eaux primordiales qui le dispensent de la mort. Le chrétien fait de Jésus Christ son nouveau commencement : l'origine dans laquelle est situé le baptisé est une existence historique.

De la sorte, par ce rite de l'eau, le croyant ne fuit pas sa condition mais, faisant sienne la cause du Christ, il accepte de placer sa vie sous le signe de la croix, c'est-à-dire de *la pratique historique de Jésus.* Le baptême ne dispense pas de la mort, il ne sauve pas automatiquement par le recours aux « eaux du salut », il insère dans une histoire : l'histoire du croyant devient signe et mémoire vivante de celle de Jésus à qui elle donne un nouveau corps. Le baptisé espère en la vie éternelle parce qu'il sait, dans la foi, que le destin historique de Jésus a traversé la mort. C'est ce destin qu'il adopte et auquel il s'engage, et cet engagement se traduira par une vie où l'amour va jusqu'à la mort, avec espérance, car Jésus que l'on suit, à cause de la vie qu'il a menée, n'a pas été retenu au séjour des morts. La décision du baptisé est donc un engagement à faire du OUI de Jésus le OUI de sa vie, un *Amen,* c'est-à-dire un « Je crois » (2 Co 1,19-20).

Dieu se révèle, mais sa proximité le manifeste radicalement autre. Dans l'expérience des chrétiens, cette distance, qui marque non l'éloignement mais l'infinie différence, prend des formes diverses : accueil de Dieu dans la foi mais aussi dans la fragilité et l'obscurité, vie cachée avec Dieu, mais aussi cheminement de l'homme pécheur en ce monde marqué par la mort... Dans l'action du chrétien, cette différence se caractérise également par un paradoxe. Parce que l'Esprit est donné, parce que les hommes, grâce au don de la foi, sont en relation avec Dieu, l'action du chrétien devra dire l'aujourd'hui du salut de Dieu. Mais, pour le chrétien, témoigner de l'altérité de Dieu, ce sera aussi vivre dans l'attente de ce qui n'est pas encore. Reprenons successivement ces deux formes contrastées et pourtant inséparables de l'existence chrétienne placée à la fois sous le signe de l'amour et de l'espérance.

La foi est une création de l'Esprit au cœur de l'homme qu'il façonne à l'image du Christ. En ce sens, par la foi, l'homme est appelé à vivre l'éternel aujourd'hui de Dieu. C'est un donné intangible de l'expérience chrétienne. En cela, nous rejoignons le témoignage des disciples rattachant intimement, comme leurs contemporains, le don de l'Esprit et l'avènement des derniers temps. Leur expérience pascale se nourrit de la conviction qu'en Jésus ressuscité, Dieu s'est donné tout entier aux siens. C'est pourquoi il n'y a plus d'après possible. C'est « le temps de la fin ». Les chrétiens peuvent aujourd'hui vivre le présent de Dieu comme ce don dernier, sans nécessairement faire les représentations eschatologiques des premiers disciples. Certes, cet événement de la fin a une dimension collective, car Dieu se donne à un peuple de croyants, à la multitude de ceux qui sont appelés à se tenir ensemble à la table du Royaume ; et ceci n'est pas encore pleinement manifesté dans le cours fluant de notre histoire. Mais il y a dans le don de la foi un aujourd'hui véritablement « caché avec le Christ en Dieu », selon l'heureuse formulation de Paul, souvent citée. Cela marque un point définitif, même si nous le vivons dans l'obscurité de notre cheminement, et non dans la gloire.

Les récits évoquant l'expérience pascale des disciples soulignent que Jésus ressuscité se communiquait librement aux siens. Tout croyant a la possibilité de vivre cette expérience en se situant, dans la foi – mais les disciples aussi devaient croire pour voir – sous ce regard : Dieu n'est plus

lointain, mais proche, inséparablement solidaire des hommes jusqu'à la mort. Vivre l'aujourd'hui de l'Evangile, c'est déjà vivre ce face à face avec le Père *dans la prière*, à l'exemple de Jésus dont les journées de labeur au service des autres naissaient au sein de ce dialogue :

> *Au matin, à la nuit noire, Jésus se leva, sortit et s'en alla dans un lieu désert ; là, il priait... (Mc 1,35).*

> *Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus retirée, verrouille ta porte et adresse ta prière à ton Père qui est là dans le secret (Mt 6,6).*

La filiation ne se dévoile pas seulement dans la découverte d'une même fraternité dans le Christ, elle se donne peu à peu, au long d'un dialogue, au secret et dans l'obscurité de la prière, «à la nuit noire».

Le déjà-là du salut de Dieu ne se livre pas seulement dans le secret de la prière. Jésus s'est livré aux foules pour y témoigner, de façon effective, de l'amour que le Père porte à tous les hommes. Si le chrétien désire mettre au monde l'Evangile, il doit inscrire cet amour en son monde quotidien. Dans son être-au-monde, il dit *l'actuel* amour de Dieu. Collectivement, les croyants devraient être le signe de ce déjà-là de l'amour créateur de Dieu pour tous. Car, en définitive, l'Evangile est d'abord une pratique de l'existence caractérisée par le service des autres et la lutte pour la libération des opprimés. Qu'on le veuille ou pas, il y a là une priorité évangélique incontournable, et toute Eglise, tout groupe de chrétiens se doivent d'exprimer leur relation à Dieu dans cette proximité à l'égard des petits.

Refrain connu, rebattu ! C'est vrai, et je n'ai pas l'intention de m'attarder longuement sur des analyses nécessaires, mais déjà faites en ce domaine. *Changer le monde* est *une tâche pour l'Eglise* [2]. L'aujourd'hui du salut de Dieu pour l'Eglise consiste à vivre l'amour pressant du Christ pour tous les hommes dans la dimension internationale et planétaire qui est la nôtre. Si véritablement être sauvé consiste, pour un homme à vivre tous les droits et toutes les dignités de l'homme, l'Eglise doit s'adonner à cette

2/ C'est le titre d'un ouvrage de V. COSMAO, Le Cerf, 1979, où se trouve, justement ce type d'analyses.

tâche, se faisant ainsi la servante de la cause du Christ, ce qui est sa seule raison d'être. Je le dirai, la tâche chrétienne ne s'épuise pas dans ce service d'autrui, à commencer par les déshérités et tous les damnés de la terre, mais c'est là son espace humain, le seul évangélique.

Sur ce point, le Nouveau Testament, au célèbre chapitre 25 de Matthieu, ne laisse aucun doute possible : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire...* Le Ressuscité prononcera ces paroles quand le moment sera venu de recueillir la richesse évangélique des existences. Alors, les justes répondront : *Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer?* Le Roi dira alors : *En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Mt 25,34-40). Certains, et ils sont foule, ignorent que Jésus est avec le pauvre, qu'il est le pauvre. Il suffit à Dieu que l'homme ait nourri son frère, pour l'introduire dans son Royaume. Alors celui qui a donné, celui qui s'est donné, découvre qui il a nourri en rassasiant son frère. L'urgent est que l'Evangile soit vécu et devienne effectivement une heureuse nouvelle pour celui qui est méprisé, sans amour et sans espérance. Ce ne sont pas ceux qui crient « Seigneur, Seigneur » qui entrent dans le Royaume, ni ceux qui ne font que spéculer sur Dieu, mais ceux qui font la volonté du Père.

Cette volonté, nous la contemplons dans la vie de Jésus : faire la volonté de Dieu, vivre Dieu, c'est préférer la vie des autres à la sienne propre, unir en un seul acte d'amour Dieu et le prochain, crier : « Mon Dieu » en donnant sa vie pour ceux qu'on aime – y compris l'ennemi. Tel est le lieu où Dieu se dit et se donne : sur la croix, nous avons contemplé sa gloire ! Telle est la conduite à travers laquelle les hommes, imperceptiblement, mettent leurs pas dans la trace des pas de Dieu, et perçoivent quel est celui avec qui ils marchent. Jésus n'a pas révélé Dieu en parlant uniquement de son Père, mais d'abord en vivant, face à son Père, l'amour des hommes. Pour lui, parler de Dieu, c'était vivre passionnément pour la justice : ainsi s'inscrivait dans le plein jour de son existence la trace de celui qu'il appelait Père dans l'intimité de ses nuits de prière.

La méditation du mystère du Christ se dénature dès qu'elle est isolée de l'annonce effective et concrète de son Royaume. La prédication du mystère du Christ par l'Eglise se dénature, dès qu'elle cesse d'être annonce

effective et concrète du Royaume, effectuation concrète de ce Royaume. C'est ce que nous voyons dans la présentation que Luc nous propose de la communauté des origines, où l'Evangile prend corps dans une Eglise qui met les biens en commun, unissant dans un même geste et dans une même célébration le service du pauvre et la fraction du pain reçue du Seigneur (Ac 2,42...) [3]. Comment aujourd'hui une Eglise peut-elle prétendre annoncer l'amour du Christ, sans chercher en même temps à vivre le service, et non la domination aux allures triomphantes?

Il est exigeant d'être le « corps parlant » du Seigneur. Là encore, Dieu se donne en s'effaçant : dans l'Eglise, la Parole est sans cesse cachée par l'argile de l'humanité qui la porte.

Dans l'espérance du Royaume

Dieu est présent. L'Esprit nous donne de l'accueillir maintenant, il donne à l'homme de foi de témoigner parmi ses frères de cet aujourd'hui de l'amour du Vivant, et de traduire concrètement dans l'histoire, de façon sociale et politique, la solidarité que Jésus de Nazareth a nouée, au nom de Dieu, avec ceux que les hommes bafouent et tiennent à l'écart de leur providence bien à eux et bien humaine. Pourtant le message et l'action évangéliques ne s'épuisent pas dans ces tâches humaines, si essentielles puisqu'elles sont l'espace même de la rencontre de Dieu.

C'est le paradoxe fréquemment rencontré. Limiter l'accueil de Dieu à l'accueil de l'autre, ce serait mettre la main sur Dieu, éliminer la différence qui existe entre Dieu et l'homme, ce serait gommer de la vie de Jésus le fil d'or de sa relation au Père. Certes, le premier commandement (amour de Dieu) est semblable au second (amour du prochain) : celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et hait son prochain qu'il voit, est un menteur (1 Jn 4,20), mais la rencontre de Dieu n'est pas au bout des efforts de l'homme qui doit toujours attendre Dieu : il ne peut se donner Dieu, il peut l'accueillir ou le refuser, jamais se le donner. L'ouvrage de l'espérance, dans une existence de croyant, est de maintenir toujours ouvert « un espace pour Dieu », un horizon toujours plus large que celui

3/ Voir Ch. PERROT : *Jésus et l'histoire*, pp. 301-304.

de ses tâches. Le Règne de Dieu se trouve au-delà de nos « œuvres », car il est « de Dieu », de Dieu qui vient, et, de ce point de vue, il n'est pas de ce monde.

Mais il existe un rapport entre le déroulement de l'histoire et la venue du Règne de Dieu : Dieu s'est engagé aux côtés des hommes qui font l'histoire, et l'avènement du salut en Jésus, homme de notre race, montre bien que c'est au cœur de l'histoire que s'incarne l'alliance de Dieu avec sa création. Il y aurait toutefois quelque naïveté à imaginer la venue du Règne comme celle d'un point Oméga parachevant une histoire humaine en constante évolution. Si l'ensemble de l'aventure humaine doit s'accomplir dans le Royaume – mais sous la forme d'une transfiguration – nous ignorons comment cela s'effectuera. Sera-ce au terme d'une histoire devenue communion harmonieuse des peuples entre eux ? Sera-ce au terme d'un cataclysme que l'homme aura suscité (car il en a les moyens) ? L'espérance du Royaume ne donne aucune information à ce sujet ; Jésus a refusé lui-même d'entrer dans ce genre de considérations (Mt 24,36). Mais on se gardera d'éliminer trop vite pour l'humanité un passage par la mort. Pour chaque homme, en tout cas, la venue de Dieu ne dispense pas de mourir.

La Bible nous invite à la modestie. L'action libératrice de Dieu s'est toujours manifestée dans le paradoxe, ce qui, à ce point de notre cheminement, n'est plus pour nous surprendre. L'action de Dieu ne s'est jamais arrêtée à des objectifs purement historiques. Dieu a libéré son peuple d'Egypte, c'est vrai, et cette libération a un caractère politique, mais la sortie d'Egypte conduit le peuple au désert, à la rencontre de Dieu sur le mont Sinaï. Dieu a donné à son peuple une terre, mais il l'a invité à le rencontrer dans la dispersion de l'Exil. Dieu est venu habiter dans un temple, mais par Jésus il fait reconnaître sa présence dans l'amour du prochain, car, de temple *il ne restera pas pierre sur pierre* (Mt 24,1-3). Dieu s'est constitué une nation dirigée par un roi, mais le peuple que Dieu rassemble est celui de tous les dispersés et de tous les perdus ; le trône de son Roi-Messie est le gibet d'un crucifié

Va, quitte ton pays ! La libération promise par Dieu est celle de l'Exode, de l'Exil, du silence, de l'ouverture des mains qui laissent glisser au sol et se briser toutes les idoles : celle du Sacerdoce (et le voile du temps se déchire), celle de la Royauté (et l'élu meurt comme un maudit)... Seul, Dieu s'offre à la rencontre et à l'adoration.

Ne risquons-nous pas, alors, de sombrer dans un spiritualisme désincarné? Non! car s'il est un enseignement qu'on doit sans cesse recueillir de la Bible, c'est que Dieu fait sienne la cause des hommes; il se montre solidaire de ceux qu'il a appelés à la vie et qu'il convie à sa vie. Parmi eux, il s'est lié de façon privilégiée aux opprimés. L'option concrète de Jésus devrait nous garder d'oublier que l'espace de la rencontre du Dieu vivant est l'espace de liberté que nous ouvrons non seulement en nous mais aussi devant nos frères perdus.

Pourquoi une telle option de Dieu? Parce que Dieu est Dieu, nous ne pouvons dire le pourquoi. Parce que Dieu est amour et parce qu'il est la vie, nous pressentons que Dieu se manifeste là où la vie et l'amour sont menacés, bafoués. Alors, la puissance du Vivant se manifeste dans la faiblesse.

Par la foi, Dieu nous donne de le reconnaître. Par l'amour, Dieu nous donne de l'aimer et d'inscrire cet amour dans le quotidien, dans l'espace social et politique des nations devenues proches. Par l'espérance, Dieu nous donne de l'attendre, de ne mettre la main ni sur lui, ni sur ceux que nous aimons; il maintient ouvert un espace pour lui, et nous apprend à donner notre vie, sans retour. Ainsi se forme en nous, au long du chemin de notre foi, chemin d'homme et chemin de croyant, le Christ, le Fils du Dieu vivant. Dans l'espace ouvert à Dieu et à autrui marche un homme, Fils de Dieu, qui s'avance à la rencontre du Père.

Bernard Rey o.p.

Action Catholique Générale des Femmes

L'ACGF nous fait savoir que le N° 67 (février 1981) de *Communautés Nouvelles* sera le dernier de la série. Pour que l'échange se fasse mieux avec les autres mouvements et communautés ecclésiales, l'ACGF traduira désormais sa visée dans des DOSSIERS qui continueront Communautés Nouvelles au service de la même mission.

CELUI QUI N'AVAIT PLUS D'ONGLES...

par Serge de Beaurecueil o.p.

Il s'appelait Mir Weiss. Un garçon de treize ans, dégingandé, pâle et timide qui venait de perdre son père. Aux petits soins, le sous-directeur du lycée me l'amenait pour que je lui attribue une classe. C'est que ce n'était pas n'importe qui, ce garçon! Le propre neveu du « guide génial de la Révolution », dont le portrait trônait sur tous les murs, dont d'innombrables calicots rouges proclamaient les titres et les louanges... On était en droit de s'attendre à ce qu'il fît son malin, à ce qu'il s'imposât aux camarades et aux professeurs, mais ce n'était pas son genre : silencieux, effacé, studieux, poli, avec un gentil sourire un peu triste.

Quelques mois plus tard, Amine prend le pouvoir. On arrache à la hâte portraits de Taraki et calicots. Mir Weiss et tous les siens sont jetés en prison. Au lycée, on remarque à peine son absence. En fin décembre, c'est au tour d'Amine d'être massacré. Babrak libère les prisonniers. Mir Weiss passe ses examens en deuxième session, sans mot dire, simplement comme si, en fin d'année, il avait été malade... Je le perds de vue.

Au lycée, j'apprends un jour qu'il est mort. Pas plus de remous que pour un quelconque fait divers. C'était congé et il se promenait paisiblement dans son jardin. Un coup de feu. Sa mère accourt. Elle le trouve écroulé, une balle dans la tête...

J'ai demandé aux « miens », à la maison, s'ils connaissaient Mir Weiss Taraki. Ils ont réfléchi, puis l'un d'entre eux m'a dit : « Ah oui!... celui qui n'avait plus d'ongles... ». J'ignorais ce « détail ».

Au temps de Noël, me voici dans l'atmosphère paisible et fraternelle de mon couvent parisien. Le souvenir de Mir Weiss me hante. Je revois son visage, j'imagine ses mains, son corps de grand enfant, écroulé au milieu des fleurs. Arrêté et torturé par les uns, assassiné par les autres (on ne

saura jamais qui), pour le seul crime d'avoir été le neveu de son oncle, ce à quoi il ne pouvait rien...

Petits enfants de Bethléem, massacrés, pour le seul crime d'être nés là et au mauvais moment (mauvais moment, Noël ?), saints innocents, martyrs, reconnus et célébrés comme tels par l'Eglise, ce qui doit nous donner à réfléchir. Ni modèles aux vertus héroïques, ni confesseurs de la foi jusqu'au sang versé, ni même chrétiens (et pour cause...). Victimes simplement de la méchanceté humaine, de la jalousie politique et de la cruauté aveugle, un Autre étant visé, qu'ils ignoraient, avec eux et à travers eux, sans qu'ils y soient pour rien... Simples agneaux de boucherie, se confondant avec l'Agneau de Dieu, préfigurant, prophétisant, inaugurant sa mise à mort sous un autre Hérode... portant dans leur chair meurtrie leur part du péché du monde. Images si fidèles du Verbe Incarné qu'on pouvait les confondre avec Lui et que, pour être sûrs de ne pas se tromper, les soldats devaient faire bonne mesure, liant leur sort au Sien, dans la mort... Faute de l'être *avec* Lui, tués *à sa place;* rançon du Fils de l'Homme, venu lui-même pour donner sa vie en rançon... En fait de sainteté et de martyre, qui dit mieux ?

Ce qui donne des droits, et un pouvoir : celui d'intercéder et de crier justice pour les autres, et de forcer pour eux les portes du Royaume. N'importe qui ne peut arracher à Dieu n'importe quoi, même si les litanies sont belles, même si on y met sa ferveur. Ce serait trop facile ! Pour que le Verbe de Dieu puisse intercéder pour les hommes auprès du Père, il fallait qu'il soit homme, l'un d'entre eux, ayant épousé leur condition jusqu'à la mort. Les enfants massacrés par Hérode n'ont jamais prié (trop petits !) ; seulement capables d'aimer, de sourire, de pleurer, de jouer (comme la Sagesse !) et d'aller à l'abattoir... Aucun risque pour eux de se griser de mots ! Ce qui les consacre intercesseurs pour tous les enfants du monde, surtout pour les plus malheureux.

Levées vers le trône de Dieu, les mains de Mir Weiss, « celui qui n'avait plus d'ongles »... et qu'on descendit comme un chien, « pour rien »... En notre Afghanistan déchiré (oh ! ne jugeons pas trop vite, ce n'est pas si simple !) nous avons aussi nos saints. Les plus grands ne sont pas nos mystiques, si sublimes soient-ils, mais nos Saints Innocents... Sans doute aussi, trop nombreux et trop « ordinaires » pour qu'on les remarque et qu'on les vénère. Cachés en Dieu, perdus dans cette « foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, de toute nation, race, peuple et langue », dont parle l'Apocalypse (7,9-17). Nos protecteurs et nos intercesseurs, happés dans le mystère pascal, gages ensanglantés de notre Résurrection...

LES MILIEUX NOMADES DE GAO

cinq ans de rencontre

par Pierre Brignol

Cinq ans, c'est un temps suffisamment long pour s'arrêter et regarder le chemin parcouru. Nous pourrions examiner d'autres aspects de la vie du poste de Gao, notamment la rencontre avec le milieu Songhay qui, depuis les débuts de la présence des Pères à Gao, a été ininterrompue.

Je laisse délibérément de côté le milieu Songhay pour m'attacher uniquement à une analyse de notre rencontre du milieu nomade aux alentours de Gao. Par suite de la sécheresse, ce fut un élément nouveau dans la vie de ce poste.

Sans entrer dans le détail des milieux nomades de cette région – car c'est un ensemble complexe de fractions et de sous-fractions de tribus qui ont eu leur histoire propre de dépendance ou d'émancipation – mon expérience se bornera aux groupes chez qui nous sommes allés passer quelques jours dans les campements. Ces visites étaient plus ou moins longues selon les circonstances; mais c'était souvent le soir, autour du thé, que les discussions étaient le plus intéressantes.

Ces nomades sont, soit des fractions Touaregs (Imgharan, Shammannamas, Kel-es-Souk, Ikadeyan...) soit des fractions arabes, les Kuntas, dont le chef, très influent dans la région de Gao, se nomme Badi, soit enfin, des fractions Bellas émancipées qui nomadisent dans le Gourma.

Tous ces groupements, nous avons pu les aborder grâce à l'amitié liée avec de jeunes nomades, rencontrés à Gao et qui nous a introduit dans leur milieu; je nommerai parmi eux : Soleyman, Boudeyan, Al-Bashir, pour le milieu Touareg; Sidi-Ahmed-Al-Bakay pour le milieu Kunta; Askiou pour le milieu Bellas de Gourma.

1. histoire rapide

En février 1975, six mille nomades sont rapatriés à Gao, après un accord entre le Mali et le Niger.

Le camp du Lazaret de Caritas-Niger doit renvoyer tous les Maliens chez eux. Ils viennent s'installer dans un terrain vague autour du château d'eau de Gao, pas loin de chez nous. Avec quelques difficultés, Caritas-Niger, la Mairie de Gao, le SECAMA (Secours Catholique Malien) et l'administration de la région, arrivent à organiser des activités d'urgence pour que les « sinistrés » puissent vivre avec un salaire minimum. Des chantiers sont ouverts pour les hommes où l'on gagne 300 FM (3 FF) par jour de travail. Les femmes et les enfants de leur côté quêtent, à travers la ville, l'aumône qui les fera vivre. Notre petit dispensaire, situé à proximité est rapidement envahi. Il faudra deux ans pour que ce camp improvisé diminue et que les gens rejoignent leurs lieux d'origine, ou partent à l'étranger chercher du travail.

Dans le cadre du reclassement des gens dans la brousse, nous avons suivi un groupe de 21 tentes. Ce regroupement d'Imgharans s'est fait autour de Ommayatta, grâce à qui nous avons pu réaliser certains projets. Juste avant l'hivernage 75, après maintes discussions et rencontres, le groupe décide de retourner en brousse dans son lieu d'origine, à 40 kms au nord de Gao. Un camion des travaux publics les amène au lieu dit « Tidjirain » ; l'essence est payée par le SECAMA. Après l'hivernage, lorsque les mares commencent à s'assécher, se pose le problème de l'eau. Il faut aller au puits : c'est le seul moyen de survivre en brousse. Mais avec quoi ? Un nouveau projet va se réaliser, en liaison avec l'administration, pour obtenir l'achat d'un âne par tente.

C'est à partir de ce groupe d'une centaine de personnes que j'ai commencé à tâtonner dans la langue tamashek. Au cours de 1978, ce groupe vient à éclater, car le secteur de « Tidjiruin » n'a pas reçu de pluie en quantité suffisante pour permettre aux gens de rester groupés. Ils se sont donc dispersés pour rejoindre, chacun selon leur propre initiative, d'autres groupes. Le transfert fut facilité du fait que le service des Coopératives de Gao était relancé et qu'il avait mis sur pied une opération de reconstitution des troupeaux. Cette relance touchait en premier lieu les plus démunis. Nous avons pu vérifier souvent, au cours de nos visites, que des familles pauvres avaient bénéficié d'un prêt d'argent, 60.000 FM (600 FF) remboursable en trois ans, pour l'achat d'animaux.

Entre 1970 et 1980, nous avons étendu nos rencontres à d'autres groupes nomades. Nous avons pu ainsi nous rendre compte que les situations dans cette région sont extrêmement différentes, de même que les styles de vie, entre les Touaregs, les Arabes et les Bellas.

2. variété des situations

Entre un campement nomade d'Arabes, comme les Kuntas de la vallée de Tlemsi, au nord de Gao, et ensuite un campement Touareg de la même région, c'est le jour et la nuit.

Les Kuntas sont des éleveurs et des commerçants. Ils semblent avoir des troupeaux nombreux qui sont gardés par des familles de serviteurs noirs ou des familles Touaregs qui sont à leur service. Ils parlent un dialecte arabe, le «galgalia», mais connaissent aussi bien le Songhay que le Tamashek, à cause de leurs activités commerciales, le long de la boucle du Niger. Ils ont le sentiment très fort d'être des parents du Prophète ; ce sont des «Coraïch». Leur culture arabe les met au-dessus de toutes les autres ethnies de la boucle du Niger en ce qui concerne la connaissance du Coran ; ils ont conscience de leur lointain enracinement dans l'Islam. La condition de la femme, dans ces groupes arabes, est réglée par la loi coranique. C'est un milieu assez aisé parmi les nomades de la région.

Par opposition au milieu arabe, les Touaregs de la région de Gao, surtout dans la vallée du Tlemsi, durement touchée par la sécheresse de 73, connaissent un démantèlement familial. Ils ne vivent que d'élevage et d'un peu de culture de gros mil sur certaines mares, lorsque les pluies ont été abondantes. La disette, pour ne pas parler de famine, se présente chaque année au moment de la soudure, en avril, mai, juin... Elle rend la vie extrêmement dure dans les campements. Le petit troupeau ne donne presque plus de lait, la réserve de grain est depuis longtemps épuisée, les mares sont asséchées ; il ne reste plus que les grands puits vers lesquels tout le monde converge. On se rapproche alors des villes ou villages le long du fleuve. Sur les marchés de la région, le prix des grains a doublé et c'est juste le moment où les animaux se vendront mal, car ils sont maigres. Devant une telle situation, les jeunes gens valides ne supportent plus de voir leurs parents harcelés par la faim tandis qu'eux-mêmes restent inactifs devant un troupeau famélique. Le petit frère peut garder seul les quelques chèvres et l'aîné s'en va chercher fortune à l'étranger. Il espère trouver du travail soit au Niger, soit au Nigéria, et plus récemment en Libye. Dans le groupe des Imgharans que nous connaissons bien, tous les adolescents et les jeunes gens sont partis en 79-80, ver la Libye. Seuls, les hommes mariés, avec les vieux et les vieilles, demeurent au campement. Les jeunes filles, elles, ne veulent plus y rester car la vie y est trop dure et l'isolement difficile à supporter. Elles sont attirées par la proximité de la ville de Gao qui peut être la porte vers d'autres horizons.

Par contre, les nomades de Gourma, au sud de Gao, ont été moins tou-

chés. Les groupes Bellas, anciens esclaves émancipés des Touaregs, ont mieux résisté à la sécheresse, car ils sont habitués au dur travail de la récolte du cram-cram ou du fonio sauvage. Ces campements Bellas râtissent littéralement la brousse où l'on rencontre les aires de battage. Il faut un travail énorme pour obtenir un sac de nourriture. On ne peut qu'être en admiration devant le courage de ces gens.

Selon les groupes, le niveau économique et social des nomades de la région de Gao est donc très différent.

3. quel dialogue religieux ?

Il m'est apparu important de jeter un coup d'œil récapitulatif sur les sujets abordés au cours de mes rencontres avec les nomades pour en apprécier la valeur.

Pour beaucoup de gens, nous sommes des « Alfakey » en tamashek, ou « Alfaga » en songhay, c'est-à-dire les marabouts des chrétiens. Ce n'est pas d'abord par notre rôle auprès des chrétiens dispersés dans le nord du Mali que nous sommes perçus, mais par notre qualité d'étrangers travaillant dans le pays. On nous regarde comme des personnes qui ont des moyens matériels et financiers à leur disposition. Peu à peu, par un contact renouvelé avec des nomades, nous commençons à leur apparaître comme des hommes, tournés vers Dieu, des religieux. Nombreux sont ceux qui, sans le savoir, nous abordent dans l'esprit même de cette phrase du Coran : *Ne discute avec les gens du Livre que de la manière la plus courtoise* (Co 29/46).

a) une rencontre humaine

La rencontre des nomades ne peut se produire si l'on fait l'abstraction des situations concrètes dans lesquelles ils vivent. Ainsi ai-je constaté que mes contacts avec les Touaregs du Tlemsi, gens très pauvres, ne pouvaient pas avoir lieu sans que la conversation porte longuement sur le manque de pâturage, le manque de grain, les prix sur les marchés, etc. Evidemment, on en vient assez vite à une demande intéressée : un sac de riz, du lait en poudre, des soins... Cette aide doit être souvent fournie rapidement, car ce sont les enfants et les femmes qui, dans le campement, n'ont plus rien à manger depuis bien des jours. Et, de fait, les situations rencontrées sont parfois terribles, mais en milieu nomade, qui peut dire qu'il connaît bien la situation ? Aussi, pour les projets que nous avons à réaliser, je ne décide pas seul, mais en relation avec les confrères ou le

Comité du SECAMA, ou l'administration. Le vrai travail est souvent plus difficile à réaliser : il s'agit de faire réfléchir les nomades sur leur état de vie et aider à une prise de conscience pour qu'ils envisagent les solutions et les prennent eux-mêmes. La conscientisation est un travail très long, mais commencé depuis longtemps déjà. Les solutions sont mises à l'épreuve du temps et surtout d'un réel engagement. En brousse, les nomades se groupent pour faire face à la période de disette qui revient régulièrement. Le service des coopératives a également favorisé leur réflexion. C'est en tant que conseiller, qui est là pour redonner confiance, que j'ai surtout vécu ces rencontres en milieu nomade.

b) une rencontre spirituelle

Un échange plus religieux ne tarde pas à s'établir car les gens sont profondément croyants. On ne rencontre pas d'athées chez les nomades. De plus, comme ils savent que nous sommes des hommes de Dieu, la conversation glisse très vite sur le plan religieux. Dans les soirées, c'est un sujet très important et capital pour l'homme de foi qu'est le musulman. Enfin, le nomade se trouve en face d'un étranger, religieux, avec qui il se sent libre dans ses propos et, de surcroît, dans sa propre langue. Ce qui frappe surtout les gens, c'est notre vie de célibat. Si cet état de vie est déjà difficilement compréhensible pour les chrétiens, pour les musulmans, ce ne peut être que quelque chose d'incroyable. Et pourtant, beaucoup de nos hôtes acceptent la chose sans plus de difficultés. Des rencontres fréquentes leur font découvrir en nous des valeurs humaines comme l'honnêteté, la vérité de nos propos, la confiance. Sur le plan humain, c'est la confiance que les gens ont en nous qui surprend le plus et qui permet d'aller plus loin dans les échanges, sur le plan religieux, car notre foi et celle de notre hôte, si elles ont beaucoup en commun, présentent également des différences radicales. Au fur et à mesure que les rencontres sont renouvelées, elles se situent à un niveau plus spirituel.

Cela commence par des questions : pourquoi ce célibat ? Jésus (Ghissua), qui est-il ? Est-il mort ou vivant ? Que disons-nous de Mohammed ? Et Marie, qu'en pensons-nous ? Autant de questions qui semblent nous opposer, mais lorsqu'on en vient aux fins dernières, nous retrouvons un Dieu miséricordieux, qui rétribue l'homme selon le bien qu'il a su réaliser dans sa vie. C'est ainsi que, peu à peu, nous devenons des amis et que nous découvrons la profondeur du Dieu qui nous habite mutuellement. L'affrontement de nos différences religieuses, lorsque les échanges s'étendent sur plusieurs années, disparaît pour devenir une appréciation mutuelle qui respecte la foi de chacun. Ainsi se passent nos rencontres à

l'ombre d'une tente ou d'une maison, autour du thé qui symbolise sinon une communion totale, du moins un dialogue où l'homme garde toute sa liberté et sa grandeur.

c) une prière vers le même dieu

Souvent, au cours de ces réunions, arrive l'heure de la prière rituelle. Tout le monde se lève pour aller prier. Je me retrouve alors, derrière mes hôtes, assis sur la natte où nous discutions. En regardant mes amis prier, je ne peux que penser à ce Dieu miséricordieux et lui adresser, moi aussi, les paroles d'action de grâce qui montent en moi. En d'autres occasions, je me lève pour prendre mon bréviaire dans mon sac et, tourné vers le soleil levant, prier l'office ou un psaume, à genoux, selon la coutume des nomades, sur le tapis de prière que m'aura passé mon hôte. Pas de confusion possible. Après plusieurs visites, tous savent que c'est la façon dont les chrétiens peuvent prier.

Expliquer que nous prions n'est pas facile, car pour beaucoup, les « Européens » ne prient pas. C'est ainsi que, souvent, il faut expliquer la prière chrétienne et donner une réponse qui soit claire. Ici, deux mondes façonnés par deux croyances et deux cultures très différentes se rencontrent à l'ombre d'une tente dans un campement.

Ce mystère de la rencontre du chrétien et du musulman, nous le vivons aussi en équipe pastorale dans la prière. Nous sommes changés par notre environnement musulman et nous percevons davantage la grandeur de Dieu. Nous trouvons dans le Coran des lieux de méditation conformes à notre foi. Les différences radicales qui existent entre les deux révélations apparaissent de plus en plus clairement. Dans ce cheminement, Dieu nous mène vers lui.

Cette prière s'étend à la communauté chrétienne qui se rassemble autour de nous et qui, elle aussi, vit la rencontre avec ses frères musulmans dans le quotidien de la vie. Cette communauté chrétienne est une cellule de l'Eglise malienne dont la vocation spécifique est d'être en situation de dialogue. C'est donc ensemble, mais de façon variée, que prêtres missionnaires et chrétiens maliens vivent leur foi en dialogue avec leurs frères musulmans.

d) les deux fidélités

Ce Dieu vers lequel nous nous dirigeons, qui est-il ? C'est bien la question qui est posée à l'homme croyant, même au fin fond de la brousse. Cette

question nous renvoie, chrétiens et musulmans, vers la tradition religieuse qui nous a vus naître et nous a portés, au long de notre vie, dans nos milieux respectifs. Chacun de nous est convaincu de la vérité de sa foi. Cependant, la réflexion sur son authenticité, de même que sur la présence d'autres croyances, n'est pas identique chez le chrétien et le musulman.

La rencontre qui se fait dans les campements nomades n'est pas un dialogue véritable, mais un échange de convictions qui s'opère à la base, avec des gens ayant une foi inébranlable en Mohammed. Souvent, ils pratiquent fidèlement, dans l'environnement de la grande brousse, les cinq prières rituelles. Leur confiance et leur abandon dans les mains de Dieu Tout-Puissant est extraordinaire, d'autant plus que beaucoup ont un style de vie très précaire. Il semble même que la vie nomade a une certaine harmonie naturelle avec la vie religieuse musulmane. Dans un campement, la vie a quelque chose de grandiose, de mystique, de monastique même, si bien que les jeunes étudiants qui, en ville, ne font plus aucune prière, dès qu'ils retournent dans le campement des parents, sont pris par le charme de cette vie rythmée par les prières rituelles, et livrés à la main de Dieu, dans ce désert hostile aux hommes.

Ainsi donc, le musulman que nous abordons ne peut que s'accrocher fidèlement à sa foi. Une foi qu'il connaît par l'école coranique telle qu'elle est pratiquée dans la région de Gao, c'est-à-dire une mémorisation du Coran, plus qu'une assimilation réfléchie du contenu de la révélation divine. On ne s'étonne donc pas qu'un tel enseignement religieux véhicule encore avec lui un certain prosélytisme. Il n'est pas rare, lorsque les premières conversations se sont poursuivies avec intérêt, que notre hôte, par amitié et sympathie, nous invite à dire la « fatiha ». Réflexe de bonté d'un ami qui nous veut du bien dans son système de pensée et de foi qu'il ne peut remettre en cause.

Pour le chrétien, avec Vatican II, son attitude envers les autres religions s'est modifiée. Il reconnaît qu'une autre tradition religieuse, vécue dans l'authenticité, conduit au prosélytisme. Cependant, il y a une Bonne Nouvelle à annoncer que l'Islam n'apporte pas. C'est pourquoi, en tant que chrétiens, nous sommes invités à écouter avec respect les traditions religieuses de nos frères musulmans. A travers une intériorisation du message de Mohammed, nous découvrons l'essentiel du rappel qu'annonce l'Islam : l'Unicité de Dieu. Notre foi chrétienne se trouve donc invitée à se purifier par rapport à ce rappel sur la nature de Dieu et à approfondir l'enseignement de Jésus Christ, révélation ultime de Dieu : « Père, Fils et Esprit ».

d) rencontrer l'homme : mission de l'Eglise

La mission de l'Eglise est d'annoncer la Bonne Nouvelle pour que tout homme, librement, puisse trouver le plein épanouissement humain et spirituel.

> *L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel, et en même temps, de son être communautaire et social, cet homme est la première route que l'Eglise doit parcourir en accomplissant sa mission ; il est la première route et la route fondamentale de l'Eglise, route tracée par le Christ lui-même* [1].

Le milieu nomade de la région de Gao a donc droit à rencontrer cette annonce de Jésus Christ. Annonce qui respecte leur foi musulmane, car l'Islam, vécu dans l'authenticité, mène vers le salut. C'est souvent ce que nous découvrons dans les campements : des hommes et des femmes près de Dieu. N'est-ce pas ce à quoi nous aspirons tous? Cette vérité de l'homme nomade dans sa culture, son mode de vie et sa foi, nous interpelle. Emerveillement de voir, dans une ambiance religieuse autre que la nôtre, l'action de Dieu qui reconnaît ses enfants, et tristesse de voir un groupe humain dans ses échecs et ses épreuves.

4. l'homme, première route de l'église, comment ?

Chrétien ou prêtre missionnaire, perdu dans la boucle du Niger où l'on est constamment en relation avec des amis musulmans, quel est pour nous le chemin de l'Eglise? Quel est le chemin que l'Eglise malienne nous indique pour que nous devenions capables de vraies rencontres, vécues dans l'amour? Cet homme malien musulman avec qui je noue une relation dans la région de Gao, n'est-il pas l'une des premières routes de la communauté de l'Eglise locale?

a) le P.P.N. : Projet Pastoral National

Cette Eglise malienne, quelle est-elle? Elle représente 1 % de la population, soit 60.000 chrétiens. Le personnel permanent employé dans les divers postes de mission est constitué en majorité d'étrangers. Les différents diocèses définissent leur pastorale d'une façon indépendante, sauf pour les grandes orientations qui sont données par la conférence épiscopale.

1/ *Redemptor Hominis,* Edit. Vaticane, p. 44.

Dernièrement a été élaboré le P.P.N. (Projet Pastoral National). Il part de l'analyse du manque de vocations maliennes et s'oriente vers une politique de formation des communautés de base et de formation des laïcs. L'orientation du P.P.N. correspond à un courant général de pensée et à une analyse de beaucoup d'Eglises d'Afrique de l'Ouest.

La première génération des chrétiens africains s'efface pour laisser place aux jeunes qui héritent de cette foi à la recherche de son expression africaine. C'est le rôle des nouvelles générations de chercher à garder, à travers la vie moderne qui fait irruption, son identité africaine. Dans cette foi chrétienne trop occidentalisée, les jeunes Africains ne retrouvent pas leurs racines, sans pour autant vouloir revenir à un passé révolu. Ils ont à faire une synthèse qu'eux seuls sont capables de réaliser, synthèse entre le fond de leur être africain et la Bonne Nouvelle de l'Evangile, qui se heurte aux méfaits et aux injustices qu'engendre la vie moderne. La foi chrétienne, que peut-elle apporter à une Afrique en pleine mutation? L'Eglise malienne doit répondre à cette interrogation que se posent aussi, dans l'ensemble, les Eglises d'Afrique de l'Ouest.

Il faut remarquer, cependant, que l'analyse, à partir de laquelle le P.P.N. a été élaboré, est née d'un regard sur la communauté chrétienne, et non pas sur le peuple malien au milieu duquel l'Eglise vit sa foi. Il semble que ce plan pastoral invite les chrétiens à mieux se regarder eux-mêmes, afin de prendre conscience de leur identité. Qu'est-ce que l'Evangile vient apporter au Mali et comment vivre cette foi? Le P.P.N. invite l'Eglise locale à approfondir sa foi pour devenir une communauté chrétienne authentique. Ainsi, le chrétien qui est bien dans sa foi peut aborder la société malienne dans toute sa variété.

b) les chemins de dialogue

L'Eglise malienne est en situation de dialogue avec l'Islam. C'est une situation de fait et un des aspects de sa vocation universelle. Elle a une mission qui lui est propre, c'est de cheminer avec ses frères musulmans. Dans une même société, cette proximité de deux religions doit se vivre dans une ambiance sereine d'amitié et de liberté. Quel chemin de dialogue peut prendre une chrétienté minoritaire, telle que celle du Mali? On peut déceler deux tendances :

– l'une s'appuie sur la formation des chrétiens. Le vrai dialogue de l'Eglise malienne avec l'Islam ne peut se faire que par des Maliens, dans une ambiance malienne. C'est donc le chrétien, soit isolé dans un village,

soit en lien avec une communauté, qui est témoin de sa foi. Il est comme un poisson dans l'eau en contact permanent avec ses frères musulmans. Si c'est un homme qui réfléchit sur sa foi, ce contact va lui faire approfondir ses propres convictions. Il a donc un problème d'information et de formation sur sa propre foi chrétienne (projet du P.P.N.), et sur la foi de concitoyens musulmans (dialogue). La première piste d'un vrai dialogue de l'Eglise malienne passe donc par la formation chrétienne des communautés et par une information honnête sur la foi musulmane et sur les attitudes chrétiennes de fraternité et de respect auxquelles nous invite l'Eglise par le concile Vatican II.

– la seconde est un effort systématique pour rencontrer certains milieux de musulmans. C'est ainsi que, individuellement, ou parfois en équipe, certains membres des communautés sont orientés vers tel milieu spécifique. Cet effort est fait au nom de l'Eglise malienne, pour élargir à tous les hommes le témoignage de la Bonne Nouvelle. Que de semblables rencontres soient vécues, c'est important, car elles apportent à l'Eglise cette dimension missionnaire d'ouverture et de dialogue, avec des milieux qui ont peu de contact avec la foi chrétienne. Les tâches à réaliser sont variées, et l'Eglise malienne ne peut se limiter à entretenir une chrétienté acquise. Ce serait renier sa vocation d'annoncer la Bonne Nouvelle à tous les hommes.

Le personnel d'une société de missionnaires d'Afrique peut avoir le rôle, au sein de l'Eglise locale, d'être attentif à cette dimension d'ouverture et de présence aux milieux qui ont peu de chance d'entendre parler de l'Evangile. L'Eglise malienne a reçu aujourd'hui la charge de témoigner de l'Evangile chez elle. Elle le fait en relation et en collaboration avec l'Eglise universelle, dont les différentes sociétés religieuses, avec leur charisme, sont l'expression.

L'homme malien, dans la diversité de ses situations et de ses orientations religieuses, est la route de l'Eglise. A Gao, une certaine présence parmi le milieu nomade et une prise de contact avec lui est « une » expression de cette route que veut prendre l'Eglise au nom de Jésus Christ. Nous savons cependant que la rencontre du milieu nomade n'est pas la seule réalité dans laquelle sont engagés prêtres et laïcs de la communauté locale de Gao. Il faudrait encore parler du contact avec les Songhays et les gens de la ville, la présence des enseignants et de l'école, l'animation des chrétiens de la région et les diverses activités caritatives.

Cette variété, c'est l'Eglise du Mali à la rencontre de l'homme malien.

LES AFRICAINS ET LE MARIAGE

à ma femme anastasie

par Michel Locko (originaire du Congo)

« Mais je me respecte, je ne peux pas offrir mon corps à n'importe qui. Cette joie, je ne peux la partager qu'avec quelqu'un que j'aime réellement (Anastasie Locko, extrait d'une lettre).

Le contenu de ce discours est avant tout le fruit d'une méditation personnelle, celle d'un homme engagé dans la particularité d'une rencontre avec l'autre, par la médiation du mariage. C'est aussi celle d'un Africain ouvert aux apports culturels autres, en ce qu'ils ont de bon et de sensé pour la culture africaine ; c'est enfin celle d'un chrétien africain.

Mais ce propos n'a pas valeur purement individuelle. Il est l'écho d'autres voix, d'autres méditations, et de nombreux autres cheminements. Beaucoup s'y retrouveront donc. Ce discours porte en effet la marque de nombreuses discussions et conversations que nous avons eues avec de jeunes Africains, dans le but de publier ces réflexions.

Le mariage paraît un thème qu'il est difficile d'aborder sur un plan général. Chaque couple a son propre lieu et son expression particulière de la « vie à deux ». En outre, chaque culture reprend à son compte et l'exprime différemment l'institution du mariage. Dès lors, on peut se poser la question de savoir s'il y a un type idéal du mariage, d'archétype auquel se conformer ? N'y a-t-il pas dans certains discours, notamment chrétiens, incitation à aligner les autres cultures sur le modèle du mariage occidental ? De quel mariage s'agit-il ? Le risque est donc grand de proposer un schéma abstrait, ne tenant compte ni de la particularité des lieux, ni des exigences culturelles propres à chaque milieu africain. Le danger est, là aussi, de suggérer aux Africains de s'aligner sur le modèle occidental. Et pourtant, au vu de la situation actuelle et du sort réservé au mariage en Afrique, les questions demeurent : y a-t-il lieu de se marier en Afrique ? Les Africains sont-ils mûrs pour le mariage ? Le couple existe-t-il en Afrique ? Le mariage est-il le lieu de la reconnaissance mutuelle, réciproque ? Inaugure-t-il un « temps », une histoire « duelle »,

vécue à deux, ou avons-nous seulement affaire à une institution en crise, en perte de sens ?

Cette étude va se déployer autour de deux axes, qui sont comme nos deux regroupements d'idées : 1. Observer le vécu du mariage en Afrique et s'interroger. – 2. Promouvoir une anthropologie du mariage pour l'équilibre de la société africaine.

A/ LA PRATIQUE DU MARIAGE EN AFRIQUE

L'observation qui jette un regard sur la pratique quotidienne des couples africains et sur la manière de vivre le mariage en Afrique est frappée par quelques données :

1. l'absence de l'entité « couple »

La réalité du couple s'exprime avant tout par le « face à face » entre un homme et une femme engagés dans un dialogue qui dit une histoire vécue à deux et qui culmine en un sujet interpersonnel, le « nous ». Ce face à face est exclusif d'une certaine promiscuité et d'une disposition affective. Il est appel à une intimité vécue sous mode exclusif de toute autre relation au même degré. Il est concentration sur l'Autre.

Or, rien de tel dans le fonctionnement du mariage dans nos sociétés. Le couple n'existe pas. Très souvent, le domicile des conjoints est le lieu d'une grande promiscuité : il est ouvert à d'autres personnes. A côté des conjoints et des enfants issus de leur union, grouille une faune humaine aux origines parfois difficiles à identifier. Parfois, les jeunes conjoints vivent dans la maison du père du mari. Cette situation empêche le couple de se poser en entité autonome, en entité nominale : absence d'espace où il soit possible de rêver à deux, de se dire l'un à l'autre toute l'attention que l'on se porte. La dispersion affective entraîne souvent l'énervement, l'épuisement physique. Dès lors, on est porté à se ressourcer, moralement, ailleurs. On n'a pas d'espace chez soi. Il faut aller ailleurs. C'est la désertion du domicile conjugal et l'acquisition d'un autre lieu avec un « deuxième bureau » (deuxième femme).

2. l'absence d'intimité conjugale

Tout ce qui précède montre bien la difficulté d'instaurer une communauté *affective* entre conjoints, une communion qui est l'émergence d'un nouvel être, la fusion de deux êtres en un seul (dont l'enfant est le signe parfait). Cette intimité n'est pas possible car la promiscuité rompt et

menace le « nous » des amants. Le conflit demeure entre le don de soi au conjoint et aux autres qui peuplent le foyer. C'est la femme qui en est souvent victime.

Les raisons de cette absence d'intimité sont variées : signalons, en particulier, l'entretien d'autres femmes par le mari (polygamie) ou de nombreuses maîtresses (formule du « deuxième bureau »), rattachement affectif de la femme ou de l'homme à leur famille d'origine. L'affection pour ses propres frères et parents est généralement plus forte que l'amour pour le conjoint. On se marie certes, mais on reste encore lié viscéralement à son « monde d'autrefois ».

Toute cette situation, confuse, crée un malaise. C'est le règne du soupçon mutuel, de la méfiance, de la retenue poussée jusqu'à l'indifférence. On ne se livre pas totalement. On n'est pas sûr du conjoint, de l'autre. Tout peut arriver. L'intimité se heurte au refus d'un risque assumé à la faveur d'une rencontre vraie, instauratrice d'une histoire « duelle ».

3. le poids des familles

Les conjoints restent toujours des enfants, des êtres dépendants de leurs familles respectives. Les familles ont sans cesse le regard tourné vers le ménage de leur fils ou de leur fille. Ils y interviennent à tort ou a raison. Ils influencent l'un des conjoints par le jugement qu'ils se font de l'autre. Rares sont les décisions prises par le couple qui ne soient interpellées par les « autres ». Même la décision de transmettre la vie ! Dire que le choix du futur conjoint n'est, dans la plupart des cas, possible qu'avec l'accord de sa famille, ne fait que souligner avec force ce qui vient d'être dit. Entre le conjoint et les parents, on préférera souvent ces derniers. La gestion commune des biens matériels est donc difficile dans un tel monde. Dans la plupart des cas, chaque conjoint gagne de l'argent au bénéfice de ses parents. Le mariage se résume à « la mise en disponibilité » du corps de la femme au plaisir de l'homme.

4. la procréation, finalité première du mariage

Le mariage, en Afrique, pose la procréation comme fin première du mariage. La transmission de la vie, l'accroissement numérique du groupe clanique sont le but suprême du mariage. Sexualité et procréation sont ainsi indissociables. On se marie, non parce qu'on s'aime d'abord, mais parce qu'il faut une femme à tout homme capable de procréer, et surtout pour assurer la continuité nominale et clanique. L'enfant est la condition

même de la validité d'un mariage. Il est présent au cœur même du mariage; il est le but du foyer; il hante l'esprit des femmes. On n'est femme qu'au regard d'une maternité; on est couronné par les maternités nombreuses (comme au Rwanda). L'enfant est le garant de la stabilité du mariage, le signe de sa réussite. Il accorde à la femme ses lettres de créance. Le mariage n'est consommé que par l'irruption d'un « troisième homme ». Ce désir de l'enfant rend compte, en beaucoup de cas, de la polygamie.

Les rubriques évoquées rapidement montrent la fragilité du mariage en Afrique. La persistance de la polygamie, le nombre accru des divorces, l'institutionalisation de l'infidélité conjugale, voilà un cortège de maux qui en dit assez. La nécessité d'une définition anthropologique du mariage nous paraît s'imposer. Tel est l'objet de la seconde partie.

B/ POUR UNE ANTHROPOLOGIE DU MARIAGE

1. l'amour comme fondement du mariage

Il peut paraître tautologique de souligner que la condition suprême du mariage est *l'amour*. Celui-ci n'est nullement réductible au simple attrait érotique que l'on éprouverait pour le corps de l'Autre. Ce n'est pas non plus le maximum d'intensité charnelle du plaisir obtenu par l'union des corps. L'amour commence quand il n'y a plus à choisir. C'est une option, une passion dévorante pour l'Autre. Cette passion naît, croît, s'intensifie en une rencontre, provoque un dialogue qui culmine en une histoire : *Il est perpétuelle promotion de l'autre; ce qu'il cherche, c'est une continuité de présence dans une réciprocité mouvante... l'épanouissement de l'autre est voulu, mutuellement, dans toutes les dimensions de la personne. L'amour est proprement l'histoire de la personnalisation mutuelle* [1]. Hors du jeu de l'amour, le mariage se réduit à une recherche égoïste et à une volonté de réduire l'autre à l'état d'objet.

2. le mariage, lieu privilégié du « face à face homme/femme »

Dans les milieux africains, il faudrait insister sur cet aspect particulier. Le mariage est à la fois origine et terme d'un dialogue, cheminement d'un homme et d'une femme. Il s'agit de deux libertés qui se donnent l'une à l'autre. Ils sont par et pour l'autre. Ce que le mari et la femme sont, c'est

1/ Abel JEANNIÈRE : *Anthropologie sexuelle*, Aubier-Montaigne, 1964, pp. 10-11.

leur propre échange, leur relation même, poussés dans les limites du possible des particularisés dans la rencontre charnelle d'une histoire qui n'a de sens que dans la dualité. L'un et l'autre ne peuvent s'atteindre réellement et proprement qu'en se dévoilant à l'autre, en se livrant à lui dans le face à face. La relation seule ici fonde et définit l'essence de chacun des deux. Je ne me connais moi-même que sous le regard de l'autre; le dialogue, répétons-le, est *histoire*. Il s'invente chaque jour. Il est reprise quotidienne. Il invente l'homme et la femme qui en sont les sujets. Il est choix de l'autre jusqu'au sacrifice de soi, comme Jésus sur la Croix.

3. le mariage a pour fin primaire l'intimité et l'épanouissement des personnes.

Si deux personnes se marient, c'est que, d'abord, elles s'aiment et veulent entourer ce langage nouveau de tous les soins. L'intimité, par l'union des deux, réalise le type parfait de l'harmonie sociale. Cette union devient une source d'épanouissement, de bonheur et d'émerveillement pour ceux qui s'y livrent; elle leur procure force, dynamisme et pouvoir de création. L'intimité se manifeste par la présence mutuelle continue, entière, qui enveloppe et soutient chacun d'eux. L'un peut compter sur l'autre. Elle annonce, en même temps qu'elle en est le terme, l'unité de l'homme et de la femme : *Tu es l'os de mes os, la chair de ma chair.* Ainsi, le mariage est créé pour favoriser cette intimité en même temps qu'il la fonde.

4. le mariage est serment

Le mariage est avant tout contrat, serment passé entre deux libertés qui optent pour la fusion et le cheminement dans la réciprocité. Le serment inaugure le lien du mariage. Il engage au don des corps, un don réciproque, total et sans reprise. Il « socialise » la recherche du plaisir dans l'acte charnel; il est l'acte par lequel chacun met librement son corps à la disposition de l'autre. Il s'en dépossède. Si les époux sont liés devant la société, c'est pour garantir leur union contre ses propres faiblesses et contre l'arbitraire des autres. Ce faisant, l'homme et sa femme instaurent une micro-société. Ils fondent une famille reconnue. On mettra donc en évidence, de manière particulière, le fait que la société doit veiller à protéger le contrat établi par les conjoints. La société doit les affermir dans leur décision. Or, rien de tel en Afrique. Les lois encourageant le mariage sont lâches. Elles ne sont que lettres mortes. Elles se font et se défont devant l'arbitraire des « grands » et des « puissants », devant l'appétit sexuel effréné de nos dirigeants politiques. En outre, la reconnaissance

constitutionnelle dans la plupart des états, sape les bases mêmes du mariage. Il n'y a de mariage que *monogamique.*

5. l'indissolubilité du mariage

La logique même de l'Amour, du «oui» à l'autre entraîne un engagement définitif, à caractère indissoluble. On est uni pour toujours, pour le meilleur et pour le pire. La fragilité de l'amour est affermie par le caractère solennel et public de l'engagement, à la face de la société. L'union des corps devient l'expression d'une donation perpétuelle qui transcende l'instant. Les lois veilleront donc, par leur fermeté, à décourager le divorce.

6. le mariage est monogamique

Le mariage est exclusif de toute autre personne au même degré d'intimité. Toute union avec une tierce personne est illicite. Il n'y a pas d'espace pour la polygamie. L'union extra-conjugale ne pourrait viser que le plaisir charnel et rabaisserait donc le conjoint au même niveau de possession que celui d'un avoir, d'un objet. Etre marié, c'est exclure à jamais la prétention à une expérience d'intimité. La «chair de ma chair, l'os de mes os», n'est pas une personne interchangeable. La suppléance ici ne fonctionne pas. Ainsi, le mariage réussi aboutit à l'expérience profonde, à la sensation que la présence de l'autre m'est aussi nécessaire que l'air que je respire. L'autre m'est indispensable comme tel. Son être est sens pour moi. Il est moi. La mort n'a plus pouvoir sur ce lien : il est plus fort que l'aiguillon de la mort. L'amour est résurrection, vie à perpétuité, victoire sur la mort. Il est défi sur la finitude, il est rencontre de Dieu, il est vie en Dieu : *Là où est l'Amour, là est Dieu.*

Il y aurait beaucoup à dire sur le mariage. Les textes abondent. Les expériences sont multiples et variées. A chacun de trouver sa voie et de faire son tri. Le mariage est en crise dans les sociétés africaines. Il est bon d'en examiner, ne fût-ce que sommairement, les causes et d'en suggérer les remèdes. Telle a été la prétention de notre contribution. La «vie à deux», pour le meilleur et le pire, est une grâce de Dieu. Mais elle comporte des exigences de maturité : *Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier.* Et lui de répondre : *Tous ne comprennent pas ce langage, mais seulement ceux-là à qui c'est donné...*

DES SECTES AUX ÉGLISES INDÉPENDANTES EN AFRIQUE DE L'OUEST

rapport présenté à la conférence des archevêques et présidents de commission de l'Afrique de l'Ouest, à Bamako (1981), par E. de Rosny.

La secte. Si nous nous en tenons à l'étymologie du mot, la secte désigne soit un petit groupe qui se sépare d'un plus grand – le mot vient alors du verbe «secare» (couper) – soit l'ensemble des disciples d'un maître, d'un autre verbe latin «sequi» (suivre). Malgré ses origines étymologiques neutres, le terme a toujours un sens péjoratif. Il dépendra du point de vue d'où l'on se place. Par exemple, j'ai hésité à ranger les Adventistes du Septième jour parmi les sectes, parce que les protestants ne les considèrent pas tous comme tels. Les Mourides sont-ils une secte musulmane? Du point de vue de l'Islam, ils ne le sont pas; pourtant beaucoup de catholiques le pensent. Néanmoins, l'usage du mot «secte» est si général qu'on ne peut pas y renoncer : n'importe quelle religion, considérée aujourd'hui comme une Eglise, une communauté ou un culte syncrétiste, a correspondu, à un moment ou l'autre de son histoire, à la définition issue de l'étymologie «se séparer», «suivre». Jésus lui-même n'a-t-il pas été considéré comme le fondateur d'une secte par les historiens de son temps? Il existe un phénomène sectaire universel dont il faut dégager les racines avant d'étudier sa croissance en Afrique de l'Ouest.

Le phénomène religieux des sectes

Le phénomène apparaît dès que l'on étudie l'histoire des religions. Il est plus généralisé qu'on ne le pense. Imagine-t-on, par exemple, l'effervescence des sectes en Suède au XIX^e^ siècle, quand on considère aujourd'hui l'austère stabilité de l'Eglise Luthérienne dans ce pays? Ou encore, la profusion des sectes issues de l'Eglise orthodoxe : les Raskolniky et les Strigolniky, les Chlystes et les Skipzes, les Duchoborzes et les Molojanes, les Paschowiens et les Iegovistes, pour ne citer que quelques exemples [1]. Je m'abstiendrai de vous lire une liste des sectes japonaises contemporaines. Leur côté diffus, complexe, étonnamment varié, difficile à circonscrire – ce que les Anglais appellent le «mushrooming», la prolifération des champignons – vient sans doute de leur origine commune qui est religieuse. Les sectes sont, pour ainsi dire, une excroissance organique de la religion. Aussi longtemps qu'il y aura des religions, il y aura des sectes.

La généralité du phénomène peut s'expliquer à partir d'une constatation simple.

Toute religion ayant une dimension sociale, il existe une inévitable tension entre les aspirations, les inspirations religieuses des individus membres et les options de la communauté. C'est très exactement au cœur de cette tension que gît, tapi, le germe de la secte, aussi bien que celui des plus remarquables initiatives religieuses. Entre le bonheur à venir que promet une religion à ses fidèles et le bonheur éprouvé à un moment donné, il y a forcément une distance et une tension, celle du déjà et du pas encore, qui est également propice à l'éclosion d'une secte. Ces tensions ne sont en fait que des phénomènes sociaux, mais ressenties au niveau le plus profond des êtres qui soit, à savoir le « religieux », elles auront un effet bouleversant. Et si ces tensions surviennent dans un contexte socio-politique de crise, comme celui que nous traversons, elles peuvent provoquer des sectes.

Si les sectes trouvent leur ressort dans la tension religieuse qui existe entre un individu frustré et sa communauté ou dans une trop grande marge entre un immense bonheur promis et un piètre bonheur acquis, on comprendra que le christianisme ait pu être leur terrain privilégié. Quoi qu'on en dise, le phénomène sectaire n'est pas proprement chrétien, mais il a hanté l'histoire du christianisme plus que celle d'autres religions. Aucune religion, à ma connaissance, ne donne une aussi grande place dans sa doctrine à la foi personnelle, à l'adhésion personnelle, à la vocation personnelle du fidèle, ni une aussi grande promesse que celle de la vision béatifique de Dieu. Les tensions en sont d'autant plus fortes : elles seront le ressort de prodigieuses initiatives à l'intérieur des Eglises, elles provoqueront aussi des ruptures. L'Islam, passé le temps du prophète Mahomet qui a été un chef de secte en ses débuts, ne laisse pas tant de place à l'initiative individuelle, ni ne promet à ses fidèles un autre lieu de bonheur que celui d'un Paradis ressemblant à celui qui a été perdu. N'est-ce pas pour de telles raisons d'ordre structurel que cette religion ne se reconnaît pour ainsi dire pas de sectes? La pression des confréries comme les révoltes des Mahdistes, si violentes soient-elles, restent des phénomènes intérieurs à l'Islam et ne mettent pas l'autorité en question, à savoir la primauté de Mahomet et du Coran [2].

Particulièrement vulnérable au phénomène sectaire, pour des raisons déjà évoquées l'Eglise catholique a pourtant mis longtemps à lui reconnaître une consistance propre. Le Droit Canon fait état de schismes, d'hérésies, mais n'emploie pas le mot de secte. Le terme ne s'est imposé dans le langage commun qu'avec l'apparition des Témoins de Jéhovah, à la fin du XIX[e] siècle. Dès lors, il est clair que la secte, à la différence des schismes et des hérésies, est un mouvement religieux à part, particulier, particularisé, particulariste.

1/ *Signification du développement des sectes chrétiennes*, par B. FRANCK, dans *Le Supplément*, septembre 1978, p. 376.
2/ Communication du P. Luc MOREAU op.
3/ *Les non-conformismes religieux d'Occident*, par Jean SÉGUY, dans *Histoire des Religions* t. 2, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1972, pp. 1288-1289.
4/ Les Assemblées de Dieu sont nées en Angleterre, mais prospèreront aux Etats-Unis.
5/ Communication du Pasteur CADIER, Eglise Réformée de France.

Les sectes modernes, si particularisées qu'elles soient, ne sont pas venues au jours par génération spontanée. Sans remonter à Luther en personne ou aux réformateurs qui l'ont précédé, certains historiens désignent John Wesley, l'inspirateur de l'Eglise Méthodiste, comme le premier et lointain pionnier de bon nombre de mouvements religieux non-conformistes [3] dont plusieurs sont présents et actifs en Afrique de l'Ouest. L'Anglais John Wesley (1703-1791) a créé un mouvement religieux populaire qui s'est séparé malgré lui de l'Eglise anglicane établie, un mouvement éminemment émotif et subjectiviste. La conversion est subite, sensible, individuelle. Mais ce fut sans doute la rencontre de ce courant peu institutionnalisé en ses débuts, avec le peuple le moins conformiste qui soit, le peuple américain, qui aura donné naissance à tant de sectes modernes. Les petites communautés d'immigrants avançaient à la conquête des terres d'Amérique comme autant de têtes de pont du Royaume de Dieu. Et la Constitution des Etats-Unis fut la première au monde à reconnaître la liberté de conscience et la séparation absolue des Eglises et de l'Etat.

1/ LES SECTES VENUES D'AILLEURS

1. les sectes missionnaires en Afrique de l'Ouest : l'influence américaine

A la fin du siècle dernier, les missionnaires américains étaient déjà solidement installés au Libéria, pays indépendant qui restait tributaire des Etats-Unis. Ils appartenaient à de grandes Eglises protestantes comme la Mission Episcopalienne ou la Mission Méthodiste. Plus tard, d'autres Eglises américaines, comme l'Eglise Baptiste Méridionale, fondèrent de fortes communautés jusque dans les colonies françaises. Mais le fait le plus important pour notre sujet fut l'arrivée, aux alentours de la seconde guerre mondiale, de deux Eglises américaines, qui n'étaient pas elles-mêmes des sectes, mais qui en présentaient les symptômes : les Assemblées de Dieu [4] et les Adventistes du Septième jour.

A Dakar, en 1941, l'Administration française, qui était favorable à Vichy, commença à s'inquiéter de la venue nombreuse et incontrôlable de ces missionnaires américains d'un style nouveau. Elle favorisa la constitution d'une fédération évangélique pour l'Afrique de l'Ouest, à la tête de laquelle fut placé M. Keller, pasteur de l'Eglise Réformée de France [5]. En juin 1980, à Bamako, cette fédération fut disloquée par ses membres mêmes qui étaient américains en majorité. L'indépendance politique ne justifiait plus ces contraintes. Depuis lors, grâce aux plus grandes facilités de communication entre les pays anglophones et francophones, le mouvement des sectes, en provenance ou via les Etats-Unis, s'est accéléré. Comment se présente-t-il aujourd'hui ?

Il convient de distinguer les sectes missionnaires des sectes de type gnostique que nous présenterons plus loin.

Les sectes missionnaires appartiennent à deux grands courants principaux à

l'allure et aux perspectives différentes, dont les Assemblées de Dieu et les Adventistes du Septième jour sont les signes avant-coureurs. *Les Assemblées de Dieu* appartiennent à un courant pentecôtiste qui est né aux Etats-Unis, au début du XX[e] siècle, sans se réclamer d'un unique fondateur ni instituer de hiérarchie. Chaque groupe local a son autonomie. Le culte est un rassemblement fraternel et chaleureux centré autour des rites du Baptême, de la Cène et de l'Onction des malades. On y reçoit le don des langues, on y manifeste son charisme personnel, on demande à l'Esprit la guérison. Les Assemblées de Dieu se retrouvent dans tous les pays d'Afrique de l'Ouest, sauf au Mali, au Niger et en Guinée Conakry. De petits groupes de Pentecôtistes américains, autres que les Assemblées de Dieu, et plus proches des sectes à cause de leur intransigeance et de leur non-conformisme, commencent à s'installer aujourd'hui dans les pays francophones. A Abidjan, plus précisément à Yopougon, il en existe qui se font et se défont.

Les Adventistes du Septième jour qui inspirent un second courant missionnaire et sectaire, sont présents dans les pays anglophones, en Côte-d'Ivoire, au Bénin, au Sénégal et en Haute-Volta. Ils professent le millénarisme et font une lecture littérale ou fondamentaliste de la Bible. Comme les Assemblées de Dieu, les Adventistes auraient une foi chrétienne conforme aux normes que s'est fixé le Conseil œcuménique des Eglises[6], et ne doivent pas être rangés parmi les sectes proprement dites. Il en est autrement des *Témoins de Jéhovah,* issus des Adventistes et fervents millénaristes, qui n'utilisent, au dire d'un patient enquêteur, pas plus de 7 % du texte de la Bible dans leur enseignement. Ils ne croient pas en la divinité de Jésus, ni en la Sainte Trinité et sont considérés par les protestants eux-mêmes comme sectaires. *Toutes les sectes de la ligne adventiste,* résume Jean Séguy, *tendent à mettre l'accent plus sur l'élément intellectuel (ou d'information) que sur l'élément affectif sensible de l'expérience religieuse. Cette tension atteint son maximum chez les Témoins de Jéhovah, pour qui posséder une vue exacte du Plan de Dieu revêt autant d'importance que de cultiver des sentiments de piété, dont ils se méfient d'ailleurs*[7].

Les Témoins de Jéhovah couvrent tous les pays de l'Afrique de l'Ouest, sauf le Bénin, le Togo, la Guinée Conakry et la Guinée Bissau, où ils n'ont plus le droit de faire de la propagande. Ils se répandent dans les villes et dans les zones rurales. Leurs petits vélos et leurs paniers pleins de brochures sont devenus des images familières. Mis à part le Sénégal et le Mali, où, selon mes informateurs, ils restent entreprenants et agressifs, ailleurs ils semblent marquer le pas. Dans la même ligne, il existe encore une communauté appelée « Les Amis de l'Homme » ou « L'Ange de l'Eternel », dans la région de Bouaké (Côte-d'Ivoire) et à Bamako (Mali), qui s'est séparée des Témoins de Jéhovah. Ces deux grandes tendances sectaires se distinguent donc aisément : l'une prépare les fidèles à la venue du

6/ Reconnaître N.S.J.C. comme Dieu et Sauveur, selon les Ecritures, et rendre gloire à un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit.

7/ Jean SÉGUY, *op. cit.* p. 1297.

Royaume, dont la date est fixée et annoncée, une orientation toute portée vers l'avenir; l'autre dispose les fidèles à recevoir sans attendre l'Esprit de Pentecôte.

2. les sectes gnostiques : l'influence américaine

Parmi les sectes qui ont fait leur apparition depuis les indépendances se distingue une seconde catégorie d'un type très différent dont la caractéristique principale est la tendance gnostique. Il faut signaler en premier lieu le mouvement *Rose-Croix* qui est de loin le plus influent chez les cadres des villes d'Afrique de l'Ouest, Niamey y compris. On a réussi à l'implanter dans des pays comme le Togo et le Bénin, pourtant officiellement fermés aux sectes, en arguant qu'il n'est pas une religion. «C'est une fraternité philosophique non religieuse – dit une présentation officielle du mouvement – formée d'hommes et de femmes intéressés par la philosophie et le service et désireux d'améliorer leur vie, grâce à l'acquisition d'une connaissance et d'une compréhension plus grandes». Le mouvement Rose-Croix est une résurgence américaine de très anciennes sociétés ésotériques du Moyen-Age européen. Les initiales de sa branche AMORC, la plus connue, veulent dire : «Antiquus Mysticusque Ordo Rosae Crucis».

Les autres sectes à regrouper sous l'étiquette gnostique sont d'origine asiatique, mais doivent en partie leur succès au personnel américain et à l'appui moral et financier des Etats-Unis. Ce sont : *Mahikari,* qui fait actuellement une percée en Côte-d'Ivoire; la *Foi Baha'ie,* qui est depuis longtemps installée dans les pays anglophones, grâce à de riches commerçants iraniens, mais dont le siège est aux Etats-Unis et le principal lieu de rassemblement en Israël. On trouve des adeptes de la Foi Baha'ie à Abidjan, Lomé, Cotonou, Bamako et Ouagadougou; *Moon* qui a ouvert des bureaux à Abidjan, Bamako et Ouagadougou; *Maharaj Ji* à Abidjan, avec un très petit nombre d'adhérents; la *Méditation transcendantale,* qui possède un centre à Dakar et Abidjan et dont les conférenciers ont parcouru les universités de l'Afrique de l'Ouest.

Dans le cadre de cet exposé, il n'est pas possible de décrire chacune de ces sectes; on se contentera de relever l'aspect gnostique de la plupart d'entre elles. Elles prétendent, sans toujours l'avouer publiquement, élever leurs adeptes à un niveau de connaissance qui sera supérieur à celui que les religions proposent. Elles le font de deux manières : ou bien par une initiation au véritable savoir caché, ou bien d'une façon syncrétiste, en surplombant toutes les religions dont elles extraient arbitrairement certains éléments. Même si elles s'en défendent, toutes ces sectes ont une dimension religieuse : elles se réfèrent à Dieu et situent Jésus Christ dans leur système, sans reconnaître en lui plus qu'une personnalité prophétique. Beaucoup de chrétiens qui les fréquentent (sauf dans le cas de Moon) affirment que la double appartenance est possible. Cette réaction qui peut être une manière d'apaiser la conscience, de rassurer les nouveaux adeptes ou d'obtenir l'aval des gouvernements, est inhérente au phénomène gnostique. La gnose, ouverte à une élite et orientée vers le seul savoir, n'est pas et n'a jamais été, même au commencement de l'Eglise, un phénomène d'essence chrétienne. La gnose est donc plus

syncrétiste que sectaire pour autant qu'elle s'approprie des éléments du christianisme, de l'Islam ou encore des religions d'Orient.

Pour être complet, il convient d'ajouter à cette liste de mouvements gnostiques, *la franc-maçonnerie,* dans sa version française qui, elle, ne doit rien aux Etats-Unis. Le Grand-Orient de France, la Grande Loge, le Droit Humain, représentés dans de grandes villes d'Afrique de l'Ouest francophone, sont considérés comme des mouvements sectaires par la grande Loge d'Angleterre qui a fondé la Franc-Maçonnerie dans une perspective chrétienne et en accord avec l'Eglise anglicane. Il existe une Grande Loge nationale de France, reconnue par celle d'Angleterre, qui a été fondée en réaction contre l'esprit laïciste des trois premiers nommés. La Grande Loge nationale de France est représentée à Dakar, Abidjan et Lomé. Dans cette dernière ville, la Grande Loge nationale de France rencontre parfois le Grand Orient et fait avec lui des cérémonies tout à fait syncrétistes.

En résumé, l'Afrique de l'Ouest a vu affluer des sectes ou des mouvements religieux à tendance sectaire qui peuvent être réduits, pour les besoins d'un exposé synthétique, à quatre grands traits : le *millénarisme,* ou l'attente active d'événements religieux ; le *pentecôtisme,* ou la possession immédiate de l'Esprit qui guérit ; le *gnosticisme,* ou l'accès au savoir, et enfin, très lié à ce dernier, le *syncrétisme,* qui dépasse les religions en les englobant toutes.

3. les structures religieuses africaines d'accueil et d'appropriation

Quel est l'accueil fait à ces sectes venues d'ailleurs et, en particulier, comment les Africains de l'Ouest s'approprient-ils les quatre traits principaux qui les caractérisent ? Très peu d'études, à ma connaissance, ont été faites sur ce point.

Au contact des sectes, les nouveau adeptes gardent le comportement religieux qui leur a été inspiré par leurs traditions, même s'ils prétendent s'en être libérés. Ils adoptent la perspective *millénariste* des Témoins de Jéhovah et interrogent la Bible comme ils se rendaient ou se rendent encore chez le devin pour connaître l'avenir. Mais que deviendra l'élan de prosélytisme propre aux Témoins et bien peu à la Tradition, quand les meneurs étrangers seront partis ? Les nouveaux adeptes sont également sensibles au climat de fête pentecôtistes et aux rituels de guérison des Assemblées de Dieu qui rappellent le village. Les Assemblées de Dieu n'ont-elles pas actuellement, pour cette raison, le taux de croissance le plus élevé des Eglises protestantes en Afrique de l'Ouest ? [8]. Les nouveaux adeptes trouvent encore dans les mouvements *gnostiques,* comme la Rose-Croix, une réplique moderne de l'initiation, et ils sont fascinés par leur caractère ésotérique.

8/ Communication du Pasteur MAIRE, baptiste.

9/ David B. BARRETT : *Schism and Renewal in Africa.* Oxford University Press, 1968.

Ils adoptent aisément la perspective *syncrétiste* qui leur donne le sentiment d'accumuler les pouvoirs religieux, mais ils ne s'intéressent pas autant à la prétention de supériorité de ces sectes. Ces ajustements culturels qui se font par osmose ne peuvent pas expliquer à eux seuls le succès des sectes. D'ailleurs, le succès n'est qu'apparent et peut tromper les missionnaires. Les nouveaux fidèles sont nés dans des sociétés à structure initiatique : ils se laissent gagner, mais réservent leur adhésion véritable. Ceci permet de comprendre pourquoi le sectarisme africain est, paradoxalement, un sectarisme tolérant qui laisse ses adeptes glisser d'un mouvement à l'autre sans les excommunier.

D'où vient le succès des sectes? Les structures des religions traditionnelles ne l'expliquent pas non plus. De toutes les religions, elles sont peut-être les moins enclines à engendrer des sectes. La figure centrale de l'ancêtre éponyme, les liens généalogiques, les fêtes de génération ont pour effet social d'éviter les tensions entre les individus et leurs groupes. Et le bonheur recherché est un bonheur présent, sans la promesse véritable d'un paradis. Les structures traditionnelles semblent avoir été conçues pour empêcher toute velléité de séparatisme. Paradoxalement, le meilleur atout des sectes missionnaires aura été la présence des grandes Eglises chrétiennes qui les ont précédées en Afrique de l'Ouest. En effet, ces Eglises ont secrété, à leur corps défendant, des mouvements chrétiens devenus indépendants avant que les nouvelles sectes n'affluent. Les sectes ont trouvé là un terrain favorable. La formidable désagrégation des structures, le climat de crise politique, économique et sociale, le brassage des populations, la croissance des villes avaient exacerbé les tensions entre les individus et leurs groupes, entre les fidèles et leurs Eglises.

Ne trouvant pas, à tort ou à raison, dans leurs Eglises respectives, la réponse immédiate aux problèmes posés par l'acculturation, ne pouvant plus, d'autre part, se couler à nouveau dans les structures religieuses du passé, faute de s'y trouver à l'aise, certains fidèles ont inventé de nouvelles formes de vie religieuse pour satisfaire leurs aspirations. C'est toute l'histoire des Eglises indépendantes africaines.

2/ SITUATION DES SECTES ET ÉGLISES INDÉPENDANTES AFRICAINES

Les mouvements chrétiens indépendants qui ont surgi en Afrique même, sur l'initiative d'Africains, sont très nombreux. Ils ont été recensés et catalogués par deux chercheurs protestants, H.W. Turner et D. Barrett. Dans son livre [9], qui a le seul défaut de dater de 1968, D. Barrett fait l'analyse de 6.000 mouvements religieux contemporains en Afrique. Il estime à 7 millions les adhérents à ces mouvements, dont un peu plus de 3 millions pour la seule Afrique du Sud. Il évalue à un million le nombre des adeptes en Afrique de l'Ouest et estime que, depuis 1862, date de la naissance au Ghana du premier mouvement syncrétiste (Methodist Society), il est né environ 800 nouveaux groupes, dont la moitié au Nigéria. Ces mouvements ont résisté au temps, puisque 90 % d'entre eux, selon l'auteur, existeraient encore. Quelques-uns ont rejoint leur Eglise-Mère, comme la « Native Baptist » de Lagos.

David. D. Barrett appelle ces mouvements des « Eglises indépendantes », dans une définition qui est assez proche de celle que nous donnions des sectes. Le mot « indépendance » a le mérite de ne pas être péjoratif. Il représente même une approche bienveillante qui est un jugement de valeur. Une Eglise indépendante, dit-il, *est n'importe quel mouvement religieux organisé, avec un nom distinct et des membres qui réclament le nom de chrétiens et reconnaissent Jésus Christ comme Seigneur, soit que ce mouvement se soit séparé d'une Eglise missionnaire ou d'une Eglise africaine déjà indépendante, soit qu'il ait été fondé en-dehors de ces Eglises comme un nouveau type d'entité religieuse.*

a) classification

De son côté, H.W. Turner tente de ranger ces Eglises indépendantes selon une classification dont nous allons nous inspirer. Il les situe dans un éventail allant des grandes Eglises missionnaires jusqu'aux religions traditionnelles qu'il appelle avec assez de bonheur des religions premières (primal religions)[10]. Par commodité, il les fait entrer dans quatre catégories, où il ne prétend pas les fixer définitivement, car elles évoluent.

1) *les Eglises indépendantes* proprement dites sont proches des grandes confessions chrétiennes par leur foi en Jésus Christ et leur esprit missionnaire. Elles développent une théologie où l'Esprit-Saint tient une grande place. Elles ont une direction charismatique et s'enracinent dans le contexte culturel africain. En Afrique de l'Ouest, on peut citer par exemple le mouvement ALADURA, né en pays Yoruba (Nigéria) entre 1900 et 1920, dans des conditions proches de celles du Pentecôtisme américain : une série de petits pasteurs et de petits évangélistes protestants créent des mouvements de prière sans grande attache avec l'Eglise-mère, avant de laisser la place à des leaders. Les principales Eglises issues de ce mouvement sont, à l'heure actuelle : « Cherubim and Seraphim », « Christ Apostolic Church », « Church of the Lord ». Ces Eglises ont donné naissance à des quantités de nouvelles communautés apparentées, mais autonomes. La guérison y tient une place centrale. *L'Eglise du christianisme céleste,* qui est désormais plus importante au Nigéria qu'au Bénin où elle est née, s'apparente au mouvement Aladura. Son fondateur, Samuel Bilean Joseph Oschaffa a quitté Porto-Novo pour se réfugier à Lagos. Toutes les Eglises qui se réclament du mouvement Aladura sont en expansion hors de leurs pays d'origine, au Togo, au Ghana, en Côte-d'Ivoire, et même dans les zones musulmanes du Nord-Nigéria. Ce sont des Eglises constituées qui ne permettent pas aisément à leurs fidèles d'appartenir à d'autres dénominations.

2) viennent ensuite, dans la classification, les Eglises que l'on pourrait appeler

10/ J. MIDDLETON et H.W. TURNER : *Modern religious movements in Africa,* Evanston, Northwestern U.P. 1967.

11/ Communication du Pasteur D. CHANK, mennomite.

monothéistes, par commodité. Le Harrisme en serait un exemple. On les appelle «monothéistes» à cause de leur référence au Dieu jaloux de la Bible et de leur condamnation radicale du fétichisme. Elles sont légalistes et disciplinaires et s'appuient sur une caste sacerdotale. La guérison n'y tient pas une place aussi névralgique que dans les Eglises indépendantes. La réflexion théologique, assez pauvre, ne présente pas Jésus Christ comme l'unique Sauveur. Le *Harrisme* qui porte le nom d'un prophète méthodiste libérien, William Wade Harris, mort en 1929 dans son pays, est une Eglise essentiellement ivoirienne, lagunaire, regroupant une population de quelques dizaines de milliers de personnes, appartenant à plusieurs branches distinctes. Au Ghana, où Harris a également prêché, il existe encore quelques communautés et une Eglise séparée : « The Church of the Twelve Apostles ».

3) Si nous nous éloignons davantage de ces Eglises qui gardent des traits de ressemblance avec les grandes Eglises chrétiennes, nous trouvons les *cultes syncrétistes* qui représentent un type d'indépendance plus accentué que les précédentes. Comme elles, ces cultes rompent avec la religion traditionnelle, abolissent les fétiches et créent un nouveau mode de lutte contre la sorcellerie, à partir de la prière et de l'usage de l'eau qui libère et soigne. Ces cultes sont aussi éloignés de la Tradition que du Christianisme, mais font cependant usage d'éléments pris chez les uns et chez les autres, pratiquant un syncrétisme sélectif. Ainsi, le culte DEIMA du pays Dida en Côte-d'Ivoire : fondé par la prophétesse Marie Lalou, morte en 1951, il s'est étendu au Nord et au Sud du pays et comptait en 1967 jusqu'à 500 chefs de famille à Abidjan, la plupart d'entre eux de condition modeste. C'est une religion populaire qui fait référence à Jésus et à Marie que certains croient réincarnés en Marie Lalou et Houphouet- Boigny.

4) Enfin, au plus près des religions ancestrales, et au plus loin des grandes Eglises, se trouvent les mouvements que H.W. Turner appelle *néo-traditionnels,* voulant souligner par là leur tendance à revenir aux religions premières après l'expérience chrétienne. Ce sont des religions communautaires, ritualistes, non missionnaires, mais tout de même syncrétistes. *L'Eglise du Fa,* créée en 1943 à Porto-Novo (Bénin) par un journaliste d'origine méthodiste, M. Belliokon, en est un exemple. Le «Fa» est l'agent traditionnel de la divination, et Jésus est considéré comme le grand-prêtre du Fa. N'écrivait-il pas des signes sur le sol pendant que l'on accusait la femme adultère?

A la tête de la plupart de ces mouvements, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, se trouve la haute figure très individualisée du fondateur ou de la fondatrice, prophète ou prophétesse. Ces personnages ont presque toujours été des chrétiens. Après leur mort ou déjà de leur vivant, la communauté qu'ils ont fondée modifiera le sens de leur inspiration première. C'est le cas pour le prophète Harris, annonciateur du Royaume à venir et revendiqué comme fondateur par une Eglise qui a sinon oublié, du moins interprété matériellement, son message eschatologique [11]. Mais ces mouvements ont connu un succès supérieur à celui des sectes missionnaires ou gnostiques et semblent plus profondément enracinés à cause de la présence ou du souvenir de leur fondateur. Comme on l'a noté avec justesse : lorsqu'un prophète africain invite son auditoire à brûler les fétiches, il aura plus

de chance d'être obéi que le missionnaire qui est réputé ne pas croire en leurs pouvoirs.

La présentation de ces mouvements, rangés selon quatre catégories, ne donne pas une idée de leur foisonnement, ni de leur importance sociale dans certaines régions de l'Afrique de l'Ouest, particulièrement dans le Sud des pays anglophones et en Côte-d'Ivoire. Voici quelques exemples en guise d'illustration :

A Ilesa, en pays Yoruba, vient de se tenir la 51e conférence de l'Eglise des «Chérubim et Séraphim». A cette occasion fut inaugurée devant quelques milliers de fidèles une véritable cathédrale. Les autorités étaient présentes et, parmi elles, l'évêque catholique [12]. – Aux environs de la ville de Oyo (Sud-Ouest du Nigéria), un observateur a dénombré 251 assemblées religieuses dans un périmètre de 8 km. – Au Ghana, le pasteur B. Barker prépare un livre qui fait état de 500 mouvements religieux indépendants, en 1980. – Au Libéria, dans la seule ethnie Bassa qui avoisine Monrovia, un enquêteur a fait les observations suivantes : pour 235.000 personnes, il existe 500 lieux de culte, ce qui n'est pas excessif; mais les 500 édifices appartiennent à une centaine de groupes aux dénominations différentes et indépendants les uns des autres. *Ils prêchent une partie de la Bible,* remarque l'auteur du rapport, *et l'appliquent pour une part de leur vie* [13]. Leur commun dénominateur est la recherche de la guérison. – Dans la sous-préfecture de Bondoukou (Nord-Est de la Côte-d'Ivoire), à côté des Témoins de Jéhovah, des Rosicruciens (qui rassemblent 80 % des cadres fonctionnaires et enseignants) et des adeptes de la foi Baha'ie, sont présents et actifs les Chrétiens Célestes et deux communautés d'origine ghanéenne, «African Faith» et «La Religion de l'eau» [14].

A côté de ces zones de foisonnement, l'Afrique de l'Ouest compte d'autres régions où le phénomène n'existe guère. Ce sont, à première vue, les pays à majorité musulmane. Mais il faut y regarder de plus près car l'existence du phénomène dépend de facteurs favorables ou défavorables, nombreux et complexes. Quels sont-ils?

12/ Communication du Pasteur J. KRABILL, mennonite.
13/ Rapport du Pasteur VANDERAS, Christian Reform Church.
14/ Communication du P. BARDELLI sma.
15/ Statistiques France Outre-Mer, 1979.
16/ La savane serait propice aux grands ensembles et la forêt aux petites communautés. Cet argument écologique parfois employé pour expliquer une plus grande pratique de la sorcellerie en zone forestière, est difficile à exploiter dans le cas des sectes à cause de la coïncidence historique entre le désert et l'Islam, la côte et le christianisme.
17/ Anselme T. SANON, dans *Tierce Eglise, ma Mère,* pp. 88-94 : *le mouvement des Hommes d'eau.* D.B. BARRETT, *op. cit.* p. 32.
18/ Les Antoniens du Bas-Congo (fin du XIXe siècle, Dona Beatrice); la Ligue du Sacré-Cœur, Zambie, 1956; L'Eau Sainte, Bas-Congo, 1958; le mouvement de la prophétesse Mariam, Kénya, 1952; l'Eglise de la Légion de Marie, Sud Nyanza, 1963; Cf. H.W. Turner : *African religious movements and Roman Catholicism,* in *Wort und Religion,* 1963. Greschat and Jungraithmayr.
19/ Rosalind HACKETT : *Celestial Church of Christ,* Thèse, Université de Londres, 1978.

b) les conditions d'existence

David Barrett, après avoir étudié 6.000 mouvements religieux, comme je l'ai signalé, a établi pour toute l'Afrique une liste comprenant dix-huit facteurs à prendre en compte. En voici les principaux qui semblent le mieux s'appliquer à la situation de l'Afrique de l'Ouest.

1) *l'absence de l'Islam.* Selon D. Barrett, plus de 80 % de musulmans dans un pays rendent impossible l'éclosion d'un mouvement chrétien séparatiste, 50 % la rendent encore très difficile. Or, selon des statistiques récentes, la Mauritanie, le Niger et le Sénégal se trouvent dans le premier cas, et la Guinée Conakry et le Mali bien près de l'être [15]. En effet, aucun mouvement chrétien séparatiste n'est signalé dans ces pays, pas même dans les zones où les chrétiens se retrouvent plus nombreux comme en Casamance. Le sentiment qu'a un groupe de sa situation minoritaire renforce sans doute son unité [16]. En Haute-Volta, par contre, où les musulmans n'atteignent pas 40 % de la population, quelques mouvements séparatistes se sont fait jour parmi les Assemblées de Dieu, ainsi qu'un mouvement néo-traditionnel local et passager au Sud-Ouest de Bobo-Dioulasso [17].

2) *la présence protestante,* au contraire, favorise les initiatives religieuses séparatistes, surtout dans les pays où les dénominations sont nombreuses, à savoir les pays anglophones. Pour toute l'Afrique, on ne relève que six mouvements séparatistes qui soient d'origine catholique de manière caractérisée, dont un seul en Afrique de l'Ouest, sur les 6.000 que Barrett a recensés : « l'Eglise catholique de la Sainte-face », à l'Est du Nigéria, à la fin du XIX^e^ siècle [18]. Mais un certain nombre de leaders ont été confrontés à la foi catholique à un moment de leur histoire, et le taux de fréquentation de ces Eglises indépendantes par des catholiques est notable. Par exemple, une enquête faite dans 4 lieux de culte des Chrétiens Célestes à Ibadan, en 1978, montre que 12,3 % des pratiquants viennent de l'Eglise catholique [19]. Si le phénomène reste étroitement lié au protestantisme en Afrique, il n'en est pas de même en Amérique Latine ou aux Philippines, régions à grande majorité catholique et aux nombreux mouvements syncrétistes.

3) *la scolarisation* qui a permis la lecture de la Bible en langue étrangère et en langue vernaculaire, est considérée comme un facteur important d'émancipation. Par les soins des Protestants surtout, la Bible a été traduite en plus de 400 langues africaines, effort unique sur un même continent. Le contact direct avec l'Ancien Testament a permis à de nombreux fidèles de relativiser l'enseignement des Missions sur des questions aussi brûlantes que la polygamie, la famille et la terre, le respect des ancêtres, la sexualité et la fécondité. Et certains observateurs annoncent que des mouvements séparatistes vont naître du sein de l'Eglise catholique parce qu'elle favorise désormais la lecture de la Bible. Cet argument doit être relativisé, étant donné que l'Ecriture n'a pas dans la pratique catholique une fonction aussi centrale que dans le Protestantisme.

4) *l'ancienneté de la présence coloniale et missionnaire.* Barrett va jusqu'à préciser, à l'aide de statistiques, que le terrain ne devient vraiment favorable à l'éclo-

sion de mouvements religieux indépendants que cent ans après l'arrivée des premiers colonisateurs ou soixante ans après celle des missionnaires. Un long temps d'incubation s'avérerait nécessaire. L'absence de véritables colonies européennes – comme les «settlers» au Zimbabwe et en Afrique du Sud – a sans doute rendu ces mouvements religieux d'indépendance, en Afrique de l'Ouest, moins agressifs contre les Blancs. Ils représentent, cependant, une affirmation d'africanité et on ne conçoit pas que des Européens puissent encore, aujourd'hui, s'y affilier.

David Barrett présente encore d'autres facteurs d'incidence comme la résistance de la Tradition, la pratique de la polygamie, l'importance numérique du groupe ethnique, etc. Son étude portant sur un grand nombre de cas a une bonne valeur indicative. Cependant, elle ne rend pas assez compte de la dimension politique du phénomène. En Afrique Centrale et aujourd'hui en Afrique du Sud, les mouvements religieux africains ont joué et jouent encore un rôle catalyseur dans la lutte pour l'indépendance politique, soit directement, soit en servant de compensation mystique à une indépendance politique encore inaccessible. En Afrique de l'Ouest, il est vrai, l'impact politique fut moindre, parce que les luttes pour l'indépendance n'eurent sans doute pas la même intensité que dans d'autres continents [20]. Mais aucun des mouvements n'est resté indifférent à la vie politique. Ainsi Harris a-t-il été emprisonné pour avoir voulu libérer ses frères Grebo du joug des Libériens d'origine américaine. Ainsi, Marie Lalou, fondatrice du culte Deïma, prenait-elle fait et cause pour les Noirs contre le pouvoir Blanc, etc. Passé le temps des indépendances – ce temps restant en suspens en Afrique du Sud – quelle sera la fonction politique des mouvements religieux? On constate à travers le continent, et en particulier en Afrique de l'Ouest, leur souci de ménager les pouvoirs en place. Quel sera l'effet réel des mesures politiques prises contre ces mouvements dans certains pays à forte proportion chrétienne, comme le Bénin et le Togo? Il est sans doute trop tôt pour l'évaluer.

essai d'appréciation

Les mouvements religieux qui se sont rendus indépendants des grandes Eglises – qu'on les appelle sectes, syncrétismes, cultes ou même Eglises – forment un ensemble disparate quand on regarde l'histoire de chacun d'eux, mais homogène déjà par ses effets. Les sectes, qu'elles viennent d'Occident, d'Orient ou de l'Afrique même, engendrent des sectes qui engendrent des sectes. Actuellement, le climat est des plus favorables à la démultiplication, par la seule pente de l'exemple et de la contagion, dans les zones qui leur offrent de bonnes conditions d'existence.

20/ H.W. TURNER : *A typology for African religious movements,* dans *Journal of religions in Africa,* vol. I, fasc. 1, 1967, p. 33.
21/ *Il semble que la participation des individus à la vie de la communauté soit d'autant plus forte que la taille de la communauté se rapproche de 50 membres :* M.-F. PERRIN-JASSY, dans *La communauté de base dans les Eglises africaines,* Centre d'étude ethnologique, Bandundu, 1970, p. 213.

De plus, le phénomène sectaire connaît le succès parce qu'il répond à des besoins de trois natures que, à tort ou à raison, les grandes confessions chrétiennes comblent insuffisamment : le besoin de *guérir,* le besoin de *savoir,* le besoin *mystique.* Quelles que soient leurs origines, les sectes sont attirantes dans la mesure où elles promettent la guérison, la connaissance et la mystique, les trois à la fois ou l'une des trois. Les autres aspects théologiques, ecclésiastiques, ethniques semblent secondaires en comparaison des trois premiers.

Par *guérison,* on entend le retour au bien-être sous le regard de Dieu, à la concorde sociale autant qu'à la forme physique (libération de la sorcellerie), c'est-à-dire le retour à la Santé, au large sens traditionnel du mot. Le christianisme et la civilisation technique, chacun pour sa part, ayant ébranlé le système traditionnel de Santé, on se tournera vers de nouveaux groupements religieux pour retrouver une sécurité intérieure, sinon l'harmonie perdue.

Le *savoir* qui est demandé aux sectes n'est pas un savoir intellectuel, mais existentiel, celui de la gnose, mais aussi celui de certaines initiations traditionnelles, un savoir qui donne un pouvoir pour soi ou la connaissance du pouvoir des autres. A la différence des mouvements sectaires ou hérétiques des débuts de l'Eglise, de ceux qu'a connus l'Afrique du Nord au temps de Donat, Nestorius et Pélage, ceux d'aujourd'hui en Afrique ne sont pas provoqués par des contestations d'ordre théologique.

On recherche enfin auprès des sectes un élan *mystique,* une forme de prière qui vous comble, le sentiment quasi physique d'être exaucé, une sorte de vérification émotionnelle de la présence apaisante de Dieu.

La prolifération des sectes et leur succès posent une question angoissante aux grandes Eglises. Est-ce que ces mouvements comblent certaines aspirations religieuses et humaines légitimes, qu'elles-mêmes n'honorent pas ? Qui oserait répondre non? Une théologie de la Santé, avec une catéchèse et une pratique liturgique restent à établir. Certains hommes charismatiques s'y essaient en passant franchement à la pratique. Ne méritent-ils pas d'être encouragés? Les groupes du renouveau qui commencent à se multiplier dans l'Eglise, correspondent certainement à ce besoin de prière sentie, que la tradition spirituelle d'Occident appelle la prière de consolation. Les paroisses ont besoin d'être subdivisées en communautés de base à échelle plus humaine [21]. On devrait aussi favoriser l'éclosion de congrégations religieuses masculines et féminines qui exprimeraient dans la foi et la vie commune ces exigences de l'Afrique profonde de manière significative pour les chrétiens. Dans l'histoire de l'Eglise, les Ordres ne sont-ils pas nés à des époques de frustration religieuse?

Il reste que ces mouvements religieux indépendants, dans leur ensemble, promettent plus qu'ils ne donnent et que, honnêtement, notre Eglise ne peut pas les suivre sur ce terrain. Ils pèchent, si j'ose dire, par trop grande précipitation. Le besoin de réponse immédiate à leurs questions les empêche d'entreprendre la

patiente étude de la Bible. Le besoin de guérison immédiate leur fait prendre un regain de santé obtenu dans l'euphorie d'une prière communautaire pour une guérison durable. Dans cette précipitation se manifestent un refus de l'effort et du travail, un refus d'exercer la raison, une ignorance des conditions réelles de la vie économique, sociale et politique, en bref, un certain escamotage de ce qu'est l'homme. Dans la plupart des cas, n'y manque-t-il pas la reconnaissance concrète que Dieu s'est fait chair en Jésus Christ, et que, de ce fait, tout ce qui regarde le développement de l'homme peut avoir une grandeur et une valeur proprement religieuse ?

La première question chrétienne qu'il convient de poser à propos d'un mouvement religieux indépendant, avant même celle de son degré d'orthodoxie, ne serait-elle pas la suivante : Favorise-t-il le véritable épanouissement de l'homme dans les circonstances présentes ?

■ **Foi et Développement :** Le Centre LEBRET (9, rue Guénégaud, 75006 Paris) nous recommande spécialement le n° double 83/84 de cette revue où Jean-Marc ELA, un théologien africain s'adresse aux jeunes intellectuels du continent à l'occasion d'une Rencontre panafricaine de la J.E.C. en sept. 1980. Sa réflexion porte sur *les tâches actuelles de l'Eglise en milieu africain (janv.-fév. 1981) : De l'Assistance à la Libération.*

■ **Chronique Sociale de Lyon :** Ces éditions (7, rue du Plat, 69288 Lyon) font paraître en supplément de leur revue : *A l'écoute du monde,* deux nouveaux ouvrages : 1. *L'inné et l'acquis. Inégalités naturelles, inégalités sociales,* par J.F. SKRZYPCZAK. La science qui donne aujourd'hui certaines réponses claires à ces problèmes invite à sortir des combats idéologiques paresseux et à poser les interrogations politiques et morales fondatrices des normes et des valeurs... – 2. *Fleurence, le comptable proscrit,* par Guy LAURANT. L'histoire d'une affaire qui remonte à mai 68 pose le problème de la répression et des moyens de lutter contre elle.

livres reçus à la rédaction

Pour mieux comprendre l'Eucharistie, *par P.A. Liégé op (Le Cerf, coll. Foi Vivante, Paris, 1981, 120 p.).* – Au lieu de discuter autour du rituel de la messe de tel ou tel saint, il faudrait revenir à la question fondamentale : «De quoi s'agit-il dans l'Eucharistie?». Le P. Liégé, dans le dernier livre qu'il a préparé, reprend les questions d'aujourd'hui : intercommunion, présence réelle, assemblées sans prêtre, mais il les éclaire à la lumière du mystère.

Enjeux des célébrations eucharistiques, *par Bernard Rey op (Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1980, 144 p.).* – Beaucoup de chrétiens s'interrogent sur la diversité actuelle des célébrations eucharistiques. Comment lire ces expériences nouvelles? Comment y percevoir les données de la Tradition eucharistique de l'Eglise? Quels sont les enjeux de ces célébrations pour la foi, pour l'Eglise?

C'est ta face, Seigneur, que je cherche, *par A.M. Besnard op (Le Cerf, Paris, 1979, 120 p.).* – Ce livre traduit la passion du Frère Albert-Marie Besnard pour la prière. Il incite à poursuivre le cheminement vers Dieu jusqu'à la louange extasiée de l'inconcevable Seigneur.

Comment Dieu parle aux hommes, *par Gilles Becquet (Le Cerf, coll. Dossiers libres, Paris, 1980, 197 p.).* – Comment Dieu parle-t-il aux hommes dans le quotidien, sans révélations exceptionnelles? La question est fréquente. Elle est importante. Dieu parle aux hommes d'aujourd'hui comme à ceux d'hier. Non pas à coups de vérités, mais dans la conscience d'hommes et de femmes provoqués par des événements qui se réfèrent aux textes bibliques.

Les Evangiles du Dimanche. Année A, tome II, *par Marc Sevin (Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1981, 220 p.).* – Marc Sevin, exégète d'Orléans, offre les instruments nécessaires pour analyser et comprendre les évangiles de chaque dimanche et fête. Il ne s'agit ni d'homélies ni de commentaires au sens ordinaire. C'est un ouvrage sérieux, accessible aux non-spécialistes, utile à tous ceux qui veulent se nourrir de l'Evangile.

Confirmation et communautés de foi, *par Paul de Clerk et une équipe de travail (Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1981, 105 p.).* – L'orientation proposée ici est de renoncer à spéculer sur une idée abstraite de la confirmation pour chercher plutôt à l'organiser en fonction du devenir chrétien des jeunes. La référence à l'histoire permet de repérer les grands axes. On cherchera ensuite ce qui est en jeu dans l'initiation chrétienne et la catéchèse. L'étude des repères théologiques déterminera des lignes possibles en pastorale sacramentelle. A la fin, des pistes de travail sont offertes au groupe qui veulent approfondir cette question.

Méditation chrétienne profonde, *par Wilfrid Stinissen (Le Cerf, coll. Essais/Sagesse du Corps, Paris, 1980, 208 p.).* – Pour le P. Stinissen, suédois, Carme déchaux, qui a fondé une fraternité contemplative, la contemplation n'est pas réservée à une élite. Grâce à l'intégration de certains éléments puisés dans la sagesse de l'Orient, il ouvre de nouvelles voies à la prière contemplative et montre qu'elle n'est pas nécessairement l'aboutissement d'une longue évolution et qu'elle peut être accessible aux débutants.

Trésor caché en évidence, *par Avery Brooke (Le Cerf, coll. Essais/Sagesse du Corps, Paris, 1981, 120 p.).* – Beaucoup, en quête de prière, se tournent vers des méthodes orientales pour satisfaire leur besoin de recueillement. Pourtant, la tradition chrétienne recèle un trésor immense de méditation. Le propos de l'auteur est tout simplement de nous dévoiler ce trésor et de nous aider à faire l'apprentissage de la méditation.

Si j'avais trois minutes, *par Richard Wurmbrand (Apostolat des Editions, Paris, 1980).* «Si j'avais trois minutes, je marcherais vers une fontaine», dit le Petit Prince de Saint-Exupéry. Dans le même esprit, le pasteur Richard Wurmbrand invite ses lecteurs à passer trois minutes par jour à l'écoute de la Parole.

Petit Lexique pour la prière, *par P. Aymard (Le Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1980, 154 p.).* – Le P. Aymard, moine de la Pierre-qui-vire, a choisi une trentaine de mots qui lui présentent une présentation, avant tout spirituelle et scripturaire, des différents éléments qui entrent dans toute démarche de prière.

Avec Marc. Pour accompagner une lecture de Marc, *par Jean Landier, François Pécriaux, Daniel Pivizin (Les Edit. Ouvrières, 1980, 206 p.).* – Dans la lecture des évangélistes, on peut rencontrer des difficultés : celles-ci ont empêché beaucoup de croyants de lire directement l'Evangile. Ce livre a été écrit pour permettre cette lecture. Il a été «expérimenté» par des jeunes travailleurs et travailleuses, mais aussi par des militants adultes, des prêtres, des religieuses.

L'humour des saints, *par Jacques Roi (Le Cerf, coll. Essais, Paris, 1980, 208 p.).* – Le véritable humour ne fait pas de bruit. Il ne s'esclaffe pas. Il constate simplement qu'il est inutile de prendre les choses au tragique et trouve un bon mot qui détende l'atmosphère. L'humour est un don de l'esprit, la joie de la grâce. Et comment ne pas remarquer une complicité entre humour et amour?

Saint François de Sales : une spiritualité pour tous. Textes présentés *par Claude Roffat (Le Centurion, coll. Fontaine Vive, Paris, 1980, 134 p.).* – Saint François de Sales est l'un des initiateurs et des maîtres de ce qu'on appelle aujourd'hui la spiritualité des laïcs. Son but avoué est de présenter l'Evangile comme un chemin ouvert à tous et à toutes en pleine vie et responsabilité. Certains mots peuvent avoir un relent du passé mais le lecteur découvrira vite la vigueur pour un engagement présent.

Saint Benoît. Prie et travaille au milieu de tes frères, *par Frédéric Dubuyst (Le Centurion, coll. Fontaine*

Vive, Paris 1980, 94 p.). – L'auteur présente ici les passages les plus caractéristiques de la Règle. Ici, l'équilibre marque la vie jour après jour et surtout les trois pôles que sont la prière, le travail, les liens fraternels ou la communauté. Dans ce style d'existence, on voit progressivement dominer la compassion sans mesure du Christ pour les plus petits, les plus faibles d'entre les frères.

Don Bosco avec Dieu, *par Eugène Ceria (Apostolat des Editions, Paris, 1980, 254 p.).* – Paru pour la première fois en 1929, réédité en 1946, ce livre est un manuel classique de la spiritualité de St Jean Bosco. Certes, les jeunes ont beaucoup changé, mais le lecteur trouvera dans cet ouvrage une nourriture authentiquement évangélique qui demeure essentielle pour ceux qui sont engagés auprès des jeunes.

Les Ecrits de Ste Bernadette et sa voie spirituelle. Couvent St Gildard, *présentés par A. Ravier sj (Lethielleux, Paris, 1981, 614 p.).* – Cet ouvrage est la seconde édition, revue et augmentée, de tous les écrits connus de Ste Bernadette. L'ensemble est une présentation méthodique qui décrit clairement toutes les pièces et met en relief l'évolution humaine et spirituelle de Bernadette.

Thérèse de Lisieux : la sainte de l'enfance spirituelle, *par Philippe de la Trinité ocd (P. Lethielleux, Paris, 1981, 166 p.).* – Ce livre se présente comme une relecture des textes de Mgr André Combes. Cela permet à notre auteur une présentation incisive et globalement complète du message thérésien. L'abondance des textes cités en fait une petite anthologie de l'essentiel de la doctrine thérésienne.

Elisabeth de la Trinité. J'ai trouvé Dieu. Œuvres complètes, tome Ia : Traits spirituels *(Le Cerf, Paris, 1980, 206 p.).* – Ce premier volume réunit quatre traités spirituels écrits par Elisabeth de la Trinité pour ses proches; ils ont été rédigés les trois derniers mois avant sa mort, où, malgré ses souffrances, elle rayonne de lumière. L'introduction de cette édition qui éclaire l'ensemble de son œuvre est du Père Conrad de Meester, Carme.

Elisabeth de la Trinité. J'ai trouvé Dieu. Œuvres complètes, tome Ib : Lettres du Carmel *(Le Cerf, Paris, 1980, 528 p.).* – Complétant les traités spirituels du tome Ia, ces lettres, écrites au Carmel, disent au fil des jours ce que fut sa vie de prière, sa rapide ascension vers les sommets de la mystique dans les 5 années qui lui restaient à vivre. Elles nous font partager sa présence au « Dieu tout Amour» qui nous habite.

Elisabeth de la Trinité, racontée par elle-même *(Le Cerf, coll. Foi Vivante, Paris, 1980, 120 p.).* – Elisabeth Catez, devenue carmélite, passionnée de J.C. s'est ouverte avec émerveillement au mystère d'amour de la Sainte Trinité. Le P. Conrad de Meester présente ici, avec un fil biographique très simple, un choix judicieux de ses écrits les plus significatifs.

Le petit Traité de la vie intérieure du P. Libermann, *par Alexis Riaud (Apostolat des Editions, Paris, 1980. 160 p.).* – De nos jours, l'esprit est occupé du prochain, c'est une bonne chose car l'amour du prochain est la mesure du véritable amour de Dieu. Mais il y a un risque, celui de l'agitation, de l'activisme qu'il ne faut pas confondre avec la charité. Le petit Traité de la vie intérieure du P. Libermann peut nous aider à trouver une vie authentique.

Franciscain malgré les SS, *par Josef Seitz (Apostolat des Editions, Paris, 1980, coll. Témoignages).* – Enrôlé dans les SS en 1939, Frère Géréon refuse hardiment tout ce qui est contraire à sa foi. Expédié sur le front russe, il se retrouve à Lourdes après d'extraordinaires péripéties. Plusieurs fois condamné à mort, il en réchappe in extremis. Il exerce aujourd'hui un apostolat fécond au Japon.

Dominicains *(Le Cerf, Paris, 1980, 264 p.).* – L'ordre des Prêcheurs, présenté par quelques-uns d'entre eux... On est invité dans ce livre à partager un moment de la vie profonde des Prêcheurs, en faisant d'abord mieux connaissance avec Saint Dominique et quelques-uns de ses disciples, en méditant la « Constitution fondamentale » de son Ordre, en évoquant quelques réalisations actuelles de ses frères.

Religieux et moines de notre temps *(Le Cerf, Paris, 1980, 410 p.).* – Ce livre, principalement rédigé par de jeunes religieux, présente le témoignage de la réalité vivante d'une trentaine d'ordres et de congrégations d'hommes : moines, contemplatifs, missionnaires, prêtres ouvriers, charismatiques... Tous témoignent avec audace et humilité que Dieu et le service des frères peuvent suffire à remplir une vie.

Mille raisons pour vivre. Dom Helder Camara, *présentées par José de Broucker (Le Seuil, Paris, 1980, 122 p.).* – Au cours de ses veilles nocturnes, Dom Helder Camara écrit : des lettres, des rapports, des conférences, mais aussi des méditations. Ce ne sont pas des poèmes, mais des pensées qui changent le regard de celui qui s'en imprègne.

La Famille. Synode des Evêques 1980 *(Le Cerf/La Vie, Paris, 1980, 293 p.).* – Présentation des textes majeurs du synode 1980. La préface du Frère Pascal – que les lecteurs de *la Vie* connaissent bien – donne le fil conducteur, les grands thèmes débattus. En nous révélant la diversité des visages de la famille à travers les continents, ces textes nous font sortir d'une vision étroitement hexagonale.

L'Enfant dont je suis né, *par Guy Léger (Le Centurion, Paris, 1980, 128 p.).* – Devenir comme un enfant, il le faut, mais comment. Guy Léger, un jeune prêtre, peintre en bâtiment, l'apprend en vivant au milieu d'eux. Il y a beaucoup de saveur dans ses récits, ses fables, ses scènes bibliques.

Jésus et les enfants, *par Hans-Rue di Weber (Le Centurion, coll. Foi chrétienne, Paris, 1980, 152 p.).* – Le regard de Jésus sur les enfants apparaît comme une grande nouveauté par rapport à ce qu'en disent rabbins ou écrivains grecs et romains. Ce regard est un renversement de la tradition pédagogique et qui symbolise bien l'esprit même de l'Evangile, les relations entre Dieu et les hommes.

Ouvrir la parole, *par Claude et Jacqueline Lagarde (Le Centurion, coll. Champs nouveaux, Paris, 1980, 172 p.).* – Comment communiquer la foi à ses enfants? On ne dit pas Dieu comme on décrit le monde extérieur. Il est donc urgent que la catéchèse soit une véritable initiation à la Parole, et indispensable qu'elle conduise l'enfant à devenir intérieur aux mots et récits lus dans la Bible et actualisés dans la liturgie.

L'autre moitié de l'Eglise, *par Rita Pierro et Franca Long (Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1980, 133 p.).* – Deux catholiques sur trois sont des femmes. Pourcentage impressionnant : mais leur voix est-elle pour autant entendue dans l'Eglise? Les auteurs, deux femmes chrétiennes, collaboratrices d'un hebdomadaire œcuménique, constatent que plus l'Eglise est hiérarchisée, plus les femmes y tiennent une place subalterne.

Femmes dans la société et dans l'Eglise *(Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1980, 135 p.).* – Des femmes en France ont trouvé que l'Eglise était bien silencieuse sur les problèmes qui les concernent. Des évêques les ont écoutées et sans faire une déclaration doctrinale, ils ont fait part de leur pensée à ce sujet, dans ce moment de la vie ecclésiale.

Tous fils d'Abraham. Pour un regard chrétien sur l'Islam *(Le Chalet, Paris, 1980, 104 p.).* – Ce livre a été réalisé avec l'aide d'amis musulmans, par le Centre National de l'Enseignement Religieux et par le Secrétariat des Relations avec l'Islam. L'Islam est présent dans notre vie quotidienne par les immigrés et par les media. Nombre d'images simplistes et caricaturales traînent dans nos esprits. Ce livre a été conçu pour donner à la communauté chrétienne une meilleure connaissance de l'Islam et susciter une attitude plus juste envers les croyants de cette religion.

Tout esprit devra goûter la mort. Avec nos frères musulmans devant la souffrance et la mort, *par Pierre Boz (Le Centurion, Paris, 1980, 80 p.).* – Ce petit livre est né d'une requête des aumôniers d'hôpital. Beaucoup de ces prêtres rencontrent des malades musulmans. Le contact est sympathique, mais le dialogue tourne souvent très court par manque d'éléments pour nourrir la communication. C'est donc un livre réalisé sous le signe du respect et du partage fraternel dans la foi au Dieu unique et miséricordieux.

Des sectes pour les Jeunes? *par F.W Haak, traduit de l'allemand par F. Vial (Mame, Paris, 1981, 176 p.).* – Les sectes nouvelles attirent beaucoup les jeunes. Voici une analyse de l'attrait qu'elles exercent, puis de 8 sectes importantes à l'heure actuelle. La dernière partie est une réflexion sur le rôle de la famille, de l'Eglise et sur l'ampleur des dangers que courent les jeunes.

Le Bal des Caïmans, *par Yodi Rakarone (Edit. Karthala. Lettres Noires, Paris, 1980, 230 p.).* – Premier livre publié par les nouvelles éditions Karthala. C'est un roman à clés : dans un pays africain décolonisé, la place de deux types de résistance, dont l'une vient d'un idéal de justice fraternelle athée, l'autre d'un rêve messianique religieux. Les deux héros se retrouvent dans les geôles du pouvoir mis en place qui naviguent avec les défauts conjugués de la tradition et du colonialisme : ce n'est pas suffisant pour réconcilier les deux opposants et, d'espoir, on n'en voit point.

Voyage au Soudan Occidental (1863-1866), *par Eugène Mage (Edit. Karthala, Paris, 1980, 308 p.).* – C'est le premier ouvrage de la collection « Relire» que les édit. Karthala consacrent à la publication de livres anciens dont la lecture paraît particulièrement intéressante aujourd'hui.

Eugène Mage fut envoyé par Faidherbe dans l'empire Toucouleur pour étudier la possibilité d'une liaison directe du Sénégal avec le Niger et les grandes cités haoussa du Soudan central. Ce voyage, le premier qu'un Européen ait fait dans l'empire Toucouleur, nous renseigne sur l'état de cet empire à la veille de la conquête coloniale.

Chrétiens au Nicaragua. L'Evangile en révolution, *par Ernesto Cardenal (Edit. Karthala, Paris, 1980, 208 p.).* – Splentiname est un archipel perdu du lac Nicaragua. Sous l'animation de E. Cardenal, prêtre et poète, la communauté de paysans se réunit le dimanche. Aux lieu et place du sermon, se déroule le dialogue de ces gens qui disent la Parole de Dieu pour aujourd'hui, chez eux. Les commentaires des paysans sont souvent plus profonds que ceux de la plupart des théologiens. C'est que l'Evangile est vraiment pour eux la Bonne Nouvelle qui leur apporte l'espérance et la force de l'Esprit.

La chasse au Racoon. Roman guadeloupéen *(Edit. Karthala, Paris, 1980, 192 p.).* – Le procès de dix-huit patriotes guadeloupéens devant la Cour de Sûreté de l'Etat, en février 1968, mettait en évidence la situation coloniale des Antilles. Mêlant étroitement réalité et fiction l'auteur nous fait revivre les «événements de 1967» qui ont précédé le procès, depuis les élections frauduleuses jusqu'à la tuerie de Pointe-à-Pitre en passant par la « bouledogage » du cordonnier de Basse-Terre.

Le feu vert; autocritique du mouvement écologique, *par Bernard Charbonneau (Edit. Karthala, Paris, 1980, 208 p.).* – Au plus rouge de notre forge industrielle et militaire, un feu vert s'est allumé : la révolte écologique. L'auteur, devançant presque toutes les critiques de la société contemporaine, retrace l'historique du mouvement : il en dégage avec vigueur les insuffisances et esquisse une politique qui transforme le feu vert en feu de vie.

Fractures au P.C.F. des communistes parlent, *par Michel Barak (Edit. Karthala, Paris, 1980, 272 p.).* – C'est un ensemble de documents, discussions sur le P.C.F. qui a pour point de départ un texte de la cellule de Jacques Duclos à Aix-en-Provence, contestant l'analyse officielle de l'échec de la Gauche en mars 1978. Des militants osent aujourd'hui, au sein de la crise profonde du P.C.F. poser des questions et les présenter publiquement.

Mannick, *propos recueillis par Claude Goure (Edit. Karthala, Paris, 1980, 164 p.).* – Après 20 ans de chansons, 4 disques qui résonnent comme un cri et un appel à plus d'amour, de justice et d'égalité, Mannick nous livre quelques secrets de sa vie d'artiste : comment naît une chanson, comment agissent les media, quelle censure ils exercent...

L'exil kabyle, *par Mohammed Khellil (L'Harmattan, Paris, 1980, 208 p.).* – A l'heure où les problèmes des migrants font l'objet de débats contradictoires, de mesures répressives, cet ouvrage raconte la longue histoire des migrations kabyles, des problèmes que cela pose, non seulement au plan économique ou politique, mais aussi au plan culturel.

Les femmes antillaises, *par Claudie Beauvue-Fougeyrollas (Edit; L'Harmattan, Paris, 1979, 135 p.).*

informations

■ Au cours du dernier trimestre de 1980, l'Association de la Revue SPIRITUS s'est donné un nouveau Président : le P. François NICOLAS, vicaire provincial des Pères du Saint-Esprit, qui s'intéresse spécialement à tout ce qui touche le tiers monde et à la formation de ceux qui se consacrent aux tâches de la coopération et de la mission.

■ **o.c.i.c. afrique :** Réuni à Ouagadougou le 1er mars 1981, le Jury de l'Organisation Catholique Internationale du Cinéma a décerné son Prix au film DJELLI, de M. Fadiha KRAMO Lanciné (de Côte-d'Ivoire) pour son étude pertinente sur un problème très actuel qui divise la société : celui des castes. Ont obtenu aussi des mentions spéciales les films A BANNA, sur le sens du pardon et de la réconciliation, du réalisateur malien Kalifa DIENTA – AN BE NON DON, sur le problème des mères célibataires, du réalisateur malien Issa Falaba TRAORE – DOOMI NGACC, sur la révolte d'un enfant contre la société moderne de profits, du réalisateur sénégalais Ousmane Williama MBAYE. Le jury de l'O.C.I.C. s'est félicité du but poursuivi et des efforts accomplis par les cinéastes africains.

sessions

■ **L'Association Médicale Missionnaire** organise une session d'Initiation à la Médecine qui aura lieu à Lyon du 17 août au 12 septembre 1981. Après les stages pratiques et les cours théoriques, un contrôle oral des connaissances permettra d'obtenir un certificat délivré par les Facultés Catholiques et par l'Association. S'adresser au Siège, 74, rue d'Ypres, 69316 Lyon Cedex 1.

■ **Le Centre Albert-le-Grand** et le **Centre Saint-Dominique** à la Tourette proposent pour l'été 1981 un ensemble de temps forts et de sessions. Chaque rencontre essaie de faire exister un groupe où il est possible de se retrouver, de se former à tout ce qui fonde l'espoir et ouvre à la vie. S'adresser à B.P. 105, Eveux 69210 L'Arbresle.

publications

■ Les Editions KARTHALA publient une nouvelle revue : *Politique africaine* dont le premier numéro vient de sortir : *La politique en Afrique Noire – le haut et le bas.* L'équipe de rédaction est indépendante des Editions. Elle est composée de scientifiques qui ne constituent pas une chapelle monolithique, mais qui sont des chercheurs s'efforçant d'approcher la politique dans un contexte sociologique bien déterminé : le contexte africain. Le premier numéro pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses, mais par là même, il montre qu'on ne peut plus parler des sociétés africaines comme il y a vingt ans.

Imprimerie Saint-Paul, 55001 Bar le Duc. Dép. lég. 2e trim. 1981. N° 4-81-290
Commission Paritaire des Papiers de Presse — Certificat n° 60792